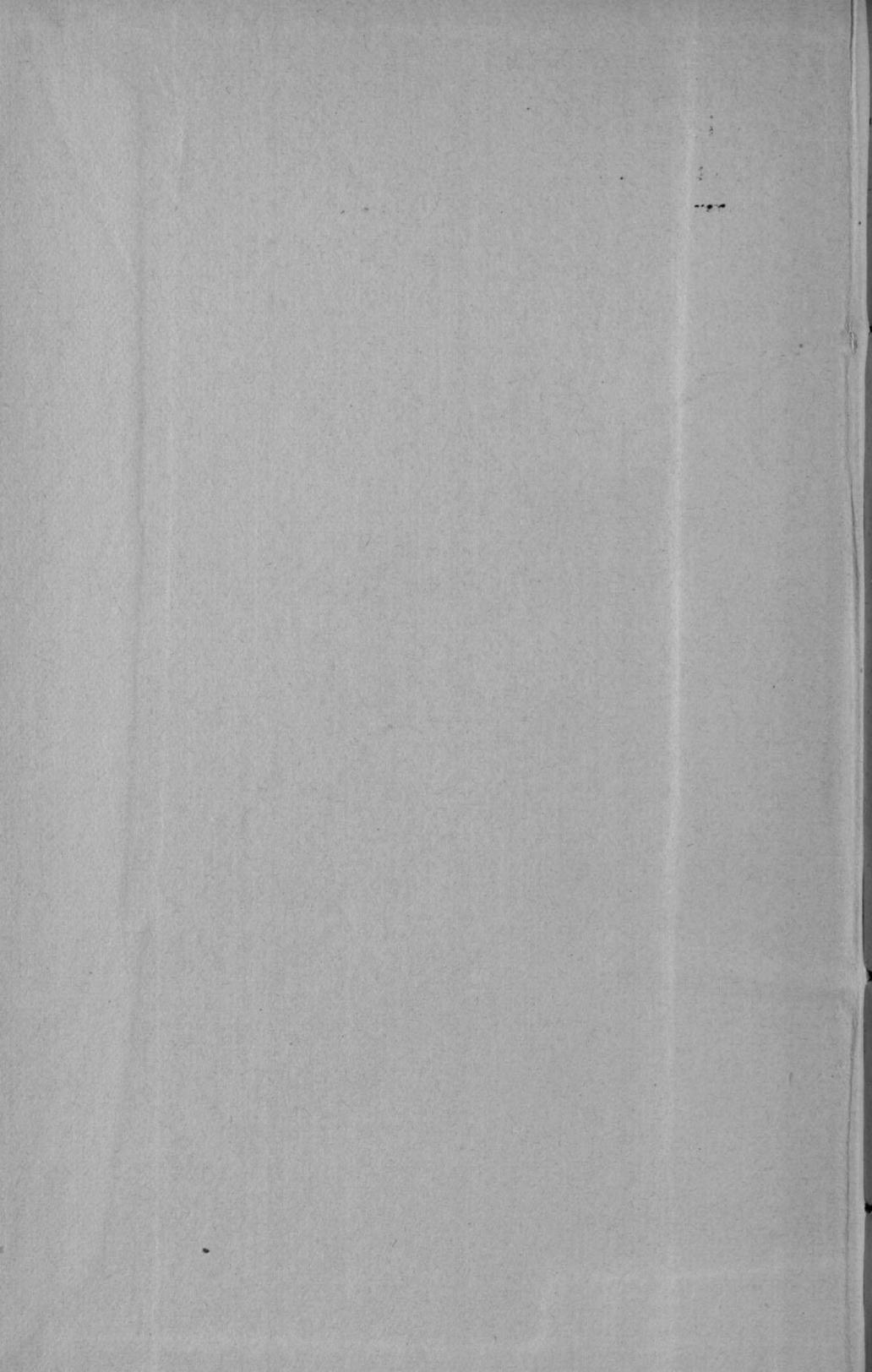


1871

1872

1873

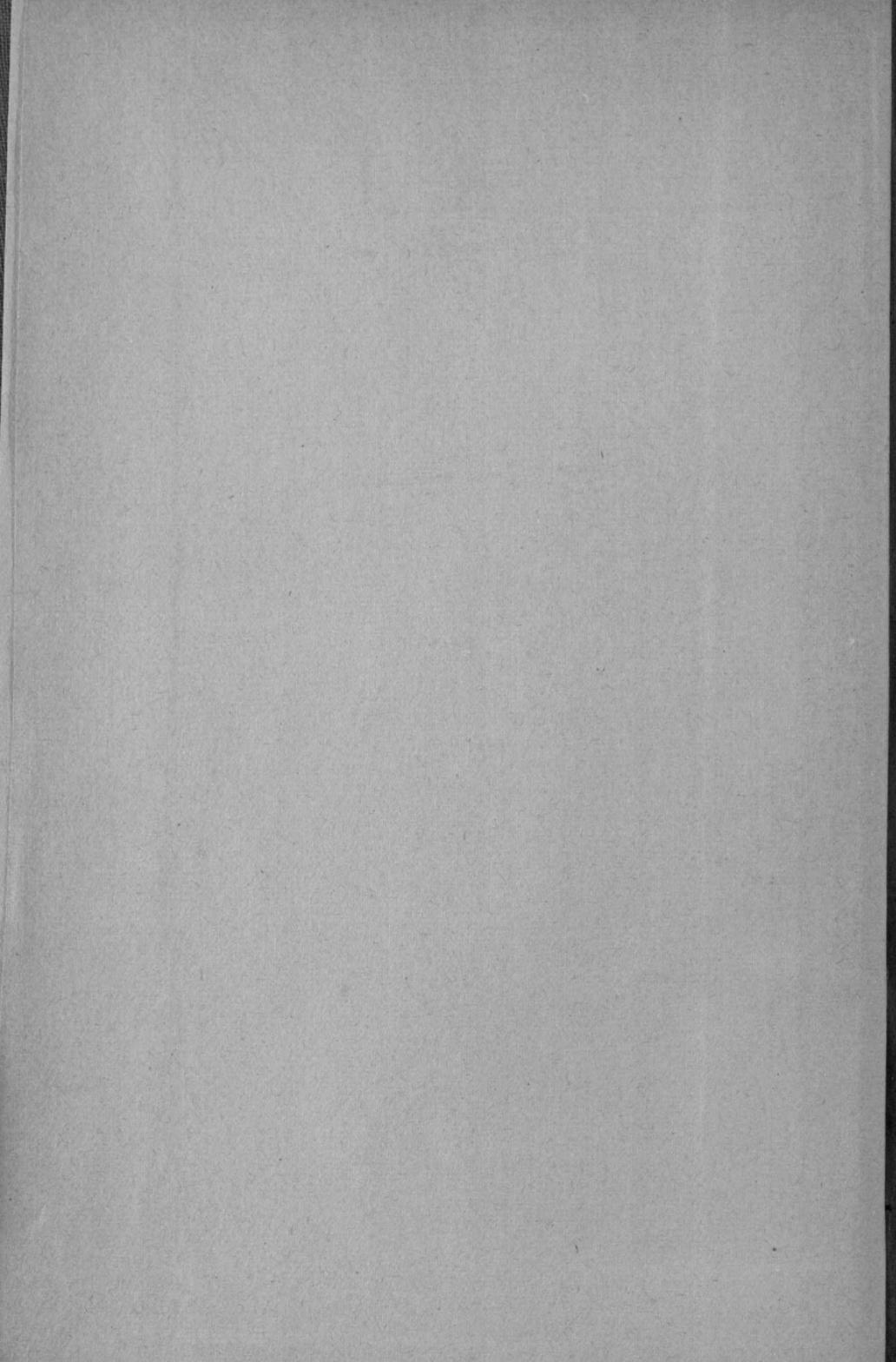
1874



I. S. A.
VENEZIA

BIBLIOTECA

1. e. 64



LB

4. f. 4

Dans l'Orient Byzantin



Das ist ein Brevier

COLLECTION D'ÉTUDES D'HISTOIRE & D'ARCHÉOLOGIE

CHARLES DIEHL

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Dans
l'Orient Byzantin



PARIS

E. DE BOCCARD, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie FONTEMOING ET C^{ie})

4, RUE LE GOFF (5^e)

—
1917



THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO, ILL.

1900

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1900

The University of Chicago Press



CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1900

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

CHICAGO

PRÉFACE

Les articles qui composent ce volume se rapportent, pour la plus grande part, aux monuments et à l'histoire de l'Orient byzantin. De l'Égypte et de la Syrie chrétiennes à Salonique et à Constantinople, de l'éphémère empire latin de Constantinople à l'empire grec mourant de Trébizonde, du royaume que les Lusignan fondèrent en Chypre à la principauté que les Villehardouin fondèrent en Morée, ce sont autant d'aspects divers de la civilisation byzantine, en des siècles différents, que l'on a tenté de présenter aux lecteurs de ce livre. On y trouvera quelques-uns des traits caractéristiques qui marquent ce monde disparu : la grande place que toujours y tinrent les choses religieuses, le contraste singulier où s'opposaient la capitale élégante et fastueuse de l'empire et la sagesse plus

prosaïque et plus rude des provinces, et l'influence aussi qu'exerça sur les Etats latins nés de la croisade le prestige de l'Orient, et la force d'expansion merveilleuse par où se propagea jusqu'en Occident, le rayonnement de Byzance. C'est pour cela qu'on a cru pouvoir, sans rompre l'unité de ce petit livre, y comprendre des pages qui montrent comment, de l'Italie méridionale, l'empire byzantin fit, au moyen âge, une nouvelle Grande Grèce, ou comment, dans les peintures de Santa Maria Antica, son art fit sentir jusqu'à Rome même son influence toute-puissante.

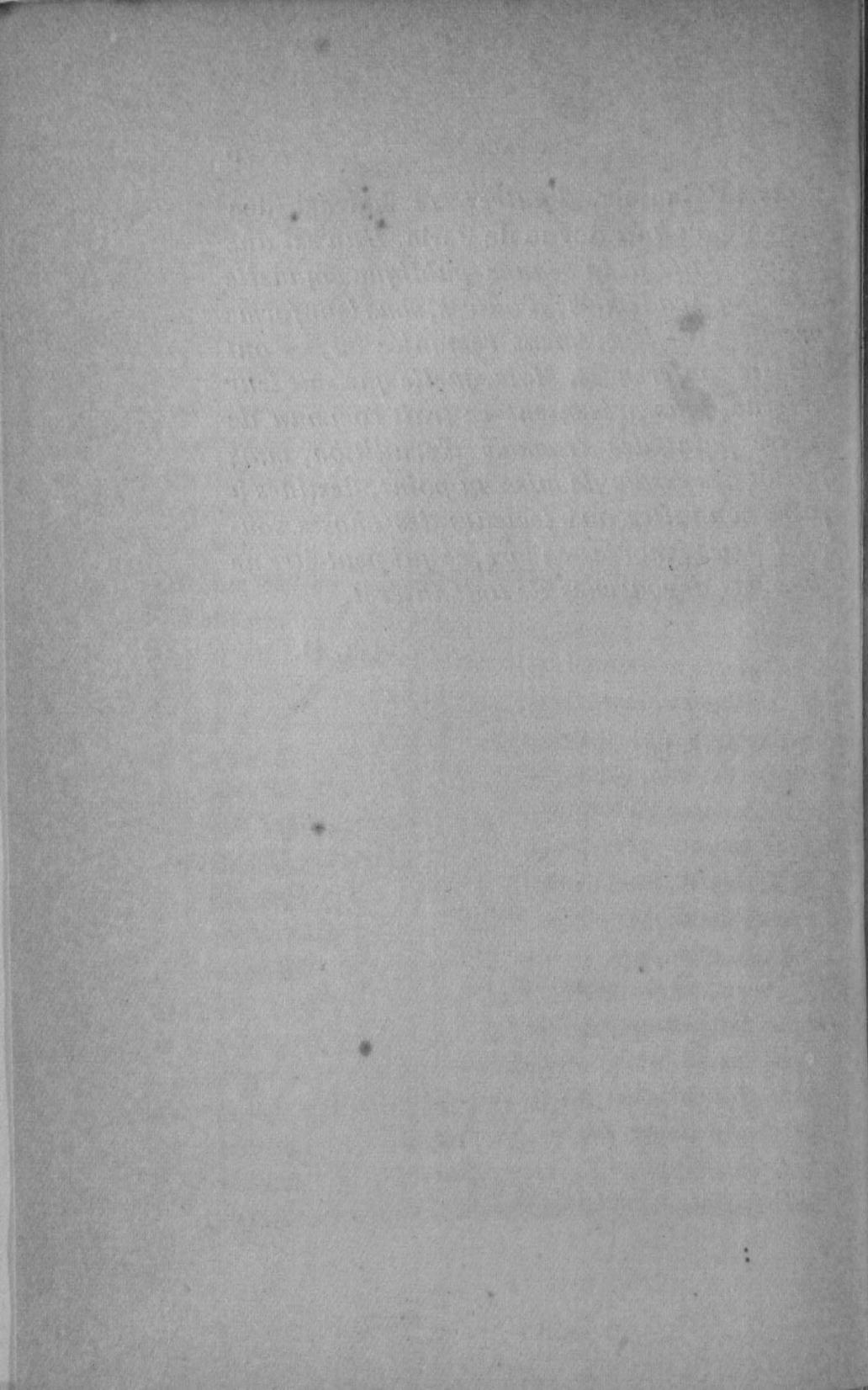
Un seul chapitre, le dernier, semblera peut-être à quelques-uns avoir peu de rapport avec l'ensemble de ce volume. Pourtant, en face de Constantinople byzantine et turque, en face de la ville que les Grecs du moyen âge appelaient « la nouvelle Rome », peut-être ne paraîtra-t-il pas sans quelque intérêt de placer l'autre capitale du monde méditerranéen, « l'ancienne Rome », comme on disait, et par le contraste qu'offrent ses monuments et son histoire avec ceux de Byzance, de mettre en plus pleine lumière l'opposition, de siècle en siècle plus profonde, des deux sociétés et des deux civilisations nées de la chute de l'Empire romain.

Plusieurs de ces articles ont été publiés

dans le Gaulois, d'autres au Journal des Savants ou à la Revue de Paris. L'un est une lecture faite à la séance publique annuelle des cinq Académies; d'autres, sous leur forme première — légèrement remaniée ici, — ont été des conférences. Mais, quelle que soit leur origine, tous présentent ce trait commun de n'être point des travaux d'érudition, mais plutôt des essais de mise au point, destinés à faire connaître aux lecteurs des choses souvent assez ignorées encore, et qui peut-être ne sont pas dépourvues de tout intérêt.

CH. D.

Paris, mars 1917.



DANS L'ORIENT BYZANTIN

I

SANCTUAIRES CHRÉTIENS D'ÉGYPTE

Les voyageurs qui aujourd'hui visitent la vallée du Nil ne songent guère à y rechercher les vestiges d'une Égypte monastique et chrétienne. Entre les prestigieux monuments des Pharaons et les délicates merveilles de l'art arabe, il reste bien peu de place pour les souvenirs du christianisme. Les Pyramides et les temples de Karnak, les hypogées de la Vallée des Rois et les admirables collections du musée du Caire, la splendeur de la mosquée de Sultan Hassan et la grâce élégante des tombeaux des Kha-lifes s'imposent trop puissamment à l'attention pour laisser beaucoup de loisir à d'autres curiosités. Et pourtant, peu de pays ont joué

un plus grand rôle que l'Égypte dans l'histoire de la religion chrétienne. Nulle part on ne rencontre une ardeur plus passionnée, un enthousiasme plus mystique pour les choses de la foi; nulle part les disputes théologiques n'ont été plus fréquentes et plus âpres; nulle part le monachisme n'a trouvé une plus prodigieuse fortune. C'est d'Égypte que sont originaires tous les grands fondateurs de la vie monastique, les Antoine, les Pacôme, les Schnoudi, les Sérapion et tant de moines qui, durant tant de siècles, ont rempli ce pays de leurs austérités et de leurs vertus.

Aujourd'hui encore, la vallée du Nil est pleine de leur souvenir et des monuments qu'ils ont construits. Au bord du fleuve, dans les solitudes de la Thébaïde, parmi les sables du désert de Libye, et jusque dans la Nubie lointaine, de vieux couvents, à l'air revêché de forteresses, gardent d'anciennes églises, qui datent du cinquième et du sixième siècles. Mais surtout quelques découvertes récentes, en nous rendant des monuments oubliés, nous ont ouvert des jours assez nouveaux sur cette société disparue, où, dans une atmosphère de miracles, de prophétiques visions, de guérisons merveilleuses, vivaient, pour l'édification des pèlerins et

pour la gloire du Seigneur, les rudes et grands solitaires d'autrefois.

..

Saint Ménas n'est point aujourd'hui un saint fort illustre : il n'en était guère, dans l'Égypte du cinquième siècle, de plus fameux et de plus vénéré. La légende racontait qu'après son martyre, le cadavre du saint avait été lié sur un chameau et qu'à l'endroit où s'était arrêtée la course capricieuse de l'animal, le corps sacré avait été enseveli. Bientôt, sur cet emplacement vénérable, une église s'était élevée, au-dessus du tombeau du saint. Très vite, toute une petite ville pieuse s'était formée autour du sanctuaire, et, de l'Égypte entière, de tout l'Orient même, on y accourait en pèlerinage. Le saint au chameau était devenu le patron naturel des caravanes ; et surtout, près de son tombeau sanctifié, jaillissait, dans l'oasis, une source aux vertus miraculeuses, dont l'eau guérissait toutes les maladies. « Prends l'eau bienfaisante de Ménas, dit une inscription retrouvée près du tombeau sacré, et la souffrance s'enfuira. »

Dans maints musées, on retrouve aujourd'hui de petites fioles en terre cuite ou en

plomb, dont la panse porte l'effigie du saint debout entre deux chameaux agenouillés; c'est dans ces ampoules que les pèlerins emportaient l'eau merveilleuse, et, grâce à l'afflux croissant de ces pieux visiteurs, l'église de Saint-Ménas, célèbre dans tout l'Orient, était devenue pour l'Égypte comme un sanctuaire national.

A l'ouest d'Alexandrie, sur la route qui conduisait vers l'oasis d'Ammon et la Cyrénaïque, on a retrouvé en ces dernières années les ruines de la ville sacrée. Aujourd'hui, le site est désert, et des amas de décombres en disent seuls la gloire évanouie : jadis, c'était une oasis fertile, où s'élevaient des constructions magnifiques. Sur la colline qui domine la cité se dressaient, visibles de très loin, deux grandes basiliques. L'une, de proportions majestueuses, avait été bâtie par les dons de l'empereur Arcadius, et la richesse en était merveilleuse; par la beauté des marbres qui revêtaient ses murailles, par l'éclat des mosaïques qui la paraient, par ses chapiteaux relevés de peinture et d'or, elle passait à bon droit pour « la plus belle église de l'Égypte ». L'autre basilique, plus petite, plus ancienne, était plus curieuse peut-être : elle s'élevait, au-dessus de la crypte même où reposait le corps du saint.



Aujourd'hui encore, on retrouve les longs corridors voûtés et l'escalier de marbre par où l'on descendait dans la chapelle funéraire; on lit sur les murailles les inscriptions pieuses où les pèlerins ont laissé la trace de leur passage; et, sous les voûtes, jadis étincelantes de mosaïques d'or, sans peine on imagine le saint tombeau de marbre, les lampes perpétuellement allumés à l'entour, la statue du martyr debout entre les chameaux agenouillés, et l'émotion passionnée des visiteurs admis dans le sanctuaire. Plus d'un devait revenir plus tard dormir aux pieds de saint Ménas son sommeil éternel : dans le voisinage du saint tombeau, des tombes assez nombreuses ont été découvertes, où reposent ceux dont l'ambition suprême fut d'être ensevelis aux côtés du martyr.

Mais ce qui est peut-être plus curieux encore, ce sont les aménagements qu'avaient rendus nécessaires les guérisons cherchées au sanctuaire. De la source sacrée qui jaillissait près du tombeau, et où les pèlerins puisaient directement le bienfaisant liquide, l'eau était dérivée, par de longues conduites, dans un vaste ensemble de constructions.

C'était le bain sacré, où l'on voit encore les ouvertures, plaquées de marbre, où l'on prenait l'eau sainte, les cuves de bois disposées dans les bas côtés de la basilique, la piscine à trois absides où se plongeaient les malades. Et partout, sur le sol, on retrouve les débris des ampoules ou des cruches, dans lesquelles les fidèles emportaient l'eau guérisseuse ; et partout sur les murailles on lit les inscriptions où pieusement ils imploraient la protection du saint.

Aujourd'hui, de ce passé lointain il ne reste que des ruines, mais ces ruines évoquent un des plus curieux aspects d'un monde disparu ; et le sanctuaire de saint Ménas, que l'empereur de Constantinople et le patriarche d'Alexandrie couvraient d'une protection spéciale, la ville sainte où affluaient, comme en une Lourdes d'Égypte, les pèlerins avides de guérison, méritait de retenir un moment l'attention respectueuse de l'historien.

*
* *

Quiconque a visité l'Égypte connaît le nom de Sakkara. C'est là, près des ruines de l'antique Memphis, que se sont creusés, dans les dunes de sable, les mastabas fameux, aux bas-reliefs charmants, gloire de

l'art de l'ancien empire, et les longues galeries du Sérapéum ; c'est là que se dresse, sur le ciel clair, la silhouette pittoresque de la pyramide à degrés. C'est là aussi qu'a été découvert, en ces dernières années, un des plus curieux monastères de l'Égypte chrétienne.

A l'extrémité de la digue de Bédéréchéin, au flanc de la dune de sable, toute une petite ville sainte vient de renaître au jour. Et, dès l'abord, à voir les maisons, les écuries, les fontaines qui avoisinent la partie principale des ruines, on comprend que jadis il y avait là un lieu de pèlerinage fameux. Et, en effet, l'ascète pieux qui, vers la fin du cinquième siècle, fonda ce monastère, était célèbre dans toute l'Égypte, parce que, selon le mot d'un vieux chroniqueur, « il avait été favorisé par Dieu de la connaissance de toutes choses », et les fidèles « voulaient être bénis par lui et désiraient qu'il priât pour eux le Christ son maître ». Après sa mort, la gloire de Jérémie ne fit que s'accroître, et le couvent qu'il avait bâti grandit en richesse et en renommée.

Il est bien curieux, ce vieux couvent d'Égypte, tel qu'il sort aujourd'hui de l'oubli, avec sa grande église jadis décorée de mosaïques et dont les colonnes étaient cou-

vertes de peintures, avec sa petite basilique, où reposaient, autour de saint Jérémie, les plus illustres de ses successeurs, avec la variété de ses constructions monastiques, cellules pour les frères, réfectoire, boulangerie, magasins, hôpital, où une petite pièce isolée était prudemment réservée pour les maladies contagieuses. D'intéressantes inscriptions, retrouvées parmi les ruines, nous apprennent les détails de la vie conventuelle d'autrefois, les fêtes que célébraient les moines, les plats qui paraissaient sur leur table; elles nous disent aussi la gloire des saints qui avaient spécialement illustré le monastère. Une de ces inscriptions désigne « la place où Apa Jérémie avait accoutumé de s'asseoir »; ailleurs apparaît le portrait, singulièrement expressif et vivant, du fondateur. Et partout ce sont des sculptures élégantes, des peintures plus remarquables encore, qui décoraient les chapelles et les cellules des frères. Les traditions de l'art païen s'y mêlent curieusement à l'inspiration chrétienne; à côté de la Vierge et du Christ, debout entre des théories de saints, apparaissent les allégories et le pittoresque décor qu'aimaient les peintres d'Alexandrie. Le même mélange d'influences contraires se montre ailleurs encore, dans les fresques

découvertes à Baouit, dans la haute Égypte, au monastère de saint Apollo. Là aussi les élégances du style hellénistique, les figures allégoriques et symboliques se rencontrent à côté des représentations bibliques et des portraits de moines fameux. En devenant chrétienne, l'Égypte ne s'était point affranchie pleinement du passé; et comme aux deux feuillets d'un diptyque, elle opposait, en un pittoresque contraste, l'austérité du désert peuplé de moines et les grâces mondaines et légères d'Alexandrie fastueuse et corrompue.

..

Ainsi, de l'ombre du passé, la science moderne a fait sortir toute une Égypte, presque oubliée. En une féconde concurrence toutes les nations ont participé à l'œuvre; un Allemand a exploré la ville de saint Méнас; un Anglais, a fouillé le monastère de saint Jérémie; des Français, MM. Clédat, Chassinat et Jean Maspéro ont successivement travaillé à rendre au jour le souvenir de saint Apollo. Entre les tâches diverses que poursuit l'Institut français d'archéologie orientale au Caire, entre les besognes multiples qui sollicitent l'activité infatigable de la direction du service des antiquités égypt-

tiennes, l'exploration de l'Égypte chrétienne, n'est ni la moins intéressante ni la moins fructueuse. Le musée du Caire renferme des collections remarquables, peintures, sculptures, inscriptions, qui aident à composer le tableau de ce que pouvait être, entre le sixième et le huitième siècle, un grand monastère égyptien. Il ne tiendrait qu'au musée du Louvre de nous présenter un semblable tableau. De Baouit nous sont venues, voilà dix ans déjà, toute une série de curieuses sculptures sur bois ou sur marbre qui attendent, en quelque magasin, que le temps et la place s'offrent pour les exposer. De Baouit encore, l'Égypte nous doit envoyer quelques-unes des fresques découvertes au cours des dernières fouilles. Quand plairait-il aux dieux et à l'administration des musées nationaux de nous montrer ces trésors, que tant de musées nous envieraient, et de faire revivre à nos yeux cette chose précieuse et rare, quelque chose de la vie oubliée des sanctuaires de l'Égypte chrétienne ?

II

A BETHLÉEM

Aux approches de Pâques, chaque année, la foule pieuse des pèlerins emplit Jérusalem. De tous les points du monde chrétien, catholiques et orthodoxes s'empressent vers la ville sainte, et, aux lieux consacrés que marquent les sanctuaires illustres, au Saint-Sépulcre, au mont des Oliviers, à Bethléem, dévotement ils viennent, au pied des autels, porter leurs espoirs et leurs prières. Parmi ces sanctuaires fameux, que se dispute à présent, parfois, la piété des confessions rivales, celui de la Nativité n'est ni le moins remarquable, ni le moins digne d'attention. Un livre récent, qui nous vient de Jérusalem, nous en conte, avec infiniment d'intérêt et de science, la séculaire histoire : c'est le beau volume, publié avec le concours de

l'Académie des Inscriptions, qu'ont écrit les Pères Vincent et Abel, de l'ordre de Saint-Dominique.

Quiconque a visité Jérusalem connaît la grave et hospitalière maison qui, un peu en dehors de la porte de Damas, s'élève à l'ombre de la basilique de Saint-Étienne. Entre tant de pieuses maisons qui entretiennent en Terre Sainte, avec un inlassable dévouement, le bon renom de la France, le couvent dominicain de Saint-Etienne est assurément l'une des plus intéressantes. Là s'est fondée, voilà bientôt vingt-cinq ans, par l'initiative du Père Lagrange, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions, cette *École Biblique*, tout ensemble Faculté de théologie et Institut de recherches scientifiques, qui est, dans cet Orient de Syrie, un des meilleurs asiles qui soient de bonne méthode, de vraie science et de travail fécond. Aux cours réguliers qui y sont professés et qui comprennent la théologie biblique, l'exégèse des Livres Saints, la géographie de la Terre Sainte et la topographie de Jérusalem, l'archéologie palestinienne et l'épigraphie sémitique, s'ajoutent, chaque année, des conférences hebdomadaires, à l'usage d'un public plus étendu, et où sont traités des sujets importants d'archéologie et d'histoire; des

voyages annuels, dirigés par les professeurs de l'École, complètent utilement, par l'étude directe du terrain et des monuments, les connaissances acquises et ont beaucoup fait, en ces dernières années, pour l'exploration méthodique de la Palestine. Une revue enfin, la *Revue Biblique*, fondée en 1892, est l'organe de l'École, et elle s'est vite acquise, dans les milieux scientifiques, une réputation méritée. Jadis, parlant de l'École normale supérieure, Bersot disait : « Il y a ici un coin de France qui va bien. » On pourrait redire le mot de l'École biblique de Saint-Étienne : et dans Jérusalem tout entière, je sais peu d'endroits plus émouvants que cette maison dominicaine, sur laquelle flotte le drapeau de France, et où, modestement, sans bruit, mais avec tant de conscience et de zèle, on poursuit, sans découragement, une besogne qui fait honneur à notre pays.

*
**

C'est de là que nous vient le livre dont je voudrais dire un mot ici.

« Vue des hauteurs d'Elyas, presque quatre kilomètres avant d'y arriver, la petite ville de Bethléem, écrit le Père Vincent, offre l'aspect le plus pittoresque. Égrenée

sur des longs coteaux aux pentes fertiles, elle s'incline avec mollesse vers l'horizon lumineux de la steppe orientale, et se recourbe au sud-est en un double hémicycle, comme pour s'ouvrir mieux aux rayons du soleil levant. Tout à l'extrémité orientale du promontoire, à peine séparé de la bourgade par quelque cinquantaine de mètres d'un marché auquel fait suite une place bordée d'un chaotique cimetière, se profile un massif compact et irrégulier d'édifices ponctué de clochers sans élégance. C'est le sanctuaire de la Nativité de Notre-Seigneur, étroitement cerné dans les monastères et les dépendances dont il a provoqué la création. » Si défiguré qu'il soit aujourd'hui sous les haillons de sa splendeur saccagée, si encombré qu'il soit aussi de clinquant et d'oripeaux, il n'en produit pas moins, lorsqu'on entre dans ses cinq nefs symétriques que bordent de majestueuses colonnes, une impression profonde. Sans doute, la malencontreuse cloison qui sépare les nefs du chœur rompt fâcheusement la perspective ; sans doute, les trois absides qui, en forme de trèfle, achèvent l'édifice apparaissent mal dans les lignes originales de leur primitive disposition ; sans doute, l'église a perdu les revêtements de marbre qui paraient ses

murailles et la plus grande partie des mosaïques qui la décoraient. Elle n'en demeure pas moins, par sa date, un des plus anciens monuments de la Terre-Sainte, par les problèmes qu'elle soulève, un des plus intéressants, et par les souvenirs qu'elle évoque, un des plus pleins d'histoire.

*
* *

C'est au commencement du quatrième siècle qu'au-dessus de la grotte, où la tradition chrétienne plaça de bonne heure le lieu de la naissance du Christ, l'empereur Constantin fit élever une église. Au sujet de ce monument, beaucoup d'encre très savante a coulé. On a soutenu tour à tour que le sanctuaire actuel conservait intactes les dispositions de l'édifice constantinien et que le plan qu'il présente était une des créations les plus ingénieuses de l'art chrétien du quatrième siècle ; et inversement qu'il datait tout entier du sixième siècle et du temps de Justinien ; et encore — plus éclectiquement — que des modifications ultérieures en avaient transformé la primitive structure. De cette question assez obscure — et qui pourtant n'est point indifférente par les conséquences qui en découlent pour l'histoire

de l'art chrétien — jadis déjà le marquis de Vogüé, dans son beau livre sur *les Églises de Terre Sainte*, avait entrevu la véritable solution. Les Pères Vincent et Abel ont pu, par d'attentives et minutieuses recherches, apporter à ce problème controversé une réponse définitive et qui renouvelle l'étude du monument.

Je ne suivrai point le Père Vincent dans la délicate et laborieuse analyse qu'il a faite du sanctuaire de la Nativité, examinant sur place chaque détail de la construction, scrutant l'ordonnance du plan, notant les dispositions de la structure : c'est là affaire de technicien et de spécialiste, dont on trouvera le minutieux exposé dans le livre. Aussi bien, seules les conclusions importent. Ce qui en ressort, c'est que, dans sa forme actuelle, l'édifice montre clairement deux époques et deux procédés, que l'état de la façade implique avec certitude des remaniements ultérieurs, que la structure des absides du transept ne s'explique que par l'hypothèse d'un raccord postérieur, que le monument, en un mot, n'est point d'une seule venue et qu'il fut autre primitivement qu'il nous apparaît aujourd'hui.

Et, dès lors, il devient facile de retrouver la physionomie de l'église bâtie par Cons-

tantin. C'était une ample basilique, semblable aux grandes basiliques romaines, partagée en cinq nefs par quatre rangées de colonnes et terminée à l'orient par une seule abside demi-circulaire. Sous l'arc triomphal de cette abside, à la place la plus vénérable, était placé, dans la crypte qui vit la naissance du Sauveur, l'autel de la Nativité. Un ample atrium précédait l'église, à l'un des angles duquel s'ouvrait le baptistère; et avec ses longues files de colonnes monolithes, la discrète élégance de son ordre corinthien, la ligne harmonieuse et ferme des entablements, les sculptures délicates des chapiteaux et des architraves, le luxe des stucs peints et des mosaïques qui la décoraient sans doute, l'église de Constantin n'était point sans beauté.

Mais elle n'offrait nullement cette originalité de dispositions qu'on s'est plu à lui reconnaître et qui, aux vastes nefs des anciennes basiliques, aurait uni ingénieusement le sanctuaire, élargissant transversalement le tracé de l'édifice. C'était une basilique normale, calquée sur le type classique et banal, et toute pareille aux deux autres églises que, vers le même temps, Constantin élevait au Saint-Sépulcre, et, en souvenir de l'Ascension, au mont des Oliviers. Les

fouilles récemment faites par les Pères Blancs de Sainte-Anne nous ont rendu ce dernier sanctuaire; sa parenté est étroite avec l'église de Bethléem. Et c'est là le point important pour l'histoire de l'art chrétien, qui se dégage de ces minutieuses études : les architectes de Constantin ne furent point les inventeurs de génie dont on a tant célébré les originales créations; ils n'ont introduit dans l'art nulle formule nouvelle; ils se sont contentés, conformément à un programme déjà connu, de construire des basiliques toutes simples, que l'ampleur de l'ordonnance et l'harmonie des proportions ne faisaient point cependant sans grandeur.

..

Si le sanctuaire de la Nativité présente sa forme actuelle, il le doit aux transformations que lui fit subir le sixième siècle. A ce moment, soit qu'il y eût lieu de réparer la vieille église assez délabrée, soit qu'elle semblât insuffisamment appropriée aux besoins nouveaux d'une liturgie plus pompeuse, la basilique de Constantin fut profondément modifiée. Au front du monument, un vestibule fermé, le *narthex*, prit la place de l'atrium; pour développer plus largement le chœur,

on recula l'abside, on brisa les murs longitudinaux de la basilique pour y insérer les absides du transept et donner ainsi au sanctuaire la forme symbolique de la croix. Dans cette refonte, l'architecte pourtant prit manifestement souci de sauver tout ce qui pouvait l'être du plan original; il remploya dans les constructions nouvelles les éléments anciens, piliers et colonnes, architraves et chapiteaux, donnant ainsi à l'ensemble cette trompeuse apparence d'unité qui si longtemps a induit les savants en erreur. Mais on a retrouvé, dans le dallage, les restes du vieux mur primitif qui barrait l'abside actuelle du transept; on a reconnu dans l'exact alignement des murailles de la nef les sections de mur qui jadis achevaient l'édifice primitif, et la preuve est certaine, écrite aux parois mêmes du monument, de la transformation qui, au temps de Justinien, renouvela l'antique basilique de Constantin.

Ainsi devenue plus spacieuse et plus belle, toute brillante de l'éclat de ses revêtements de marbre, de la dorure de ses chapiteaux et de ses architraves, de la splendeur de ses mosaïques, l'église rajeunie de la Nativité connut de longs jours de prospérité et de gloire. Le Père Abel nous a conté l'histoire du sanctuaire, comment, au septième siècle,

les Perses l'épargnèrent, par respect des rois mages, leurs compatriotes, dont l'image brillait à la façade du monument; comment, plus tard, les musulmans le tinrent en particulière estime, et quels miracles éclatants le protégèrent contre toutes les entreprises de destruction, jusqu'au jour où, dans le royaume latin de Jérusalem, le sanctuaire de la Nativité, devenu l'église du couronnement, fut l'objet de la faveur spéciale des princes. Aujourd'hui encore, à Bethléem, ce sont les souvenirs de l'époque des croisades qui le plus fortement s'imposent à l'attention. Que l'on regarde les débris des mosaïques dont le douzième siècle finissant embellit l'édifice; que l'on examine ces peintures pâlies, qui, sur les colonnes, mêlent de façon si inattendue, aux images des saints moines de la Palestine byzantine, les figures des saints normands ou scandinaves, saint Catald ou saint Léonard, saint Canut ou saint Olaf, chers au cœur des Latins; que l'on considère ces devises, ces inscriptions, tracées sur les murailles par les pieux pèlerins du moyen âge, tout naturellement l'esprit s'en va vers cette société pittoresque et composite où l'Orient et l'Occident mêlaient leurs influences contraires, où Grecs et Latins affrontés s'efforçaient, par des prodiges de

subtile diplomatie dont la décoration de Bethléem garde la trace significative, de trouver, à force de concessions réciproques, un terrain d'entente entre deux églises rivales, entre deux civilisations opposées. Et ce n'est pas le moindre intérêt du vieux sanctuaire de nous laisser entrevoir un peu de ce monde disparu que connut la Terre Sainte du douzième siècle.



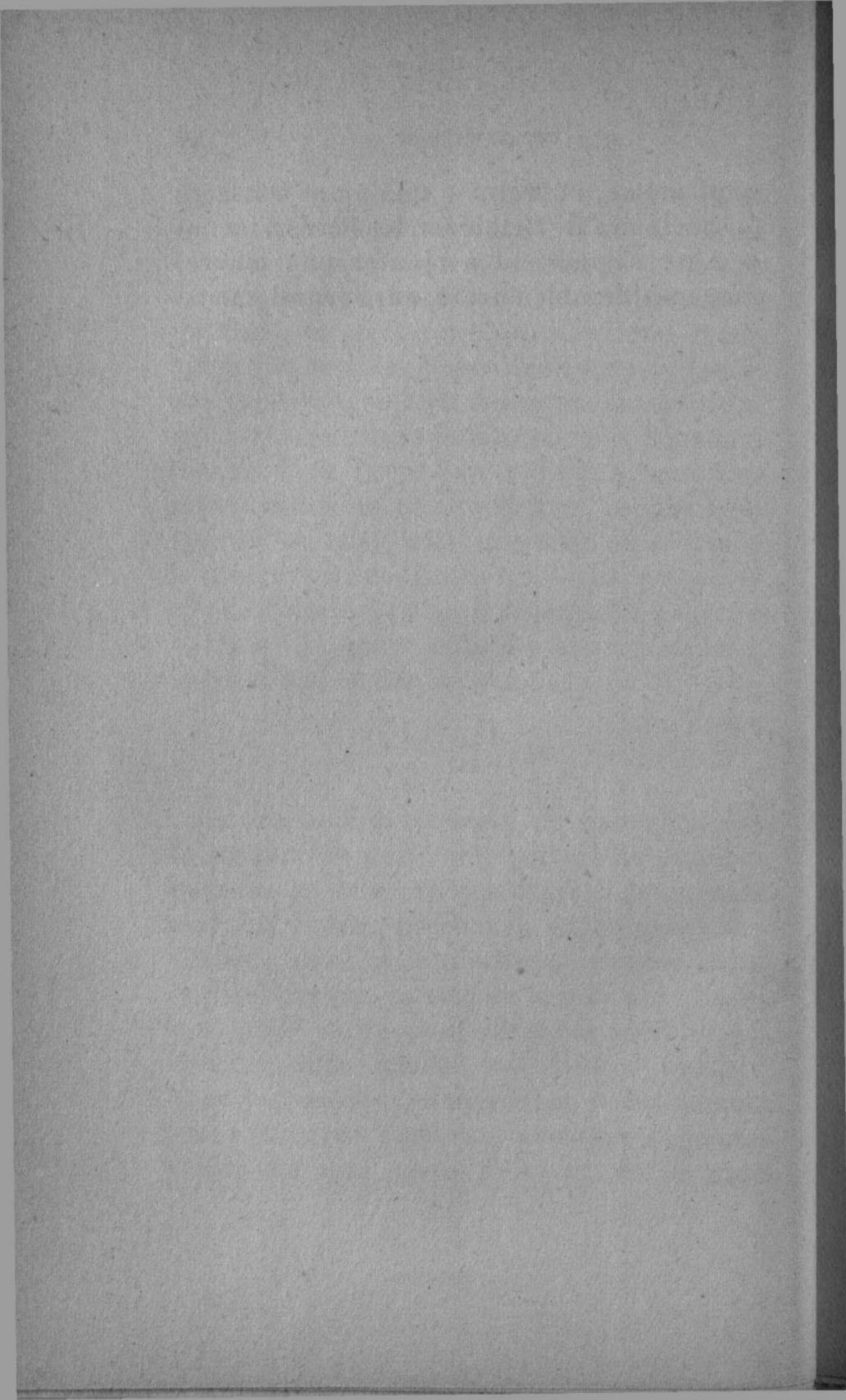
Aujourd'hui, la basilique de la Nativité ne garde plus que l'ombre de sa splendeur passée. Mais le souvenir subsiste des grandes solennités d'autrefois qui, durant la nuit de Noël, ou trois jours avant l'Assomption, en mémoire du pèlerinage que la Vierge aurait fait à la grotte de la Nativité, amenaient par milliers à Bethléem les fidèles d'Orient et d'Occident. On montre toujours aux pèlerins la citerne où tomba l'étoile qui conduisait les Mages, et l'étoile d'argent, objet de conflits fameux, incrustée dans la crypte devant l'autel de la Nativité. Mais, dans la basilique divisée entre les confessions diverses, la vénération universelle n'apporte point la paix. « Le passage d'un caloyer taquin sur un territoire privilégié, écrit le Père Abel,

le refus d'évacuer la grotte à l'heure marquée, l'envahissement progressif d'un tapis en terrain neutre provoquent encore de temps à autre quelque conflit. » Autour des autels du Sauveur pacifique, on sent une atmosphère de bataille ; c'est « une vie de soldats », comme disait, en 1891, un moine franciscain, que l'on mène dans l'ombre pieuse des sanctuaires de la Terre Sainte. Et aux sonneries joyeuses des cloches de Pâques, répond trop souvent — triste effet de ce qu'on a appelé la fièvre hiérosolymitaine — l'appel de la cloche d'alarme, au bruit de laquelle « chacun s'empare du gourdin qu'il a dans sa cellule, et court sur le lieu du combat ».

* . *

Au couvent dominicain de Saint-Étienne on ne respire point cette odeur de poudre. Dans les galeries calmes et fraîches où passent les Frères prêcheurs en longue robe blanche, dans la bibliothèque comme dans l'église, partout on respire la paix et la sérénité. Asile de recueillement, de piété et de science, cette maison est faite à souhait pour les graves méditations et les beaux livres austères. Bien des ouvrages de haute valeur en sont sortis déjà ; et, en ce mo-

ment même, au volume qu'ils ont consacré au sanctuaire de Bethléem, les Pères Vincent et Abel s'apprêtent à ajouter une œuvre, plus considérable encore, sur Jérusalem.



III

LA CITÉ DE SAINT DÉMÉTRIUS

Parmi les grandes villes de la péninsule des Balkans, Salonique est célèbre presque à l'égal de Constantinople. Au temps où l'Empire byzantin s'étendait du Bosphore à l'Adriatique et de l'Archipel au Danube, elle était en Europe comme la seconde capitale de la monarchie. C'était une robuste place de guerre, ceinte de murailles formidables, dont la pittoresque silhouette, aujourd'hui encore, se dessine au penchant des collines qui dominent la cité. C'était une ville de commerce florissante, qu'une situation admirable, à l'embouchure des grands fleuves de Macédoine, au débouché de la route qui, de l'Adriatique à la mer Égée, traversait la péninsule de part en part, avait dotée d'une fortune prodigieuse. Ses foires, où, chaque

année, se rencontraient Grecs et Slaves, Occidentaux et Asiatiques, étaient fameuses dans l'Orient tout entier. Aujourd'hui encore, de sa splendeur d'autrefois, des églises nombreuses et charmantes, bijoux de l'art byzantin, apportent le témoignage. Car, par-dessus tout, Salonique était une grande ville religieuse, la cité de saint Démétrius.

*
*
*

Comme Venise a saint Marc, ainsi Salonique avait son saint national, patron et protecteur de la ville, qu'un décret spécial de la Providence avait préposé à sa garde. En ces temps lointains, étrangement troublés, où les barbares de toute race inondaient la Macédoine, où, du haut de leurs remparts, les gens de Salonique voyaient avec terreur ces multitudes innombrables d'envahisseurs, couvrant la terre et tarissant les fleuves, où, sous la constante menace des surprises, des assauts et des sièges, la vie devenait une perpétuelle angoisse, c'était un puissant réconfort de sentir au-dessus de soi la main tutélaire du guerrier invincible qu'était saint Démétrius. Quand, dans l'église consacrée à sa gloire, les fidèles voyaient, sur la gauche de la nef principale, la haute cha-

pelle revêtue de plaques d'argent, couronnée d'une coupole d'argent, qui était, d'après la légende pieuse, l'habitation terrestre du saint, tous reprenaient confiance, sachant bien qu'à chaque menace, à chaque péril, le grand Démétrius sortirait de sa maison pour écarter les dangers, pour défendre et sauver la cité.

De ce passé évanoui, il nous est venu un curieux petit livre, écrit au septième siècle, à Salonique même, en l'honneur de saint Démétrius. Rien ne montre mieux le rôle prestigieux qu'attribuait au saint la croyance populaire, la confiance que tous mettaient en lui, et l'atmosphère merveilleuse où vivaient les hommes de ce temps. A chaque page du récit, saint Démétrius apparaît, toujours prêt à faire le miracle nécessaire et à relever les courages abattus. Et ce ne sont point des interventions lointaines ; le saint apparaît, visible à tous, « non en songe, mais en réalité ». Monté sur son bon cheval de guerre, brandissant sa lance invincible, il conduit les sorties contre les assiégeants ; il marche sur la mer, soulevant sous ses pas la tempête qui anéantira les flottes ennemies ; au jour de l'assaut, il occupe sur les remparts le poste le plus périlleux, et il fait le coup de poing aussi vigoureusement qu'il

joue de l'épée; il va dans le camp barbare abattre d'un soufflet formidable l'ingénieur qui construit une machine de guerre menaçante pour la cité; bref, il est toujours présent, qu'il s'agisse d'écarter de la ville la peste, la famine, les barbares, ou qu'il s'agisse d'y maintenir au dedans le bon ordre et la paix. Et les gens de Salonique étaient persuadés que, plutôt que de les abandonner, saint Démétrius était prêt à mourir avec eux. Ne savait-on pas avec certitude, comme le raconte dans un beau récit le livre des miracles du saint, qu'aux anges mêmes de Dieu l'invitant à quitter la ville condamnée à la ruine, saint Démétrius avait répondu : « Tu m'as ordonné, Seigneur, d'habiter ici avec tes serviteurs; comment donc pourrais-je les abandonner en une telle nécessité! De quels yeux pourrais-je voir la ruine de ma patrie? Non: de même que j'ai pris part à leurs joies, je participerai à leurs périls; avec eux je serai sauvé, ou bien je mourrai avec eux. »

..

On conçoit que, dans Salonique reconnaissante, ce fût un serment coutumier de jurer « par notre seigneur Démétrius, patron et protecteur de la cité », et que les mauvaises

langues fissent reproche aux habitants de la ville macédonienne d'exagérer les choses et de vénérer leur saint défenseur un peu plus que le Christ lui-même. Mais il est surtout curieux de remarquer combien, dans ce moyen âge chrétien, persistait la conception, qui, dans la Grèce antique, attribuait à chaque cité sa divinité propre. Comme Athéna Polias, protectrice particulière d'Athènes, saint Démétrius est essentiellement un saint municipal.

Mais saint Démétrius n'était pas seulement un saint militaire et guerrier ; sa sollicitude s'étendait aux particuliers aussi bien qu'à la ville. Son église, comme le dit le récit du vieil hagiographe, était « la source des guérisons ». Il rendait la vue aux aveugles, le mouvement aux paralytiques, l'appétit aux dyspeptiques ; il délivrait les possédés, remettait sur pied les malades réputés incurables ; et rien n'est plus curieux que la manière dont, d'après la tradition pieuse, ses guérisons s'accomplissaient. Les fidèles passaient la nuit dans l'église, et le saint leur apparaissait. Ceux qu'il regardait d'un regard bienveillant étaient assurés du salut ; Démétrius leur imposait les mains, faisait le signe de la croix sur leur tête, et ils étaient guéris. Ceux qu'il regardait d'un regard

triste étaient destinés à de longues souffrances encore ; ceux dont il détournait les yeux étaient condamnés sans recours. Mais, parfois, le saint médecin faisait davantage : il donnait des consultations, des conseils, il faisait des opérations ; et, au matin, dit le chroniqueur, les gens s'en retournaient chez eux, complètement guéris.

Plus tard, c'est au tombeau même du saint qu'on vint chercher les guérisons merveilleuses. Du sarcophage de marbre coulait perpétuellement une huile odoriférante et sacrée ; c'était à la fois un remède contre les maladies, un talisman contre les esprits du mal, une cuirasse sans défaut dans les batailles. Aussi, autour du saint tombeau, était-ce un constant afflux de pieux pèlerins, empressés à recueillir l'huile miraculeuse, « plus efficace, dit un contemporain, que les meilleurs remèdes des médecins ». Des empereurs eux-mêmes en avaient éprouvé la vertu au sépulcre du martyr ; et Salonique, justement fière de son saint national, célébrait chaque année, le 26 octobre, la fête de saint Démétrius, en des processions magnifiques, qui rappelaient, par les foires associées à la solennité religieuse, quelque chose du caractère des antiques Panathénées.

Dans la péninsule des Balkans tout entière, on enviait aux gens de Salonique leur divin protecteur, et parfois même on se flatta de le leur avoir ravi. Lorsque, en 1185, les Normands de Sicile prirent la ville et que, dans leur irrespect des choses saintes, ces soudards grossiers ne craignirent point d'employer l'huile sacrée qui coulait du tombeau à graisser leurs chaussures et à faire frire du poisson, on raconta en Bulgarie que saint Démétrius, indigné de ces profanations, avait pour jamais quitté la ville souillée et cherché un asile chez les Bulgares pieux. Mais les gens de Salonique savaient leur patron plus fidèle, et l'événement le montra bien. Quand, en 1207, le tsar des Bulgares, Johannitsa, le « tueur de Romains », mourut brusquement, assassiné par les siens, aux portes de Salonique qu'il assiégeait, nul n'hésita, dans la ville délivrée, à faire honneur à saint Démétrius de la disparition opportune de cet ennemi redouté. Et l'on conta que le saint guerrier, monté sur son cheval de bataille, brandissant sa lance victorieuse, était allé jusque dans le camp ennemi frapper au cœur le terrible adversaire de l'hellénisme.

*
*
*

Aujourd'hui encore, dans la moderne Salonique, on admire la magnifique église qu'édifia en l'honneur de saint Démétrius la piété somptueuse des siècles passés. C'est une ample basilique à cinq nefs, aux perspectives majestueuses, et toute chatoyante de l'harmonieux agencement des marbres multicolores qui en décorent les murailles. Sur les hautes colonnes, où le cipolin jaunâtre alterne avec le vert antique, reposent les blancs chapiteaux de marbre, ciselés comme des orfèvreries; plus haut, dans la grande lumière de la nef centrale, flamboient les revêtements somptueux aux couleurs étincelantes; dans la pénombre des bas côtés, des mosaïques brillent d'un éclat assourdi, et les fonds bleus ou verts des compositions correspondent d'une manière singulièrement heureuse à la note vigoureuse des colonnes à travers lesquelles on les aperçoit. Il y a là un sens délicat de l'harmonie qui est du très grand art, et qui fait honneur au constructeur de la basilique de Saint-Démétrius. Mais il y a davantage: dans les mosaïques récemment découvertes aux parois de l'église et que les Turcs, par une heureuse dérogation

aux principes de l'Islam, n'avaient point recouvertes de badigeon, se sont conservées quelques-unes des œuvres les plus remarquables que l'art byzantin ait produites au sixième et au septième siècles.

Comme dans le livre des miracles, tout, dans ces mosaïques précieuses, exalte la gloire de saint Démétrius. Les épisodes représentés commémorent les grâces qu'il accorda à ses fidèles et en souvenir desquelles les bénéficiaires ont fait exécuter ces pieux ex-voto. Aux côtés du martyr, somptueusement vêtu du costume des hauts dignitaires de cour, et dont le visage jeune et souriant est tout éclatant de lumière, se groupent les figures des donateurs qui ont mérité les faveurs du saint. De belles images de la Madone, trônant entre des anges, s'associent à ces représentations; et l'ensemble est d'une beauté harmonieuse, qui rend ces mosaïques de Salonique supérieures aux plus belles même d'entre les mosaïques fameuses de Ravenne.

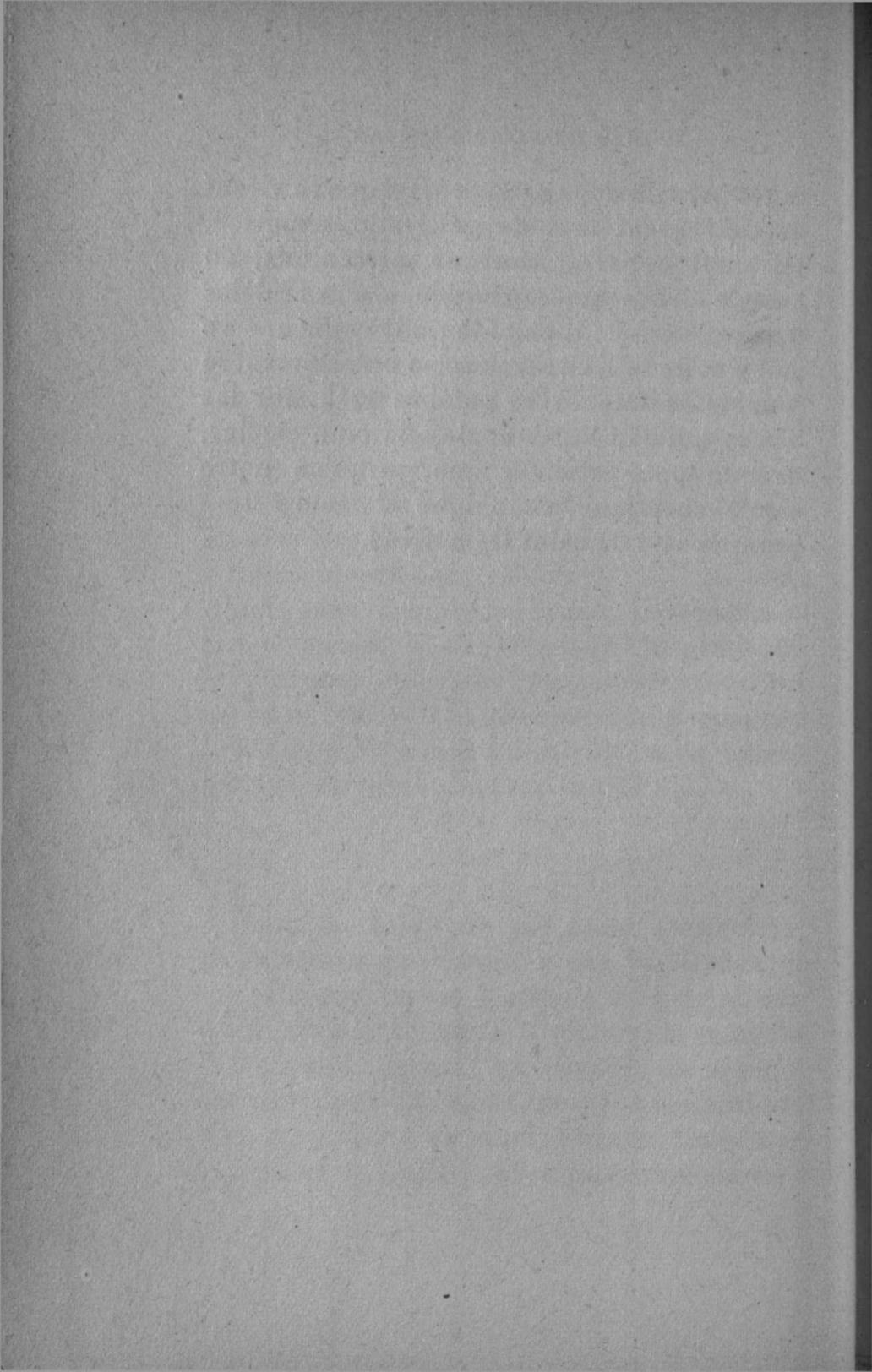
A l'entrée du chœur encore, saint Démétrius apparaît dans sa gloire. Devant un mur crénelé, il est représenté debout, vêtu d'amples vêtements blancs aux reflets d'argent, enveloppant d'une étreinte protectrice un évêque à la longue robe blanche et un grand

dignitaire laïque en magnifique dalmatique verte. Peu de compositions en mosaïque offrent un art plus savant, un sentiment plus raffiné de la couleur, un souci plus heureux de l'expression individuelle; peu d'œuvres de l'art byzantin sont d'un effet plus puissant. Une inscription placée au-dessous du tableau désigne les deux personnages qui accompagnent saint Démétrius comme les fondateurs de la basilique et rappelle « l'orage barbare des flottes barbares », que le saint a miraculeusement détourné de la cité. Ainsi, dans l'ample basilique, la reconnaissance publique s'associait à la gratitude privée pour célébrer magnifiquement les services rendus à la ville par son protecteur fidèle, son champion invincible, saint Démétrius, « qui aime et sauve la cité ».

*
*
*

Dans la basilique de saint Démétrius, transformée en mosquée par les Turcs et qui maintenant est restituée à sa primitive destination chrétienne, il n'y a plus trace de la chapelle d'argent qui servait de maison terrestre au saint, ni du tombeau magnifique d'où coulait l'huile merveilleuse. Mais, aux murailles de l'église, le saint martyr est tou-

jours présent dans sa gloire, tel que le virent et l'adorèrent tant de générations mortes, tel qu'il apparut, sauveur miraculeux, en tant de circonstances tragiques, à ses fidèles émerveillés. Et il semble qu'il veille encore au salut de la cité, reconquise précisément le jour de sa fête, le 26 octobre 1912, sur les Turcs qui l'occupaient depuis cinq siècles, comme pour attester que, jusqu'en notre siècle sceptique, Salonique demeure toujours la cité de saint Démétrius.



IV

LE CHARME DE SAINTE-SOPHIE

Construite par Justinien pour être un temple de la sagesse divine, Sainte-Sophie, aujourd'hui, est une mosquée d'Islam. Mais, parce qu'elle n'est point une mosquée comme les autres, parce que, sous sa haute coupole, quelque chose de son passé chrétien est resté, Sainte-Sophie a un charme tout particulièrement émouvant.

A la Suléimanié, à la Bayezidié, dans les mosquées somptueuses dont les sultans d'autrefois ont couronné Stamboul, l'Islam est chez lui et domine en maître. A Sainte-Sophie, il semble toujours un étranger, presque un intrus. Le *mihrab*, qui marque la direction de La Mecque, ne coïncide point avec le fond de l'abside ; les tapis et les nattes sur lesquels se prosternent les fidèles

se disposent obliquement sur le grand axe de l'église : comme si, pour adapter l'édifice au culte du vainqueur, il avait fallu en rompre les lignes maîtresses et lui faire une sorte de violence. Et on a eu beau s'efforcer à chasser de Sainte-Sophie tout ce qui rappelait son origine, on a eu beau parer la basilique d'un décor parasite d'Islam : sous le badigeon ottoman transparaisent toujours les mosaïques anciennes, qui jadis donnaient au sanctuaire une incomparable splendeur. Sur les pendentifs qui soutiennent la coupole, à la courbe des voûtes et des absides, on voit flotter, comme à travers un brouillard blanchâtre, des figures d'archanges, de saints, de chérubins. Au tympan de la porte royale, le Christ trône majestueusement ; à ses pieds, un empereur, étincelant de pourpre et d'or, incline pieusement son front jusqu'à terre ; et de cette vision entrevue, tout un passé mort semble renaître — dix siècles d'histoire évanouis, et d'une histoire qui fut tour à tour glorieuse, magnifique et solennelle.

Jadis, ces voûtes de Sainte-Sophie ont vu la pompe des couronnements impériaux, le patriarche et l'empereur s'avancant processionnellement parmi les vapeurs de l'encens et le flamboiement des cierges, et, sur la

haute plateforme dressée au centre de la basilique, le chef de l'Église bénissant la couronne et la plaçant sur la tête du maître de l'Empire, pendant que la foule criait : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre » et souhaitait de longues et prospères années au nouvel *autocrator* des Romains. Jadis, ces voûtes de Sainte-Sophie ont vu la splendeur des cortèges innombrables, lorsque, aux jours des grandes fêtes chrétiennes, l'empereur, avec sa cour aux costumes éclatants, venait pieusement offrir à Dieu des présents et des prières. Jadis, ces voûtes de Sainte-Sophie ont vu les magnificences de la liturgie orthodoxe, où l'harmonie des chants sacrés, se mêlant à l'éclat des lumières et aux mouvements rituels des prêtres, frappait d'admiration et d'étonnement les barbares qui venaient à Byzance.

*
*
*

Lorsque, vers la fin du dixième siècle, Vladimir, grand prince de Kief, songeant à abjurer le paganisme, envoya ses boyards à travers le monde à la recherche de la meilleure des religions, ce furent les beautés de Sainte-Sophie qui décidèrent de la conversion des Russes. La tradition raconte qu'in-

vités à assister aux cérémonies religieuses de la Grande Église, les envoyés du souverain barbare crurent voir, à travers les vapeurs bleuâtres de l'encens, dans l'éblouissement des cierges, les anges eux-mêmes se balançant dans les airs au-dessus de l'iconostase d'argent et mêlant à la voix des prêtres orthodoxes des chants mystérieux et divins. Et comme ils interrogeaient, stupéfaits de ces apparitions merveilleuses : « Si vous connaissiez, leur répondit-on, les mystères de la religion chrétienne, vous sauriez que les anges du Seigneur descendent journellement du haut du ciel pour célébrer avec nos prêtres les offices sacrés. » A ces arguments ingénieux, l'imagination slave ne résista point. La splendeur de Sainte-Sophie, à elle seule, avait conquis leurs âmes à la foi chrétienne.

Ainsi, chaque pas fait sous ces voûtes évoque des souvenirs d'histoire. Parcourez ces galeries supérieures où, jadis, l'impératrice byzantine tenait, à certains jours de fête, sa cour féminine : vous y lirez, gravée sur le marbre, l'inscription qui marque la place de « la très pieuse patricienne Théodora ». Et encore qu'il y ait eu bien des Théodora à Byzance, l'imagination — où une seule Théodora a laissé quelque mémoire — s'amuse à retrouver la place où

s'assit la favorite et l'associée de Justinien. Parcourez les nefs latérales : dans la pénombre lumineuse, vous y trouverez, inscrit sur une dalle de marbre, le nom du doge Henri Dandolo. Et encore que l'inscription date d'un demi-siècle à peine et que Mahomet II ait fait disperser les ossements du plus illustre des souverains de Venise, brusquement, à côté du passé byzantin, un autre passé sort ici de l'ombre, celui où les Latins d'Occident conquièrent Constantinople et où, sous les voûtes de Sainte-Sophie, un comte de Hainaut et de Flandre fut sacré comme le successeur des empereurs byzantins.

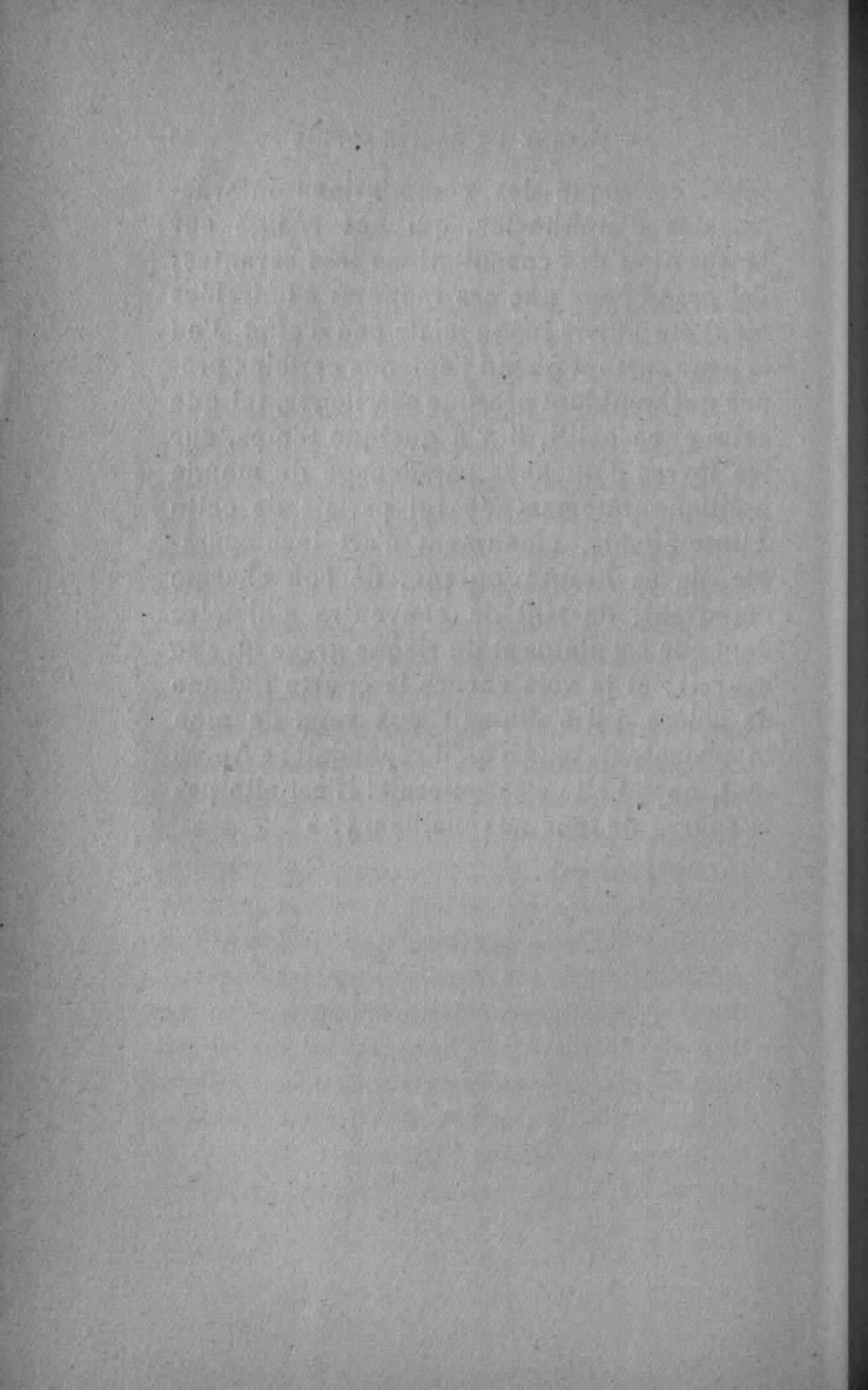
A la beauté que lui donnent ses lignes harmonieuses, l'éclat de ses marbres multicolores, la splendeur de ses ors pâlis, Sainte-Sophie ajoute un charme de plus, celui qu'elle doit à l'histoire. Aussi longtemps qu'a duré l'empire byzantin, la Grande Église a été, à Constantinople, le centre de la vie religieuse et la métropole de l'orthodoxie. Et c'est pour cela qu'aujourd'hui encore, chez tous les peuples à qui elle a transmis le christianisme, les cœurs s'en vont vers la coupole de Sainte-Sophie avec un frémissement et une espérance.



C'est pour cela aussi que les Turcs ne l'aiment point. Antérieure à l'Islam, antérieure à la conquête, Sainte-Sophie, dans Stamboul musulmane, est le souvenir et le symbole d'un autre passé. Le nom même — Aya Sofia — qu'elle a conservé jusque parmi les musulmans, rappelle le temps où Constantinople n'était point une capitale ottomane ; et on a eu beau couronner sa coupole d'un croissant, sur son dôme byzantin l'orthodoxie entière voit toujours flotter la croix d'or du Christ.

Et c'est pour cela que, tandis qu'ils entretiennent avec soin les grandes mosquées de l'Islam, les Turcs considèrent Sainte-Sophie avec quelque indifférence et la conservent négligemment. Or, depuis près de quatorze siècles qu'elle se dresse sur le sol de Constantinople tant de fois ébranlé par les tremblements de terre, la Grande Église, tant de fois réparée, restaurée, a perdu quelque chose de sa solidité première. Il faut le dire avec une franchise brutale, Sainte Sophie, aujourd'hui, menace presque ruine, et de cette ruine menaçante beaucoup ne prennent que peu de souci. On a, je le sais

bien, convoqué des commissions internationales d'architectes, qui ont rédigé sur la question des consultations très savantes; j'ai grand'peur que ces rapports admirables aient été suivis jusqu'ici de peu d'effet. J'en ai peur surtout quand j'entends certains propos qui semblent presque sacrilèges, tel que celui-ci recueilli, il y a quelque temps, sur les lèvres d'un haut personnage du monde politique ottoman. Je lui parlais de cette Sainte-Sophie, monument d'art incomparable, de sa beauté unique, de son charme émouvant, de tant de souvenirs d'histoire dont elle est pleine et du risque grave qu'elle courait; et je vois encore la courte flamme de colère qui s'allumait aux yeux de mon interlocuteur, tandis qu'il répondait: « Après tout, quand elle s'écroulerait! N'est-elle pas la source de tous nos malheurs? »



V

CONSTANTINOPLÉ BYZANTINE

Depuis le jour où Constantin y transporta la capitale de l'empire jusqu'au jour où Mahomet II y entra en vainqueur, Constantinople a été, pendant onze siècles — exactement de 330 à 1453 — une capitale chrétienne, et en même temps l'une des plus grandes, des plus belles, des plus riches, des plus florissantes cités du monde civilisé d'autrefois.

Dans l'histoire politique, elle a été le centre de cet empire byzantin dont nous commençons à peine à entrevoir la réelle grandeur, et qui, malgré sa décadence finale, a, pendant tant de siècles, mené une existence glorieuse, champion de la chrétienté contre l'Islam et représentant de la civilisation en face de toutes les barbaries.

Dans l'histoire économique, Constantinople a été l'un des grands marchés du monde, le point de rencontre et de jonction de l'Europe et de l'Asie. Elle a été une véritable Cosmopolis, où se rencontrèrent et se heurtèrent toutes les races, Grecs et Slaves, Arabes et Latins, Scandinaves et Arméniens, bien d'autres encore; une ville où se mêlèrent les aventuriers de toute provenance, qui venaient chercher fortune dans la grande cité du Bosphore et que Constantinople, les fondant en quelque sorte dans son creuset, transformait pour se les assimiler.

Dans l'histoire de la civilisation, Constantinople a été un foyer merveilleux de culture et d'art. C'est elle qui a fait naître vraiment à la vie historique tout l'Orient de l'Europe actuelle, qui a été pour le monde slave et oriental ce que Rome fut pour le monde occidental et germanique. C'est d'elle, de cette Constantinople qui fut pendant des siècles « la ville » par excellence, que non seulement les peuples qui habitent aujourd'hui la péninsule balkanique, mais d'autres encore, ceux qui habitent la Roumanie, la Hongrie, la Russie, ont reçu les éléments de leur grandeur future : la religion, les formes du gouvernement, leur langue littéraire et jusqu'à leur alphabet.

Et enfin, pendant des siècles, cette Byzance a été une ville incomparable. Alors que les grandes capitales de l'Europe moderne n'étaient pour la plupart que de médiocres et tristes villages, Constantinople était déjà la reine des élégances ; elle était, comme on l'a dit ingénieusement, « le Paris du moyen âge ». Elle était si belle que tous l'ont désirée, convoitée, les Slaves comme les Arabes, les Vénitiens comme les Latins, et enfin les Turcs. Elle était si belle que le moyen âge tout entier a rêvé de Constantinople comme d'une cité merveilleuse, entrevue dans un flamboiement d'or.

Rappelez-vous ce que rapporte notre vieux Villehardouin et quelles impressions prodigieuses ce rude soldat éprouva lorsque, pour la première fois, à l'aube du treizième siècle, il se trouva en face de cette Constantinople incomparable : « Or pouvez savoir, écrit le vieux chroniqueur, que moult regardèrent Constantinople ceux qui oncques ne l'avaient vue ; qu'ils ne pouvaient croire que si riche ville pût être dans tout le monde, quand ils virent ces hauts murs et ces riches tours dont elle était enclose tout entour à la ronde, et ces riches palais et ces hautes églises dont il y avait tant que nul ne pouvait croire, s'il ne le vit à l'œil, et le

long et le large de cette ville qui de toutes les autres était souveraine. »

De cette ville merveilleuse qui, selon le mot de Villehardouin, de toutes les autres était souveraine, de cette Byzance qui, pendant onze siècles, fut vraiment l'un des foyers de la civilisation, que reste-t-il aujourd'hui ? Quel en était autrefois l'aspect, et, de cet aspect disparu, que pouvons-nous retrouver encore ? C'est ce que je voudrais brièvement tâcher d'expliquer.

*
*
*

On a dit joliment, et de façon très exacte, que, « à Constantinople, Dieu avait Sainte-Sophie, l'empereur le Palais sacré, et le peuple l'hippodrome ». Le Palais sacré, l'hippodrome, Sainte-Sophie, ce sont, en effet, les trois monuments symboliques autour desquels se groupe toute l'histoire de Constantinople au moyen âge, et qui résument en quelque manière les aspects les plus caractéristiques de la capitale byzantine.

Du palais impérial, aujourd'hui, il ne reste absolument rien : rien que le souvenir, mais un souvenir prestigieux, un souvenir de luxe, de pompe, de cérémonial éblouissant et compliqué. Il nous est par-

venu du dixième siècle un curieux livre, qui fait revivre à nos yeux les splendeurs de ce palais impérial disparu ; et à en feuilleter les pages, il semble vraiment que l'on évoque autant de tableaux détachés des *Mille et une Nuits*. Ce ne sont que processions magnifiques, réceptions splendides, audiences solennelles, fêtes étranges et somptueuses. Et tout cela apparaît comme noyé dans un ruisellement d'orfèvrerie, de pierreries et d'or.

Voici, entre mille, l'une de ces visions, qui montre à la fois ce qu'il y a de splendide, et par certains côtés aussi de puéril, dans cette civilisation qui, malgré son raffinement, était encore par certains points dans l'enfance.

Dans l'une des grandes salles du palais, où s'étaient aux jours d'audience les joyaux du trésor impérial, les pièces d'orfèvrerie anciennes, les couronnes étincelantes de pierreries et d'émaux, les lourdes dalmatiques brodées de figures merveilleuses, se dresse au fond, dans une abside décorée de mosaïques, le trône d'or de l'empereur. Devant le trône, sur l'estrade, deux lions d'or sont couchés. En arrière, un platane d'or ombrage le trône de son ombre, et sur les branches de ce platane, des oiseaux d'or émaillés sont perchés. A côté du trône, de

hauts dignitaires tiennent en main les insignes et les bannières de l'empire; et, lorsque l'empereur apparaît, salué par les acclamations traditionnelles, au milieu des hymnes que psalmodient, au son de l'orgue d'or, les chantres de Sainte-Sophie ou des Saints-Apôtres, lorsque, devant la cour prosternée, il s'assied sur le trône, si éblouissant d'or et de pierreries qu'il semble moins un homme qu'une icône sainte, si magnifique qu'à peine entrevoit-on son visage, on dirait vraiment qu'il est l'émanation de la divinité descendue sur la terre.

Pour rehausser cette pompe magnifique, surtout pour frapper de stupeur les envoyés barbares admis à l'audience impériale, cet appareil splendide semble encore trop faible, et l'on y ajoute de véritables trucs de féerie.

Au moment où l'ambassadeur étranger entrait dans la salle d'audience, par l'effet d'un mécanisme ingénieux, les oiseaux d'or perchés sur le platane commençaient à s'agiter et à chanter, les lions accroupis se dressaient sur leurs pattes et mêlaient à l'harmonie des orgues un sonore et métallique rugissement. Et pendant que, prosterné à plat ventre devant le trône d'or, l'ambassadeur accomplissait la fonction rituelle de l'adoration, l'empereur avec son trône était, par

un autre mécanisme, enlevé dans les frises et, par un brusque changement de décor, lorsque l'étranger se relevait, le prince apparaissait, comme en une apothéose, balancé dans les airs, revêtu d'un costume nouveau, aux yeux du barbare muet et stupide d'étonnement.

Aujourd'hui, de toute cette pompe disparue, il ne reste plus que le souvenir. A l'endroit où s'élevaient jadis les constructions multiples du palais impérial, à l'endroit où, dans l'ombre fraîche des jardins, s'alignaient ces pavillons de marbre, tout étincelants de mosaïques, où, à côté de la vie officielle, s'abritait la vie intime des souverains de Byzance, sur tout ce vaste emplacement s'élève une mosquée musulmane, la mosquée de Sultan Achmet. Derrière elle, un quartier turc descend vers la mer, couvrant de ses maisons banales ce qui restait jadis du palais.

Si donc on veut prendre aujourd'hui quelque idée de ce qu'étaient jadis les splendeurs de ce palais impérial, c'est ailleurs qu'il faut aller. C'est en Italie, dans l'église de Saint-Vital de Ravenne, à l'endroit où au fond du chœur, dans l'abside solitaire, se font face ces deux tableaux de mosaïque où apparaissent, dans tout l'éclat de la pompe impé-

riale, tels que jadis ils passèrent dans les longues galeries dorées du Palais sacré, l'empereur Justinien, ce paysan de Macédoine qui devint empereur et qui fut peut-être le dernier des grands empereurs romains, et, au milieu de sa cour, cette autre parvenue, danseuse qui passa impératrice : Théodora.

*
* *

De l'hippodrome, il reste un peu davantage. Tout près de la mosquée de Sultan Achmet, s'étend une grande place que l'on nomme la place de l'Atméidan, c'est-à-dire la place du marché aux chevaux : et sous ce nom turc, on retrouve sans peine, de même qu'on retrouve sur le sol la forme elliptique du vieux cirque byzantin, le nom même de l'antique hippodrome.

Aujourd'hui encore, sur cette place, trois monuments, s'alignant le long du grand axe de l'Atméidan, rappellent ce qu'on nommait « l'épine dorsale du cirque », la plate-forme étroite et basse qui séparait l'arène en deux pistes. A une extrémité, c'est un obélisque d'Égypte, proche parent de celui que l'on voit sur la place de la Concorde et qui fut, à la fin du quatrième siècle, dressé sur son

piédestal dans l'hippodrome byzantin. A l'autre extrémité, faisant pendant à l'obélisque d'Égypte, s'élève une autre colonne, aujourd'hui terriblement branlante et disjointe, mais qui, jadis, lorsqu'au dixième siècle un empereur l'édifia, fut considérée comme l'une des merveilles du monde, grâce au revêtement de plaques de bronze doré qui la faisait étinceler.

Entre ces deux obélisques, se place un troisième monument, à demi enfoui dans le sol et d'apparence bien modeste, mais qui est l'un des plus anciens, des plus respectables qu'il y ait à Constantinople. Il est formé par trois corps de serpents de bronze enroulés, qui jadis se terminaient par trois têtes. Ces têtes ont disparu, depuis le jour où un patriarche de Constantinople, par peur de leur vertu maléfique, s'arma un soir d'un marteau formidable et décapita les serpents. Mais, aujourd'hui encore, sur les spirales de bronze, on voit des inscriptions en lettres grecques et, si l'on s'approche, on y lit les noms des soixante peuples grecs qui, jadis, au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, vainquirent les Perses à Platées. Le monument égaré sur la place de l'Atméidan est un des souvenirs les plus glorieux de la civilisation hellénique, le trophée qu'après la vic-

toire de Platées les Grecs victorieux consacèrent au sanctuaire d'Apollon delphique. Mais lorsque Constantin le Grand voulut embellir sa capitale de toutes les dépouilles des sanctuaires fameux, avec les chevaux qui décoraient aujourd'hui la façade de Saint-Marc et qui vinrent de l'île de Chios, avec les statues qui vinrent d'Olympie, d'Athènes, d'Éphèse ou de Pergame, Delphes aussi dut fournir sa contribution à l'embellissement de Constantinople, et le trépied qui commémorait la victoire de Platées vint s'aligner entre les obélisques sur la piste de l'hippodrome byzantin.

Ce qu'était l'hippodrome dans la vie publique de Byzance, il est aisé aujourd'hui encore de s'en rendre compte. C'est là que le peuple byzantin trouvait ces divertissements admirables, ces jeux du cirque, sans lesquels, comme le dit un écrivain du sixième siècle, « la vie eût été proprement sans joie ». Telle était la passion que les Byzantins avaient pour les jeux du cirque, que les hommes, les femmes, les plus grands seigneurs comme les calfats du port, oubliaient tout, lorsque l'on annonçait que des courses avaient lieu à l'hippodrome.

Mais ce n'étaient pas seulement des courses de chars ; entre la course du matin

et celle du soir, toute une série d'intermèdes, exhibitions de bêtes curieuses, divertissements de clowns, exercices d'acrobates, charmaient le peuple de Constantinople. Certains étaient fort remarquables, comme fut ce chien savant qui amusa tant le peuple byzantin. C'était un chien jaune et borgne, mais si merveilleusement intelligent qu'il était capable, comme un numismate de profession, de classer les médailles d'empereurs et qu'il reconnaissait, lorsqu'on lui mettait dans une écuelle un certain nombre de bagues, le propriétaire de chacun de ces anneaux. Chose plus admirable : il était capable de distinguer dans une société, avec exactitude, la personne la plus avare, la plus généreuse, la plus vicieuse, et de différencier avec précision les femmes qui se conduisaient bien... et les autres.

On juge si de tels spectacles amusaient le peuple de Byzance ; ils amusaient l'empereur lui-même, à ce point qu'il interrompait volontiers ou raccourcissait son déjeuner, entre la séance du matin et celle du soir, pour revenir plus vite dans sa loge impériale donner le signal des jeux.

Là aussi, dans ce grand cirque, avaient lieu les triomphes solennels, les exhibitions qui, après les victoires remportées sur les

Vandales ou les Ostrogoths, sur les Arabes ou sur les Slaves, étalaient aux yeux du peuple ébloui les butins magnifiques et les prisonniers vaincus. C'est là que, dans sa loge impériale, l'empereur pour la première fois prenait contact avec son peuple, c'est là que l'impératrice, une Théodora par exemple, se présentait à ses nouveaux sujets, avec une satisfaction intime qui devait être profonde, si elle pensait que jadis, dans ce même hippodrome, elle s'était fait applaudir par ce même peuple qui maintenant saluait sa majesté.

L'hippodrome était autre chose encore; c'était, dans cette Byzance monarchique, le dernier asile de la vie politique, le dernier foyer des libertés publiques, l'endroit où le peuple, de temps en temps, manifestait à l'égard de l'empereur ses sentiments, et parfois en des dialogues tragiques. Je ne parle pas seulement ici des plaisanteries par où la foule pressait le déjeuner de l'empereur: ainsi lorsque Phocas, qui aimait à boire, s'éternisait un peu trop à table, le peuple, après avoir d'abord chanté respectueusement: « Lève-toi, soleil impérial, apparais à nos yeux », changeait bientôt de ton et de gamme et adressait à l'empereur ces vers plutôt railleurs: « Voilà encore une fois que

tu as fêté la bouteille, voilà encore une fois que tu vois trouble. » Non, il y avait d'autres scènes plus tragiques, comme fut, en particulier, ce jour de janvier 532, où le dialogue tourna au drame, où des injures et des invectives on passa à l'émeute, où pendant six jours la révolution, sortie du cirque, faillit faire sombrer le trône de Justinien.

Si on veut se rendre compte de ce qu'était l'un des aspects de ce cirque, qu'on regarde les bas-reliefs grossiers qui décorent le piédestal de l'obélisque de Théodose. On y peut voir, à la partie supérieure, l'empereur debout dans sa loge, tenant à la main la couronne dont il va couronner le cocher victorieux; à ses côtés, les grands dignitaires, et plus bas, à la terrasse inférieure, les gardes et les musiciens qui saluaient les vainqueurs.

*
* *

Après le palais impérial, après l'hippodrome, il faut venir à Sainte-Sophie qui, elle, heureusement, subsiste et qui nous montre, avec le centre de la vie religieuse à Byzance, le chef-d'œuvre de l'art byzantin.

Lorsqu'en l'an 532 l'empereur Justinien eut l'idée de construire cette église, il

voulut, pour l'édifier, déployer une magnificence inouïe. Une circulaire impériale invita les gouverneurs des provinces à envoyer à Constantinople les dépouilles les plus magnifiques des temples antiques. On fit venir dans la capitale les marbres les plus précieux, provenant de toutes les carrières de la monarchie. Pour embellir son église, rien ne sembla assez beau à l'empereur, et la légende raconte qu'il aurait même voulu tapisser d'or les murailles de la basilique. Mais ses astrologues lui firent observer qu'ils savaient, d'après les astres, qu'un temps viendrait où l'empire serait très pauvre et où par conséquent on risquerait, en voulant dépouiller la cathédrale de sa magnifique parure d'or, de la démolir. Et l'empereur se contenta d'une magnificence plus modeste.

Il voulut lui-même surveiller attentivement les travaux; et comme à ses architectes il ne marchandait pas l'argent, en cinq ans l'édifice était achevé. Il avait coûté, si l'on ne tient pas compte des matériaux gratuitement fournis, environ 360 millions, ce qui représente à notre époque une somme quatre ou cinq fois supérieure.

Le 27 décembre de l'année 537 eut lieu l'inauguration solennelle de la nouvelle

église. En grand appareil, monté sur un char traîné par quatre chevaux, Justinien sortit du palais et alla jusqu'à l'entrée de Sainte-Sophie. Lorsque, franchissant la porte royale réservée aux souverains, il vit d'un coup d'œil son rêve réalisé, lorsqu'il aperçut tant de splendeurs qui étaient son œuvre, oubliant l'étiquette, le cérémonial, le calme qui convenait à la majesté impériale, d'un bond il courut au centre de l'église, jusque sous la haute coupole qui aujourd'hui encore domine Sainte-Sophie et, se rappelant le temple magnifique qui jadis s'élevait à Jérusalem en l'honneur de Jéhovah, levant les deux mains vers le ciel, il s'écria : « Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'accomplir une telle œuvre ! O Salomon, je t'ai vaincu ! »

Depuis ce temps, Sainte-Sophie, la Grande Église, comme on l'appelait simplement, — et ce mot suffit à la définir — est demeurée la merveille de Constantinople et le centre religieux de la monarchie. Tous les siècles l'ont entretenue, restaurée, embellie, et aujourd'hui encore elle demeure l'œuvre la plus originale et la plus belle, le type par excellence de l'art byzantin.

Pourtant, si on regarde Sainte-Sophie par le dehors, elle apparaît tout d'abord assez

médiocre, entre la forêt de massifs contre-forts qui la soutiennent et l'environnent. Elle semble alourdie, étriquée et sa haute coupole même paraît un peu lourde et déprimée. Aussi bien, n'est-ce pas par le dehors qu'il faut, en général, juger d'une église byzantine. C'est à l'intérieur que toutes les splendeurs ont été accumulées.

En avant de la basilique s'étendait une grande cour carrée, qu'on appelait l'atrium. Au fond de cette cour, deux portiques précédait l'église proprement dite et le second de ces portiques, par neuf portes, donnait accès dans la basilique. C'était un grand rectangle, presque un carré, mesurant 77 mètres dans un sens sur 71 dans l'autre, et qui était soutenu par quatre piliers colossaux, supportant une coupole de 31 mètres de diamètre.

Tel est, en plan, l'aspect qu'offre Sainte-Sophie. Mais regardez plus attentivement les quatre grands arcs qui soutiennent la coupole, les piliers magnifiques qui supportent ces arcs. A la gauche et à la droite, ces grands arcs sont remplis par un mur plein, ou plus exactement par plusieurs étages de colonnades. A l'est et à l'ouest, le grand arc reste ouvert et est soutenu par une demi-coupole qui s'appuie contre la coupole centrale. Au-dessous, trois niches plus petites

contrebutent à leur tour cette demi-coupole. Dans l'ouverture du milieu s'ouvre le chœur, la grande abside. De l'autre côté, se trouve la porte d'entrée. Par les colonnades latérales, on accède dans les bas côtés; à l'étage supérieur, se trouvent les tribunes qui étaient ménagées pour les femmes : la religion grecque, pas plus que la religion musulmane, n'admettait que les femmes fussent mêlées aux hommes dans l'intérieur d'une église.

On a dit très justement de Sainte-Sophie qu'elle est à la fois une merveille de stabilité et de hardiesse. En effet, rien n'est plus beau, plus imposant que cette haute coupole qui, à 55 mètres au-dessus du sol, couvre la basilique, et dont un contemporain de Justinien écrivait avec exactitude qu'elle était « un ouvrage admirable et terrifiant, qui semble moins reposer sur la maçonnerie qu'être suspendu par une chaîne d'or du haut du ciel ».

Il faut avouer, d'ailleurs, que cette coupole suspendue par une chaîne d'or du haut du ciel était si hardie que la hardiesse en fut presque téméraire : vingt et un ans après qu'elle eût été élevée, en l'année 558, elle s'écroulait à la suite d'un tremblement de terre. Il fallut la réédifier, et bien souvent, au cours de l'existence monumentale de

Sainte-Sophie, il fallut se préoccuper de consolider ou de refaire ce couronnement de l'édifice.

Mais, malgré cela, il est certain — sans entrer dans des détails d'architecture qui aussi bien seraient oiseux — que Sainte-Sophie demeure vraiment une merveille de logique audacieuse et de science; c'est, comme l'a dit un juge compétent, « l'une des plus puissantes créations de l'architecture ».

Ce n'est cependant pas par l'architecture que Sainte-Sophie impressionne le plus. Ce qui frappe, lorsqu'on entre dans cette nef colossale, c'est la magnificence prodigieuse de la décoration. Ici, ce sont de hautes colonnades alternativement faites de marbre vert ou de rouge porphyre, que couronnent des chapiteaux de marbre blanc, fouillés, refouillés et ciselés comme une dentelle; ce sont des incrustations de marbre noir et blanc; ce sont, à tous les étages, sur toutes les murailles, des revêtements de marbres multicolores, qui montrent combien cet art byzantin était merveilleusement coloriste et combien tout y était ménagé pour donner aux yeux la splendeur de l'harmonie colorée.

Puis, au-dessus des marbres multicolores, c'étaient, à la courbe des arcades, au sommet des coupoles, des mosaïques mer-

veilleuses se détachant sur des fonds de bleu et d'or. Aujourd'hui cette partie de la décoration manque dans l'harmonie de Sainte-Sophie. Les mosaïques ont été recouvertes par les Turcs d'un badigeon blanchâtre, à travers lequel on les entrevoit à peine; pourtant elles existent toujours, et comme, vers le milieu du dix-neuvième siècle, sur l'initiative d'un sultan, elles ont été momentanément débadigeonnées et restaurées, nous savons avec précision quelle en était la disposition.

Ici c'est un ange, d'une rare beauté, qui se trouve à l'entrée de l'abside. Ailleurs des figures de saints s'alignent sur le mur de droite et de gauche entre les grandes fenêtres. Enfin, au-dessus de la porte d'entrée, de la porte royale, une image magnifique, que tous ceux qui ont été à Constantinople se souviennent d'avoir entrevue comme à travers un brouillard, montre le Christ entre deux médaillons représentant la Justice et la Paix, et un empereur — qui n'est pas Justinien, mais il n'importe — pieusement agenouillé à ses pieds.

Tout cela était mis en valeur admirablement par la lumière merveilleuse que les fenêtres de la coupole versaient à l'intérieur de l'édifice, par cette grande lumière si

resplendissante, qu'on disait que Sainte-Sophie, au lieu de recevoir de la lumière, semblait en émettre elle-même.

..

Les contemporains ont été profondément impressionnés par cette magnifique construction et, très vite, tout un cycle de légendes s'est accroché autour de la coupole de Sainte-Sophie. On sait le rôle que joue en Occident, dans la construction des cathédrales gothiques, un personnage surnaturel, qui n'est autre que le diable. On se souvient de tant de légendes racontant les contrats maléfiques, par lesquels l'architecte, pour achever sa cathédrale, n'hésite pas à vendre son âme au démon. L'Orient, lui aussi, n'a pas cru pouvoir expliquer par des raisons purement humaines la construction de la merveille de Sainte-Sophie; lui aussi a considéré qu'il était nécessaire d'y introduire le surnaturel; mais, plus dévot ou, si l'on veut, plus respectueux des choses saintes, c'est non pas au diable mais à Dieu même qu'il a fait honneur de la construction.

La légende raconte que c'est un ange qui apporta à Justinien le plan de sa cathédrale, que c'est un ange qui lui suggéra la forme

à donner à l'abside. Une autre légende raconte qu'aujourd'hui encore un ange veille attentivement sur la solidité de Sainte-Sophie. Celui-là, il faut bien le dire, ne l'a peut-être pas fait exprès, et l'aventure qui lui arriva rappelle un peu les mauvais tours qu'en Occident on joue au diable. Voici l'histoire.

Pendant qu'on travaillait à Sainte-Sophie, un jour que les ouvriers étaient allés déjeuner, il n'était resté sur le chantier qu'un enfant d'une douzaine d'années, fils de l'un des maîtres de l'œuvre. Comme il était seul, il vit arriver à lui un personnage somptueusement vêtu et qui avait l'air d'un grand dignitaire du palais. L'inconnu, s'adressant à l'enfant, lui demanda pourquoi les ouvriers ne travaillaient pas. L'enfant s'excusant répondit qu'ils étaient allés manger et qu'ils ne tarderaient pas à revenir. Alors l'inconnu, d'un ton un peu impatient, dit à l'enfant d'aller quérir les ouvriers, ajoutant : « Je resterai pendant ton absence à la garde du chantier, je le jure par la Sagesse divine, en l'honneur de laquelle s'élève cette église. »

L'enfant courut faire la commission à son père, qui comprit tout de suite qu'il y avait là quelque chose qui n'était pas naturel; et, très vite, il se rendit avec son fils au palais. Justinien, homme d'esprit subtil,

s'avisa lui aussi qu'il y avait là quelque chose d'étrange et de merveilleux. En hâte, on fit comparaître devant l'enfant tous les dignitaires du palais qui avaient droit de porter le costume dont était vêtu l'inconnu. L'enfant n'en reconnut aucun, et Justinien comprit qu'il y avait là une intervention divine. Sagement il s'empressa, après avoir remercié Dieu, d'envoyer l'enfant dans une province lointaine, si bien que l'ange du Seigneur, lié par sa promesse, continue, en attendant un retour qui ne viendra jamais, de veiller à la solidité de la cathédrale de Justinien.

Une autre chose préoccupait fort les gens de ce temps : c'était l'argent qu'avait dû coûter cette église, et là-dessus aussi la légende se donnait des libertés.

On racontait qu'un jour l'empereur se promenait sur les chantiers. On était en train de commencer la construction des coupoles et Justinien était préoccupé, parce que l'argent commençait à manquer. Comme il était là, assez soucieux, il vit venir à lui un inconnu qui lui dit : « Sire, ne prenez point souci de cette chose, mais donnez-moi quelques-uns de vos familiers ; je leur remettrai autant d'argent que vous voudrez. » L'empereur haussa les épaules aux paroles de cet homme qui prétendait faire l'aumône au

souverain de la somptueuse Byzance et passa. Mais le lendemain, de nouveau, comme l'empereur, toujours aussi soucieux, était sur le chantier, il vit revenir l'inconnu qui lui dit encore : « Sire, donnez-moi quelques-uns de vos hommes et allons. » L'empereur consentit à cette fantaisie et délégua quelques hauts fonctionnaires avec une vingtaine de mulets et un certain nombre de domestiques. L'homme les emmena hors de Constantinople, dans la banlieue ; et tout à coup, le cortège se trouva en présence d'un palais magnifique qui semblait, dit la légende, n'être point fait de main d'homme. L'inconnu ouvrit les portes ; il introduisit le cortège dans des salles splendides, qui étaient toutes pleines de pièces d'or et l'homme, avec une pelle, se mit à prendre les pièces d'or et à charger sur chacun des mulets environ 400 livres d'or, — 500.000 francs — au total environ neuf millions. Puis il renvoya le cortège à l'empereur, disant simplement aux dignitaires du palais qu'il ne tarderait pas à les rejoindre, qu'il restait un peu en arrière pour fermer soigneusement les portes.

Lorsque Justinien vit revenir ses fonctionnaires et tant d'or qu'ils lui rapportaient, de nouveau il comprit qu'il y avait là une mer-

veille. Très vite on envoya à l'endroit où s'élevait le palais pour tâcher de retrouver l'homme. Stupeur profonde : au lieu où s'élevait cet édifice magnifique, il n'y avait que le désert, et de l'homme jamais on n'eut plus nouvelle. L'argent heureusement fut de meilleure qualité; il ne s'évapora point comme le palais et comme l'inconnu. Et Justinien reconnut avec certitude que Dieu lui-même avait voulu de cette façon contribuer à l'édification de Sainte-Sophie.

*
* *

Depuis que Sainte-Sophie est devenue en 1453 une mosquée turque, elle a changé un peu d'aspect et perdu, il faut bien le dire, quelque chose de son ancienne splendeur. Aujourd'hui, dans la nef de Justinien, se dresse une chaire turque. Au fond de l'abside, là où était le chœur, se trouve le *mihrab* qui indique la direction de la Mecque. Ailleurs, c'est la tribune dorée où prend place le sultan, et ce sont surtout, au haut des piliers, des disques verts, d'une couleur éclatante et brutale, d'une forme colossale et insolente, où s'étalent en lettres d'or des acclamations musulmanes.

Il faut, si l'on veut se rendre compte de ce

qu'était Sainte-Sophie au temps où elle était chrétienne, écarter par la pensée ce décor parasite. Il faut la voir lorsque, sous la coupole, se dressait la chaire de marbre avec ses fleurs d'émail, lorsque devant le chœur s'étendait la barrière de l'iconostase d'argent ciselé, lorsque dans l'abside se dressait l'autel merveilleux sous son baldaquin drapé d'étoffes précieuses. Il faut la voir aussi, je crois, non point lorsqu'elle est pleine de musulmans, mais bien plutôt lorsque, vide, elle laisse mieux apercevoir ses proportions harmonieuses et sa merveilleuse structure. Et alors, lorsqu'on est presque seul dans Sainte-Sophie déserte, il faut, par un effort d'imagination facile, écarter tout ce décor d'Islam, enlever le badigeon qui recouvre les mosaïques, réveiller les splendeurs d'autrefois, ranimer les lampes innombrables qui, suivant l'expression d'un écrivain, allumaient dans la nuit lumineuse des reflets de rose; il faut surtout, sous les voûtes et sous la haute coupole, replacer les pompes magnifiques qui jadis y passèrent, pompes des cortèges et des couronnements, des offices solennels et des conciles; et alors on comprendra ce qu'était la Grande Église, lorsqu'on aura par la pensée réveillé toutes les figures qui pendant des siècles y ont

passé, jusqu'au jour tragique du 29 mai 1453, où les Turcs y pénétrèrent.

Les Grecs, à ce propos, racontent une belle légende. Le jour où les Turcs prirent Constantinople, un prêtre était à l'autel de Sainte-Sophie en train de dire la messe. Au bruit qu'il entendit derrière lui, lorsque les portes de la basilique furent forcées, à la clameur des femmes, des enfants, des vieillards affolés, le prêtre se retourna et, voyant la soldatesque musulmane, lentement, interrompant la messe, il prit sur l'autel le calice consacré et se dirigea vers un des bas-côtés. Les soldats se mirent à sa poursuite. Au moment où ils allaient l'atteindre, le prêtre disparut brusquement dans un massif de maçonnerie. On sonda le mur. Y avait-il là une porte secrète, une issue dérobée? Non, le prêtre avait passé à travers la muraille.

Depuis lors, dit-on, on entend parfois, dans le pilier où s'est abrité l'officiant, retentir de vagues psalmodies. C'est le prêtre de 1453 qui, dans son sommeil, murmure les paroles liturgiques, et la tradition raconte que le jour où, sur la coupole de Sainte-Sophie, la croix d'or remplacera le croissant, le jour où Sainte-Sophie redeviendra une église chrétienne, le prêtre de 1453 sortira de son massif de maçonnerie et, traversant

lentement la nef, viendra à l'autel relevé finir la messe inachevée.

Il n'y a pas bien longtemps, on a pu croire que ce jour était proche, et peut-être est-il encore moins lointain que longtemps on ne l'a cru, le jour où le prêtre de 1453, sortant de l'épaisseur de la muraille, traversera de nouveau, de son pas de fantôme, la nef de Sainte-Sophie et viendra, sur l'autel de Justinien, achever le sacrifice interrompu.

*
* *

Constantinople, on le voit, était essentiellement une capitale chrétienne, toute pleine d'églises, de reliques, de couvents. Le couvent byzantin tenait en effet dans la vie de ces temps évanouis une place extraordinaire, asile de toutes les disgrâces, refuge de toutes les douleurs. Bien des gens, prudemment, élevaient des monastères pour se réserver, si le malheur venait, un asile pour leurs vieux jours. En tout cas, cette population monastique dont Constantinople était pleine était l'objet d'une particulière vénération, et le peuple admirait profondément ces hommes, qui priaient pour les péchés de l'humanité et pour le salut de l'empire.

De cette empreinte chrétienne, il reste na-

turellement, à Constantinople, bien d'autres souvenirs que Sainte-Sophie et, à travers Stamboul, on rencontre sur sa route une foule de petites églises charmantes, aujourd'hui transformées en mosquées, qui font passer sous nos yeux toute l'histoire de l'art byzantin dans sa complexe et infinie variété.

C'est, contemporaine de Sainte-Sophie, l'église de Sainte-Irène, bâtie au temps de Justinien, et celle que l'on appelle la petite Sainte-Sophie, consacrée aux saints Serge et Bacchus, une église d'une forme originale et pittoresque, où les lignes de l'octogone se coupent joliment les unes les autres. On y voit une frise sculptée, ciselée à jour comme une orfèvrerie, et où une longue inscription célèbre les mérites de Justinien et de Théodora, qui furent les fondateurs de l'édifice.

Puis, à travers les siècles, c'est une série d'autres églises. Celle-ci, qui s'appelle Kalender-hané, date du septième siècle et est encore toute éclatante de la parure de ses marbres multicolores; celle-là, au nom plus joli qu'elle n'est belle, c'est Gül-Djami, a mosquée des roses. Une autre, qui est charmante, s'appelle Kilissé-Djami, petite église à la coupole joliment dessinée et dont la façade est décorée d'un élégant portique, où des dalles sculptées forment balustrade.

Elle est particulièrement intéressante, car elle date du onzième ou du douzième siècle, et elle fait sentir combien, entre Sainte-Sophie et le douzième siècle, l'art de construire les églises avait évolué.

Puis ce sont d'autres églises : celle du Pantocrator, une église triple, qui date de l'époque des empereurs Comnènes et qui fut à cette date le Saint-Denis de la monarchie byzantine, monument intéressant par le riche décor de ses marbres sculptés ; c'est la mosquée de Fetijé-Djami, une église double, où à l'édifice principal s'accôle une petite chapelle d'une élégance charmante ; et ce sont d'autres églises encore, qui rendent exquis les flâneries errantes à travers l'immense Stamboul.

Il en est une sur laquelle il faut attirer particulièrement l'attention. Près de la porte d'Andrinople, dans un quartier musulman assez farouche, au pied de la grande muraille byzantine, se trouve l'église qu'on nomme Kahrié-Djami. Par une bonne fortune extraordinaire, elle a conservé intactes les mosaïques qui la décoraient et qui ont échappé au badigeon dont les Turcs ont d'habitude recouvert la décoration des églises chrétiennes. Elle a gardé, dans le portique qui la précède, au-dessus du riche décor des

marbres multicolores, toute une harmonieuse série de mosaïques curieuses et pittoresques. Les unes représentent, au sommet des coupoles, de grandes figures hiératiques, qui montrent assez bien ce qu'étaient ces icones si chères à la piété byzantine. Ici, c'est l'image du Christ; là, à l'autre coupole, c'est l'image de la Vierge tenant sur ses genoux l'enfant divin. Mais, ce qui est surtout intéressant, ce sont les épisodes empruntés à la vie de Jésus ou à la vie de la Madone.

L'art qui y apparaît est fort différent de celui des mosaïques de Ravenne : c'est un art qui s'est assoupli, qui est devenu étrangement expressif et vivant. On le voit clairement dans certaines scènes, celle, par exemple, qui représente Anne, la mère de la Vierge, recevant de la bouche de l'ange l'annonce qu'elle sera mère. L'épisode est traité avec un rare sentiment du pittoresque, une recherche exquise des détails familiers. Il se passe dans un beau jardin verdoyant, où des oiseaux volètent sur les branches. Une construction sur la gauche forme le fond du tableau et, sous l'escalier, derrière la Vierge, témoin de l'entretien miraculeux, une petite servante, familièrement, est assise et regarde.

A côté de cette familiarité pittoresque, on

trouve dans cet art un goût extraordinaire d'émotion, de sentimentalité tendre. On y note pareillement le souci de la composition, comme, par exemple, dans cette scène qui montre la Vierge Marie devant les prêtres d'Israël, recevant les fils de pourpre dont elle tissera le voile du temple. La figure de la Vierge y est fort habilement mise en vedette, entre le groupe des prêtres qui occupent la gauche et le groupe des jeunes femmes d'Israël qui tiennent la droite, isolée, toute menue, au centre de la scène. Le même art de la composition apparaît dans une autre scène, non moins curieuse, celle qui représente Joseph et Marie venant se faire recenser devant le magistrat romain. Le magistrat est assis sur son trône, avec ses gardes à côté de lui ; il est habillé comme un fonctionnaire byzantin, et tient la gauche du tableau. Devant lui les scribes enregistrent la déclaration. A droite, Joseph et ses domestiques sont debout, et bien en vue, la Vierge toute bleue, toute mince, attire les yeux et forme le centre de la composition.

Il faudrait, pour pouvoir se rendre complètement compte de la valeur de ces œuvres, imaginer le beau coloris qui les anime, cette recherche, cette entente de la couleur, somptueuse, délicate et moelleuse à la fois, qui

fait de ces œuvres des merveilles d'art tout à fait inattendues — tellement inattendues que lorsque d'abord on les découvrit, il y a une trentaine d'années, dans la mosquée lointaine de Kahrié-Djami, on n'hésita pas à dire que jamais l'art byzantin n'avait été capable de telles merveilles ; et se rappelant la date, que nous connaissons avec précision, où ces œuvres furent exécutées, on en fit honneur à l'Occident.

Ces mosaïques datent, en effet, du quatorzième siècle, et nous en avons la preuve dans la curieuse image qui, au-dessus de la porte d'entrée, montre, à genoux devant le Christ, un personnage, tenant dans ses mains l'église qu'il offre au Seigneur. Ce personnage qui se nommait Théodore Métochite, et qui fut le ministre d'un empereur byzantin, est somptueusement vêtu d'un bel habit rouge brodé de feuilles vertes ; il a sur la tête un bonnet singulier, ballon ou tiare, où, sur la soie blanche, se détachent des stries de couleur pourpre. C'est lui qui, entre 1310 et 1320, a fait décorer cette église. Par conséquent, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'un maître italien, élève et contemporain de Giotto, fût l'auteur de ces merveilles.

En fait, il n'en est rien, et c'est justement

là une intéressante découverte de ces dernières années que cette renaissance extraordinaire, au quatorzième siècle, de cet art byzantin, qu'on appelle si souvent un art hiératique, que l'on croit immobile, et dont les plus chauds admirateurs déclarent volontiers qu'après avoir été, au sixième siècle, un très grand art, il s'est ensuite trainé lamentablement. En réalité, cet art a vécu, et comme toutes les choses humaines, il a évolué, et ce qu'il y a d'intéressant, c'est que précisément à l'heure suprême, au moment où cet empire en décadence était tout proche de la catastrophe, il y a eu, au point de vue intellectuel et artistique, un extraordinaire réveil dans cette vieille Byzance, — comme si, avant de mourir, elle avait voulu une dernière fois rassembler toutes ses énergies intellectuelles, toutes ses gloires artistiques, pour laisser en mourant une plus belle image d'elle-même.

..

Mais Byzance n'était pas seulement une ville aux constructions magnifiques, ce n'était pas seulement une ville d'églises; c'était une ville aussi aux rues couvertes de voûtes sombres, puantes et sales, une ville où les

gens riches, naturellement, avaient leurs palais au soleil, mais où, dans les bas-fonds de la cité, grouillait une population pauvre et misérable, que la misère induisait à toutes les tentations. C'était une ville d'Orient, où l'on trouvait à chaque pas des fondrières profondes, que les pluies transformaient en marécages, si formidables que parfois bêtes et gens s'y enlisaient et qu'il fallait entreprendre pour les tirer de là un véritable sauvetage. C'était une ville très mal éclairée, comme étaient toutes les villes du moyen âge, abandonnée, la nuit, aux voleurs et aux chiens errants qui, dès ce temps lointain, pullulaient à Constantinople, comme ils l'ont fait pendant des siècles, une ville enfin très peu sûre et passablement inquiétante, à ce point que, lorsque, la nuit, on entendait du bruit dans la rue, les honnêtes citoyens se hâtaient de se verrouiller soigneusement chez eux, craignant, s'ils allaient porter secours, de s'exposer eux-mêmes à de fâcheuses mésaventures.

Mais, surtout, c'était une très grande ville militaire, et c'est là un autre aspect de la cité, qu'on ne saurait oublier.

Depuis la mer de Marmara jusqu'au fond de la Corne d'Or, s'étend, aujourd'hui encore, la grande muraille qui couvrait Cons-

tantinople du côté de la terre. Peu de promenades sont plus mélancoliques et plus belles que ce chemin admirable qui, pendant près de deux lieues, s'en va entre des cimetières et des ruines.

Il est à peine besoin de rappeler — tant ces souvenirs sont présents à tous — quelles pages admirables ces cimetières qui bordent la vieille muraille ont inspirées à l'auteur d'*Aziyadé* ou à l'auteur de *l'Homme qui assassina*. Mais, en face des cimetières, se dresse la triple enceinte de murailles et de tours qui couvre la cité, la grandiose muraille byzantine, demeurée aujourd'hui presque telle que la laissa l'assaut des Turcs de Mahomet II. Aujourd'hui encore on voit les brèches que le canon ottoman fit aux places où la résistance fut le plus tenace, les hautes tours à demi écroulées, et, ailleurs, les bastions presque intacts, et sur tout cet admirable amas de ruines s'est étendue une végétation vigoureuse, qui semble masquer et comme voiler les blessures de la pierre.

Peu d'endroits sont plus beaux et plus évocateurs de grands souvenirs d'histoire. Ici, au bord du rivage de Marmara, c'est la tour qu'on appelle la Tour de Marbre et par où la grande muraille s'achève du côté de la

mer. Ailleurs, c'est la porte triomphale par où jadis les empereurs victorieux faisaient leur entrée dans Constantinople après avoir battu les Arabes, les Slaves ou d'autres ennemis de l'empire. Ailleurs, ce sont d'autres souvenirs : ici, en face de la tour presque intacte, qu'avoisinent, parmi les cyprès, des constructions musulmanes et plus loin des cimetières, campèrent, en face de Constantinople, les barons de la première croisade. Là, ce sont les restes d'un palais impérial, qu'habitèrent les empereurs du douzième siècle, et qui s'appelait le palais des Blachernes, et dont il ne reste guère que la construction que l'on appelle Tekfour-Sérai. C'était une simple dépendance du palais impérial ; mais, avec sa façade joliment égayée par la combinaison des briques de différentes teintes, elle nous donne une idée assez élégante de la façon dont, avec le temps, s'était animée la monotonie des façades byzantines. Et enfin c'est l'endroit, le plus tragique peut-être de cette promenade qu'on fait le long de la muraille, la porte de Saint-Romain, devant laquelle, en ce jour de mai 1453 où succomba la ville « gardée de Dieu », le dernier des empereurs byzantins, Constantin Paléologue, mourut, l'épée à la main, sur les brèches de sa capitale forcée.

Lorsqu'on longe cette grande muraille, parmi tant de souvenirs qui reviennent à l'esprit, il en est un qui, plus que tout autre, s'impose à l'historien. Pendant onze siècles, cette muraille de Constantinople a su résister à tous les barbares, et contre elle sont venus se briser successivement les assauts des Bulgares, des Arabes, des Avars, des Russes, de bien d'autres, jusqu'au jour où finalement la ville succomba sous les coups des Turcs. Et ainsi, à côté de la capitale chrétienne, apparaît, dans toute sa splendeur, un autre aspect plus imprévu peut-être, celui d'une Byzance redoutable et glorieuse par la guerre.

Lorsque nous pensons aujourd'hui à Byzance disparue, nous nous la représentons volontiers comme une cité magnifique et perverse, comme une ville somptueuse et décadente, où, constamment, toute l'existence oscille entre ces deux pôles, un concile et une révolution. Il y a, incontestablement, dans cette figure que nous nous formons de la capitale byzantine disparue, une part de vérité; mais il n'y a pas que cela. Si l'on veut comprendre comment, pendant onze siècles, cette capitale et l'empire dont elle était la tête ont pu durer, il faut se rendre compte qu'à côté de cet aspect, il y en a un autre, qu'à côté de la Byzance corrompue et per-

verse, il y eut une Byzance robuste et guerrière, qui a su vivre, combattre et à ses derniers jours mourir, non sans gloire.

A sa capitale luxueuse, magnifique, mondaine, à cette Constantinople, centre de culture et d'art, Byzance a dû sa civilisation éclatante, cette civilisation qu'elle a magnifiquement répandue à travers le monde tout entier, depuis le fond de l'Orient jusqu'aux extrémités de l'Occident. Mais elle a été autre chose encore : une grande cité guerrière, une grande cité qui, durant des siècles, a retardé l'invasion des Turcs en Europe. Et cela, lorsqu'on parle de Constantinople, et si l'on veut comprendre pourquoi elle a pu durer et vivre, cela non plus ne doit pas être oublié.

VI

CONSTANTINOPLE D'ISLAM

Aujourd'hui, quand, à l'heure où le soleil se couche, on monte sur la tour de Galata pour regarder Stamboul, peu de spectacles sont d'une plus intense beauté. Sur la pointe du Sérail, dernier promontoire de l'Europe, parmi la sombre verdure des platanes et des cyprès, l'antique palais des sultans ottomans montre ses coupoles argentées et ses kiosques aux claires faïences, ville blanche qui semble dormir dans le mystère et le silence des jardins. Puis, c'est l'église de Sainte-Irène et Sainte-Sophie dressant son dôme byzantin dans le ciel ; c'est Sultan-Achmet, avec l'élégance de ses sveltes minarets, et le grand bazar avec ses coupoles ; et c'est la ville tout entière, couronnée de coupoles et de tours, hérissée de minarets qui pointent

dans le ciel comme des fers de lance, la ville, mer mouvante ondulant au sommet des collines, par-dessus laquelle le vieil aqueduc de Valens tend, comme un pont gigantesque, ses arcades inébranlées.

A mesure que le soir tombe, le spectacle se fait plus émouvant et plus beau. Déjà le fond de la Corne d'Or se couvre de brumes légères, déjà les premiers plans de Stamboul s'enveloppent de vapeurs violettes. Seule, au sommet des collines, sur le ciel pâle et clair qui, derrière la Mohammédié, se nuance de teintes orangées, la ligne ondulée et capricieuse des monuments se détache nette et ferme ; et depuis la mosquée de Nouri-Osmanié jusqu'à la mosquée de Mahomet II, ils semblent, sur le ciel du couchant, se confondre en un édifice unique, en quelque palais de féerie ou de rêve, irréel et charmant, qui semble prêt à s'évanouir dans la lumière mourante du soir. Et peu à peu la nuit descend, les contours s'estompent et s'effacent et, pendant que la Corne d'Or s'allume aux derniers reflets du soleil, déjà, à la Pointe du Sérail, les flots de Marmara s'argentent aux premiers rayons de la lune nouvelle...

Dans ce cadre incomparable, le plus beau peut-être qu'il y ait au monde, a vécu jadis, pendant trois siècles et demi, jusqu'au jour où, à l'aurore du dix-neuvième siècle, les réformes du sultan Mahmoud l'ont fait à peu près disparaître, une Turquie pittoresque et magnifique.

C'était une Turquie somptueuse et charmante, aux beaux costumes éclatants, aux turbans de formes étranges et de dimensions gigantesques, aux caftans roses ou bleu pâle, noisette ou vert tendre, aux riches pelisses bordées de fourrures précieuses. C'était la Turquie des janissaires aux uniformes singuliers, la Turquie des vizirs et des capitans-pachas, des icoglans et des sultanes favorites ; c'était une Turquie fastueuse et superbe, pleine de pompes extraordinaires, de cortèges féeriques, où la pourpre des vêtements, le chatoiement des pierreries, le heurt des couleurs crues et des harmonies claires, le reflet des armures précieuses, le scintillement de l'or mettaient autour du khalife comme un éblouissement de splendeurs.

Pour retrouver le souvenir de cette Turquie disparue, de la Turquie glorieuse et magnifique des Mahomet II et des Soliman,

de la Turquie décadente déjà, mais éblouissante encore, des Achmet III et des Selim III, il suffit de lire les rapports des ambassadeurs qui se sont succédé au palais de France, des Nointel, des Villeneuve, des Vergennes, des Choiseul-Gouffier, ou bien de parcourir les descriptions extasiées des voyageurs qui ont visité Constantinople au dix-septième siècle, le Journal d'Antoine Galland, par exemple, — ce Galland qui traduisit en français les *Mille et une Nuits* — et qui, du séjour de deux ans qu'il fit à Constantinople, en 1672 et 1673, a laissé un tableau merveilleusement intéressant, vivant et coloré. Mais surtout il faut, pour sentir l'attrait et le charme de cette vie turque d'autrefois, regarder les tableaux, feuilleter les estampes où des artistes, assez oubliés aujourd'hui, les Van Mour, les Favray, les Liotard, les Melling, ont rendu avec tant d'exactitude le charme de Stamboul et la féerie du Bosphore, l'éclat des costumes et le pittoresque de la vie musulmane, les magnificences de la cour du Grand Seigneur et les minutieuses splendeurs du cérémonial ottoman, et surtout ce panorama incomparable qui, du haut de Péra, des terrasses du palais de France ou du palais de Russie, se déroule aujourd'hui encore, au-dessus de

Top-hané, au-dessus du Bosphore radieux et de la mer de Marmara étincelante de lumière, vers les maisons peintes et les grands ombrages du cimetière de Scutari, vers les îles des Princes et vers la côte d'Asie, que dominent au loin les cimes neigeuses de l'Olympe de Brousse.

Dans un livre charmant récemment publié sur *les Peintres du Bosphore au dix-huitième siècle*, M. Boppe a dit, avec infiniment de grâce, tout ce que nous apprennent, sur cette Constantinople d'autrefois, ces maîtres trop peu connus, qui ont véritablement révélé à la France du dix-huitième siècle le charme exotique de l'Orient. Albert Vandal, d'autre part, dans des livres admirables, a évoqué à plusieurs reprises, en racontant les ambassades d'un Villeneuve ou d'un Nointel, le spectacle mouvant et délicieux qu'offrait la Constantinople du dix-septième et du dix-huitième siècle, la Constantinople pittoresque et charmante, qui fut celle des grands sultans d'autrefois. Et de cette Constantinople morte il nous est parvenu quelques tableaux merveilleux.

Ouvrons, par exemple, le Journal de cet Antoine Galland, dont je parlais tout à l'heure, pour y lire la description de cette « marche du sultan », de ce cortège prodigieux, où se

déployait, éblouissante, inouïe, écrasante, la somptuosité orientale.

Lorsque le sultan sort de son palais pour se rendre à quelque cérémonie ou bien pour se mettre en campagne, c'est un défilé prestigieux qui se déroule par les rues de Stamboul. D'abord, ce sont les queues de cheval flottant au bout des longues hampes bariolées et les étendards de satin vert, zébrés d'inscriptions en lettres d'or. Puis, c'est un cortège imposant, superbe, plus beau que celui d'un roi d'Europe, une diversité étonnante de costumes, de harnachements, d'armes, des étendards couleur de sang, des vestes de teintes jaune, incarnat ou orangé, des enroulements de gaze verte ou jaune, des soieries et des fourrures, des dalmatiques d'argent et d'or, des casques de vermeil. C'est le capitain-pacha en pelisse de satin vert et le grand vizir en pelisse de satin blanc, portant tous deux sur la tête le haut turban barré d'une bande d'or, qui est l'insigne de leur charge. Puis ce sont les chevaux du padischah, c'est son équipage de chasse, les fauconniers, les meutes frémissantes, les cavaliers qui portent en croupe des tigres apprivoisés. Plus loin viennent les gardes du corps du sultan, casqués d'or, vêtus d'or, chaussés d'or, dont le panache

noir ondulant est presque aussi long que la hallebarde qu'ils tiennent en main. Ce sont les baltadjis en habit rouge, avec le bonnet de feutre en forme de cône qui leur couvre la tête, les icoglans, qui sont des pages, les capidjis-bachis, qui sont des chambellans. Et c'est enfin le sultan lui-même, plus éblouissant que tout le reste du cortège, et derrière lui les trois personnages qui toujours marchent à la suite du Grand Seigneur, et dont l'un porte le sabre, l'autre le turban de parade et le troisième le tabouret brodé qui sert au sultan de marchepied pour monter à cheval. Et c'est le gardien du trésor, le Khasnadar, qui jette libéralement à la foule des piécettes d'or et d'argent, c'est le chef des eunuques noirs, c'est le bouffon du sultan qui s'affaire, c'est la troupe des janissaires, c'est un cortège somptueux et interminable, qui n'a pas défilé pendant moins de cinq heures sous les yeux de Galland ébloui. Et ce Français qui pourtant avait vu bien des « entrées, triomphes, tournois, carrousels, mascarades et jeux », déclare que jamais il n'a rien vu de plus beau.

Héritier de l'empereur byzantin, le sultan ottoman avait conservé la tradition de ses splendeurs, de son cérémonial compliqué et fastueux. Rien ne ressemble plus à la pompe

byzantine que la pompe ottomane qui l'a remplacée. On le voit bien lorsqu'on lit le récit de ces audiences solennelles, qui mettaient — fort rarement d'ailleurs — en présence du Grand Seigneur les ambassadeurs des puissances étrangères.

Depuis le quinzième siècle, pour ces audiences, une étiquette immuable avait tout réglé, les gestes, les paroles, les attitudes, les costumes. En grand équipage, l'ambassadeur se rendait de bonne heure au palais du Vieux Sérail, à travers la foule musulmane pressée sur son passage, et où les femmes tenaient une très grande place, les femmes en somptueux accoutrements de soie de couleurs vives, se dissimulant derrière les grilles des cimetières ou s'échelonnant au péristyle des mosquées.

Le cortège de l'ambassadeur entrait d'abord dans la première cour du Sérail, esplanade bordée de constructions irrégulières, où des troupes étaient rangées, aux uniformes éclatants, qui donnaient à cette cour, selon l'expression d'un contemporain, « l'apparence d'un parterre de tulipes ». Puis on pénétrait dans la deuxième cour, celle-là plus mystérieuse déjà et où régnait un grand silence. Elle était entourée de longues galeries couvertes de dômes argentés et, au mi-

lieu de la cour, l'ambassadeur s'étonnait de voir disposée une rangée d'écuelles remplies de riz préparé à la turque : c'était la distribution qu'une fois par semaine le Grand Seigneur faisait offrir à la garde des janissaires et, selon l'accueil que les soldats faisaient à cette libéralité, on se rendait compte, comme à un instrument de précision, de la température, si j'ose dire, de leur dévouement.

Précédé de son magnifique cortège, des drogmans de la Porte, des chaouchs, des capidjis qui frappaient le pavé de marbre de leur haute canne garnie d'argent, l'ambassadeur était introduit dans la salle du divan. Là, il rencontrait le grand vizir et les principaux ministres du sultan qui, au nom du Grand Seigneur, lui offraient d'abord, avant l'audience impériale, un festin solennel et les présents, les caftans magnifiques bordés de fourrures et resplendissants de couleurs éclatantes, que le Grand Seigneur faisait offrir à ses hôtes. Après ce repas plus ou moins long, arrivait enfin le moment solennel de l'audience. La porte de la troisième enceinte, celle que l'on appelait la Porte de la Félicité, s'ouvrait au cortège de l'ambassadeur. Toujours précédé des chaouchs et des capidjis, il entrait dans cette cour à travers la haie des gardes du corps et des pages.

Alors, — pour emprunter le récit pittoresque qu'a fait Albert Vandal de l'audience accordée au marquis de Villeneuve, — « c'était une vision rapide et éblouissante, une succession de portiques, des futaies de colonnes, plusieurs salles d'une décoration éclatante auxquelles des coupoles enluminées formaient un ciel d'or et de pourpre. On atteint et l'on traverse rapidement la troisième cour du Sérail ; le pavé est de marbre ; des marbres précieux revêtent les murs et les versets du Coran s'y détachent en caractères d'or. Au delà s'ouvre la salle d'audience. Un demi-jour respectueux, éclairant à peine le sanctuaire, laisse entrevoir dans l'un des angles un lit de parade disposé pour servir de trône ; dans la pénombre, des pierreries étincellent de toutes parts, sur le dais du trône, sur les colonnes de cuivre qui le soutiennent, sur l'encadrement des fenêtres ; d'autres tracent sur la tenture rouge des murailles de lumineuses arabesques. A demi couché sur des coussins que recouvre une épaisse broderie de perles, le commandeur des croyants se présente de profil, afin que l'infidèle ne puisse contempler sa face sacrée ; son costume diffère peu de celui de ses principaux ministres ; seulement trois aigrettes enveloppent son turban, chacune d'elle jail-

lissant d'un nœud de pierres précieuses¹ ».

Cette audience se passait du reste en compliments très brefs et très sommaires ; mais la beauté du décor en était magnifique et aujourd'hui encore, au Vieux Sérail, dans la salle du trône, on en peut évoquer les splendeurs disparues.

Chaque jour, en ce dix-septième siècle et en ce dix-huitième siècle surtout, c'étaient d'autres spectacles qui s'offraient à l'attention des voyageurs occidentaux. C'était la Corne d'Or avec son mouvement incessant de caïques, les grands caïques à vingt-quatre rameurs destinés au sultan, avec leurs tendeleets d'étoffe claire, dont les draperies tombaient dans l'eau et laissaient, dans les plis chatoyants de l'étoffe, voir des poissons d'argent ciselé glissant dans le sillage ; les caïques d'ambassade, les caïques qui, chargés de légumes et de fruits aux couleurs éclatantes, promenaient une sorte de marché ambulante tout le long du Bosphore ; les caïques chargés de juifs et d'Arméniens ; les caïques chargés de femmes ou d'eunuques noirs. C'était tout le monde pittoresque et bariolé, presque inconnu encore et redou-

1. A. Vandal. *Une Ambassade française en Orient sous Louis XV*, p. 366.

table pour les Européens, de Stamboul, de Stamboul avec ses rues aux aspects variés et sordides, ses bazars aux parfums violents, aux senteurs poivrées, ses vastes esplanades tantôt noyées de boue et tantôt brûlées de soleil, ses pampres entrelacés à la façade des maisons ou aux terrasses des petits cafés musulmans. Et là dedans un fourmillement de toutes les races, un assemblage de toutes les couleurs. Puis c'étaient les mosquées fameuses, les turbés paisibles, les écoles coraniques dont Galland a noté dans son journal le pittoresque aspect. Il a vu, comme il dit, « des Turcs enseignant à chanter à de jeunes musulmans qui avaient fort bonne voix et qui, pour être plus attentifs, suivant une coutume usitée parmi les Turcs, étaient dans un perpétuel mouvement d'équilibre de la moitié du corps qui se mouvait sur le reste comme sur un pivot ». Et Galland ajoute : « Les Turcs n'enseignent pas la musique de la même manière que nous le faisons, par des règles écrites et des airs notés ; tout cela s'apprend par mémoire et de la bouche du maître. L'écolier, suivant cette méthode, répétait ce que son maître chantait avec lui. » Et il termine ainsi : « Notre humeur bouillante ne nous donnerait pas assez de patience pour nous soumettre à une aussi grande

peine. Mais les Turcs ont un flegme suffisant pour ne pas s'en rebuter¹. » Aujourd'hui encore, à Constantinople, dans les grandes mosquées ou dans les médressés qui les environnent, on retrouve, à deux ou trois siècles de distance, la même leçon et la même pantomime — comme si, depuis le temps où Galland en esquissait la physionomie, le maître et l'élève étaient demeurés à la même place.

C'étaient aussi de grandes fêtes, celles du Baïram, qui marquaient la fin du Ramadan, où toute la ville étincelait de feux, où les coupoles des mosquées s'environnaient de lumières, où, entre les minarets, des versets du Coran semblaient s'inscrire sur le ciel en lettres de flamme. C'étaient les divertissements de la vie impériale, longues stations sous de beaux ombrages, festins entremêlés de prières, passe-temps élégants et subtils qui semblaient évoquer la Byzance des Comnènes et des Paléologues, toute une société cruelle et précieuse, sanguinaire et raffinée tout ensemble, qui prenait plaisir tour à tour à l'assassinat et aux fleurs. Le sultan Achmet III, au dix-huitième siècle, avait, plus que les Hollandais, la passion des

1. A. Galland, *Journal*, I, 80.

tulipes ; il en mettait partout et, en leur honneur, il avait institué une fête toute spéciale. A cette occasion, on construisait une galerie toute tapissée de ces fleurs, et le grand plaisir du sultan était de se mettre au milieu de cette galerie, sous un pavillon, et de regarder les femmes du harem qui allaient, butinant parmi les fleurs, à la recherche des confitures et des douceurs qu'on y avait cachées. Puis, le soir, les tulipes étaient ingénieusement éclairées et semblaient elles-mêmes lumineuses. Et, à l'image du maître, tout Constantinople se plaisait à cultiver des tulipes, comme si l'on avait été à Leyde ou à Harlem.

C'étaient encore les intrigues du sérail, tragiques et comiques tour à tour, « les tragédies ottomanes », comme écrit Nointel, les rivalités des sultanes favorites, que le même Nointel, dans les rapports qu'il adressait à Louis XIV, a racontées, à l'intention du grand roi, avec une verve hardie, gaillarde et bouffonne. Dans leurs appartements somptueux et clos du harem, égayés seulement par le murmure des fontaines ou la chanson monotone des esclaves, les belles princesses musulmanes, surchargées de pierrieres, laissaient avec nonchalance trainer les heures vides et s'efforçaient de les rem-

plir comme elles pouvaient. « La musique, écrit un voyageur, la danse, une jolie voix, la connaissance de quelques remèdes simples sont des talents que les femmes turques présentent beaucoup. Les femmes de France, toutes chrétiennes qu'elles sont, peuvent s'attendre à un accueil favorable, quand elles sont annoncées par les eunuques comme femmes à talents » ; et la diplomatie des ambassadeurs qui habitaient au palais de France utilisa plus d'une fois l'entregent de ces femmes chrétiennes admises au harem, pour le plus grand succès de leurs négociations.

Il y avait, dans cette Constantinople évanouie, bien d'autres aspects encore qu'il faudrait rappeler : celui des Eaux-Douces d'Europe, où la fantaisie du sultan Achmet III mêla curieusement, à l'aurore du dix-huitième siècle, les modèles empruntés à Ispahan aux modèles empruntés à Versailles ; la féerie du Bosphore, telle que nous la rend le crayon de Melling, avec les yalis princiers qu'encombre la foule des valets, les femmes musulmanes assises parmi les tombes à l'ombre des arbres, les vendeurs d'amulettes, les carrosses d'ambassade, les tziganes qui, au bord de l'eau, font danser les singes et les ours, les terrasses couvertes de pins parasols où une société élégante se rassemble

et où circulent parmi les groupes les tasses de café et les chibouks. Et c'étaient encore les derviches tourneurs, tels que les a peints Van Mour et tels qu'on les voit encore aujourd'hui dans leur tekké de Péra. C'étaient les métiers ambulants, les cris de la rue qui remplissent le vieux Stamboul. Bref, c'était toute une Constantinople pittoresque, délicieuse et dont il ne reste malheureusement plus guère que le souvenir.

*
**

Si le cadre aujourd'hui est demeuré le même, le tableau a perdu en effet quelque chose des couleurs éclatantes d'autrefois.

Depuis que le sultan Mahmoud a, en 1826, fait massacrer les janissaires et imposé à la Turquie officielle ce qu'on appelle le costume de la réforme, la longue redingote noire boutonnée, le pantalon de couleur sombre et le fez remplaçant le turban, une bonne partie s'en est allée de ce pittoresque d'autrefois, de ces cortèges étranges et magnifiques, de ces défilés interminables et somptueux, de ces costumes éclatants. Les pompes officielles de la Turquie contemporaine sont terriblement banales, monotones et grises. Mais heureusement il n'y a pas que la Turquie of-

ficielle, et quelque chose du passé est resté.

Sur le grand pont de bois qui, par-dessus la Corne d'Or, joint Péra à Stamboul, tout le long du jour, Constantinople entière s'écoule en un flot tumultueux et affairé. Toutes les races, toutes les conditions, toutes les religions s'y rencontrent et s'y mêlent, et aussi tous les costumes, toutes les langues, tous les véhicules et toutes les fantaisies. Des femmes voilées, aux *tchartchafs* multicolores, trainant derrière elles des enfants aux cheveux teints de henné, se pressent vers l'embarcadère des bateaux du Bosphore; des soldats indolents, aux uniformes souvent étrangement rapiécés, passent en bandes flâneuses; des derviches en longue robe brune, coiffés du haut bonnet de feutre, croisent les longues files des *hammals* (portefaix), portant avec aisance des fardeaux formidables. A travers la foule pressée, circulent lentement les singuliers cortèges des chameaux surchargés de ballots, que guide allègrement un petit âne tout bruisant de sonnettes; de beaux cavaliers au costume somptueux font piaffer leurs chevaux sur les planches sonores; des coupés élégants passent, escortés d'eunuques bouffis, et parfois laissent entrevoir un fin visage d'odalisque, et, sous le *yachmak* transparent, deux grands

yeux noirs avivés de *khol*. Aux côtés de la chaussée, des marchands ambulants offrent leurs éventaires chargés de fruits, de pâtisseries, de boissons fraîches, de fleurs parfumées; des mendiants psalmodient leur prière monotone. Sur cette cohue bariolée, bigarrée, vraie Cosmopolis d'Orient, le soleil met une féerie de couleurs et un flamboiement d'or; et des plus pauvres loques rendues éclatantes il allume des splendeurs d'apothéose. Mais si le spectacle du grand pont demeure toujours amusant et pittoresque, s'il est même parfois étrangement tragique, aux jours où, comme il y a vingt ans, on y massacrait, ou lorsque, en des jours plus récents, il se bordait de pendus sinistres qui se balançaient au vent du Bosphore, malgré tout il a perdu beaucoup de son attrait d'autrefois.

C'est ailleurs qu'il faut aller, si on veut retrouver quelque chose du charme de Stamboul et de la beauté colorée de la ville musulmane.

Dans les rues montantes, au pavé raboteux et pointu, qui de l'extrémité du grand pont s'en vont vers le grand bazar, c'est, tout le long du jour, un marché en plein vent, où tous les métiers, tous les cris se rencontrent : marchands de *simit* qui, sur de grands

plateaux de bois, étalent de minces galettes saupoudrées de graines aromatiques ou échafaudent des pyramides de soucoupes pleines de lait caillé; marchands de fruits ou de pâtisseries, marchands de glaces ou de boissons chaudes, marchands de poissons ou de petits pains. Les restaurants en plein air offrent au passant toutes les variétés de la cuisine musulmane, les petits morceaux de *kebab* (viande de mouton) rôtissant sur de minces tringles de fer, les boulettes de riz fortement épicé, enveloppées dans de grandes feuilles de vigne, le pilaf qui cuit en d'amples casseroles, et les fruits éclatants, rouges, violets, orangés, et les pâtisseries innombrables. Dans l'ombre des treilles qui ombragent les maisons, sous les étoffes tendues pardessus la rue, les barbiers accommodent leurs clients; les décrotteurs s'empressent à cirer les chaussures; les porteurs de bois croisent les porteurs de fardeaux; les bouchers s'affairent derrière leur étal sanglant. Et jadis, au milieu de la foule, passaient — avant que le gouvernement jeune-turc, désireux sans doute de paraître très moderne, ne les eût brutalement exilés — les grands chiens de Stamboul, les chiens jaunes au profil de renard ou de loup, qui, depuis tant de siècles, se substituaient, pour le service de la voirie,

à la paresseuse inertie des hommes et qui, maîtres du pavé, ne se dérangent pour personne et ne se fussent pas dérangés pour le sultan même.

Puis ce sont, le long des vieilles rues, les grands caravansérails où s'entassent, en particulier entre les mains des négociants persans, les marchandises somptueuses qui viennent de l'Asie lointaine; et c'est enfin le Grand Bazar.

Jadis le bazar était une des grandes curiosités de Stamboul, et le Bézestein, qui en formait le centre, était, selon le mot de Théophile Gautier, « le cœur même de l'Islam ». Le tremblement de terre de 1894 en a détruit une bonne partie, et le bazar reconstruit a perdu, avec les dédales mystérieux de ses voûtes sombres, avec la poussière qu'y avaient accumulée les siècles, beaucoup de son charme d'autrefois. Pourtant il reste attrayant encore par l'animation pittoresque de la foule qui s'y presse; et les longs marchandages au fond des petites boutiques obscures, entre une cigarette et une tasse de café, demeurent un des amusements de Stamboul. Et on y retrouve toujours des coins écartés et délicieux où revit toute la grâce de l'Islam : tel le souk des parfums, aux aromes subtils, entêtants et forts, ou celui

où les marchands de babouches font alterner en une chatoyante harmonie les cuirs de couleur rouge et jaune ; tel le bazar des orfèvres, où des artisans ingénieux, sur leur établi en plein air, travaillent l'argent et sertissent les pierres ; ou celui des libraires, où des vieillards aux barbes graves vendent des manuscrits joliment enluminés ou écrivent en calligraphies savantes de belles lettres toutes pleines des formules sonores de la politesse orientale.

Mais, au delà des quartiers que les Européens fréquentent, très loin du pont, du bazar et des abords de Sainte-Sophie, il y a une Stamboul moins connue, une Stamboul lointaine et silencieuse, où il fait bon errer à l'aventure et goûter le charme exquis de la flânerie. Tout au fond de la ville, aux alentours de la mosquée de Mahomet II ou de la mosquée de Sélim, et plus loin encore, dans l'ombre de la Grande Muraille ou au saint faubourg d'Eyoub, il y a des quartiers surannés et charmants, aux rues étroites et tortueuses, aux maisons de bois déjetées et branlantes, où revit la Turquie asiatique d'autrefois.

On y trouve tout ce qu'aiment les musulmans, de claires fontaines, de grands arbres, des placettes où l'herbe pousse parmi les

fleurs sauvages, de petits cimetières abandonnés où la mort semble sans tristesse. Par-dessus la rue déserte, des moucharabiehs aux discrets grillages mettent comme un mystère; à la terrasse d'un café musulman rustique, des hadjis au turban vert, assis à l'ombre d'une treille, laissent doucement flotter leurs rêves dans la fumée de leurs narghilés. De la mosquée voisine, dont le minaret dresse sa pointe dans le ciel, la voix sonore du muezzin appelle les fidèles à la prière. Des jalousies ajourées s'échappe, dans la grande paix des choses, un bruit de voix chantantes. Et parfois, dans la muette façade d'une maison sévèrement close, une lourde porte aux claires ferrures s'entr'ouvre, pour laisser passage à quelque ombre élégante et légère, à quelque « fantôme d'Orient » vite disparu.

*
* *

Lorsqu'on parle de Constantinople musulmané, il est impossible de ne point dire un mot des femmes de Constantinople. Et cela, en vérité, est assez malaisé.

Sans doute, il y a à Constantinople, circulant à travers la ville, un très grand nombre de femmes. On les voit partout, le jeudi aux Eaux-Douces d'Europe, le vendredi aux Eaux-

Douces d'Asie, dans ce décor si joli, l'un des plus beaux du Bosphore où, le long d'une prairie verdoyante, une rivière glisse mollement, que montent et descendent les caïques. On les rencontre au bazar, sur le Grand Pont, dans la grande rue de Péra, dans les cimetières où elles vont causer joyeusement, dans l'après-midi du vendredi, sur les tombes. Et il est certain aussi que, dans la Constantinople moderne, les voiles qui jadis drapaient farouchement les femmes musulmanes ont perdu quelque chose de leur épaisseur. Le *yachmak* s'est réduit, dans bien des cas, quand la femme est jolie, aux proportions d'une simple voilette; le *tchartchaf* est devenu une jaquette, ornée d'une pèlerine, et suffisamment ajustée pour dessiner la taille, lorsque la taille est élégante. Mais enfin, malgré cette foule de femmes que l'on rencontre incessamment dans Constantinople, la comparaison de Théophile Gautier demeure toujours passablement exacte : on a l'impression d'assister « à un bal de l'Opéra perpétuel, avec cette différence que les dominos n'ont pas permission de se démasquer ».

Et ainsi, les femmes que l'on voit à Constantinople, pour la grande majorité des visiteurs, demeurent toujours, selon l'expres-

sion chère à Pierre Loti, des « fantômes d'Orient ». Il faut être un Loti pour se flatter d'en savoir davantage sur elles, pour espérer pénétrer l'âme d'une Aziyadé ou celle des Désenchantées. Seules, les Européennes en peuvent connaître davantage et, du récit qu'elles ont fait de leurs visites dans telles maisons aristocratiques, aux femmes de tels vizirs ou de tels ministres, il semble résulter qu'incontestablement il y a dans la classe aristocratique de l'intelligence, de la culture, des opinions souvent très modernes et parfois même très avancées. On dit, et je le croirais volontiers, que, dans la dernière révolution ottomane, les femmes ont joué un rôle considérable. Mais, au vrai, il y a là un point où le voyageur d'Occident doit se recuser, s'il a le désir de ne dire que des choses vraies : car il ne peut guère voir que l'extérieur de cette vie musulmane intime, étrangement close aux Européens.

Faut-il parler maintenant de tant d'autres choses que l'on rencontre à Constantinople, des derviches tourneurs ou hurleurs, de ceux qui, chaque semaine, soit dans leur tekké de Péra, soit dans leur tekké de Scutari, donnent des émotions de qualité inégale — les derviches tourneurs en particulier ne sont guère impressionnants — aux

visiteurs et aux touristes qui les vont regarder? Il vaut mieux insister sur deux spectacles plus extraordinaires, sur deux cérémonies qui montrent, l'une, — le Selamlik, — la vie officielle de la Turquie, l'autre, — le Ramadan, — la vie populaire de Stamboul.

*
* *

Sur les collines où s'élève le palais impérial d'Yldiz, se dresse, à l'entrée, la blanche mosquée Hamidié. C'est là que chaque vendredi, au temps d'Abdul-Hamid, le sultan allait entendre, conformément à l'usage, la prière de midi. Et le décor n'était point sans beauté, avec les larges perspectives ouvertes sur le Bosphore, avec les lignes sombres des régiments s'échelonnant le long des avenues, avec le défilé des uniformes brodés annonçant la venue du maître. Et le spectacle n'était pas sans grandeur lorsque, sous le soleil éclatant de midi, la voix du muezzin, une des plus belles voix de l'empire, appelait les fidèles à la prière et que, parmi le cliquetis des armes, parmi l'éclat des fanfares triomphales, parmi le claquement des drapeaux flottant au vent, parmi la longue et sauvage acclamation des troupes, le padischah passait, très simple dans sa redingote

noire, au milieu des dignitaires chamarrés de dorures et des saïs rouges ou bleus tenant en main des chevaux harnachés d'or. Mais, au fond, ce n'était là qu'une pompe passablement moderne, où l'on voyait des troupes d'assez belle allure, mieux tenues certainement que ne l'étaient celles du reste de l'empire ; mais le spectacle, au vrai, n'avait rien de très original.

La Stamboul du Ramadan est autrement pittoresque. Le Ramadan, on le sait, est le grand jeûne musulman, jeûne étrangement sévère, puisque, du lever du soleil jusqu'au coucher, il est interdit au musulman non seulement de manger, mais de boire et même d'allumer une cigarette. Il faut voir avec quelle impatience les fidèles attendent, à la fin du jour, le coup de canon qui annonce le coucher du soleil, le moment où, selon l'expression habituelle, il est difficile de distinguer un fil blanc d'un fil noir. Ils sont là, la cigarette à la main, l'allumette prête. Et, dès que le canon retentit, une animation joyeuse éclate dans Stamboul, qui se remplit d'un bruit et d'un mouvement inaccoutumés.

Sous l'illumination des minarets, des mosquées toutes couronnées de lumières, une Stamboul nocturne se révèle alors, très dif-

férente de la Stamboul paisible que l'on voit d'ordinaire. C'est, dans les maisons, le bruit des repas de fête; ce sont, dans la rue, les gens qui mangent, ou qui viennent acheter leurs provisions, ceux qui se rendent des visites, ceux qui se promènent pour le seul plaisir de se promener, ceux qui vont entendre Karagheuz, le polichinelle turc, un terrible homme, à la verve amusante, mais étrangement débridée et gaillarde : spectacle d'ailleurs où les Turcs — qui ont évidemment là-dessus des idées très différentes des nôtres — n'éprouvent nul scrupule à conduire les femmes et les enfants.

*
**

Mais où apparaît surtout la vie musulmane à Stamboul, c'est dans cette série de mosquées, qui aujourd'hui encore parent cette Constantinople d'Islam. On ne saurait songer à les énumérer toutes; il suffira d'en retenir quelques-unes des plus célèbres. Et aussi bien, la plupart ressemblent aux églises byzantines d'autrefois. La coupole de Sainte-Sophie est, en effet, restée comme un modèle devant les yeux des architectes qui ont construit ces édifices musulmans, et c'est à l'image de Sainte-Sophie et pour rivaliser

avec elle que beaucoup de ces mosquées se sont élevées.

La mosquée de Mahomet, la mosquée de Fatih ou du Conquérant, comme on l'appelle, se dresse assez loin dans Stamboul, dans un quartier étrange et farouche, où il n'est pas rare de rencontrer de longues théories de chameaux se reposant sur la place qui borde la mosquée. Cependant cette mosquée qui, au lendemain de la prise de Constantinople, fut élevée à l'endroit où se dressait jadis l'église chrétienne des Saints-Apôtres, ne nous apparaît plus telle que Mahomet la construisit. Elle a été renversée au dix-huitième siècle en très grande partie par un tremblement de terre, puis rebâtie à cette époque. Par conséquent, cet édifice, qui semble se rattacher à la conquête même, est en réalité de date plus récente. L'aspect pourtant en est charmant. Il est amusant par la grande cour qui, ici comme partout, précède la mosquée même ; et l'intérieur n'en est point sans grandeur, avec la haute coupole sur pendentifs, soutenue par une série de coupoles latérales et décorée non de faïences, mais de claires peintures.

Actuellement, la mosquée la plus ancienne qui existe à Constantinople est la mosquée de Bajazet. Elle date de la fin du quinzième

siècle et elle est d'une pureté et d'une harmonie de lignes qui en font un des meilleurs édifices de l'architecture ottomane : elle rappelle, par certains traits, la beauté des mosquées de Brousse. La cour qui la précède est charmante, toujours pleine de marchands ambulants et de pigeons familiers qui y mettent comme un perpétuel bruissement d'ailes. L'intérieur en est joli aussi, avec la grâce des chapiteaux à stalactites qui couronnent les colonnes, avec sa décoration claire qui, sous la lumière chatoyante que versent les fenêtres innombrables, la fait tout éclatante de clarté.

Mais, à mon gré, la merveille des mosquées de Constantinople est la mosquée de Soliman qui fut, vers le milieu du seizième siècle, bâtie par l'architecte le plus célèbre qu'ait produit l'art musulman, par Sinan pacha.

Elle est très belle, cette mosquée de Soliman, par l'extérieur, avec les portiques qui précèdent les entrées, avec la haute porte qui rappelle celle de la mosquée de Sultan Hassan au Caire, et davantage encore à l'intérieur, avec sa coupole pareille à celle de Sainte-Sophie, et plus haute, puisqu'elle s'élève à 71 mètres au-dessus du sol ; elle est belle, avec ses colonnes de granit rouge qui

portent des arcades de marbre noir et blanc ; mais surtout, ce qui est admirable, c'est la lumière apaisée qu'y versent les vitraux colorés placés au-dessus du *mihrab* et qui, dans cette partie de la mosquée, la plus élégante, rappelle le demi-jour mystérieux des cathédrales gothiques.

Autour de la mosquée de Soliman, c'est, sous les portiques qui l'avoisinent, dans le labyrinthe des cours et des galeries qui entourent l'édifice, une multitude de constructions diverses, des écoles coraniques, des bibliothèques, des logements pour les étudiants, des habitations pour les imans, des cuisines pour les pauvres, des hôtelleries pour les voyageurs, des salles de bains, que sais-je ? toute une petite ville hospitalière et bienfaisante qui, à l'ombre de la mosquée, se répand sous les arbres gigantesques qui l'entourent. Et enfin, dans un jardin charmant, plein de roses, ce sont les deux turbés, contemporains de la mosquée, dans lesquels dorment, sous le chaotement des claires faïences persanes, sous les hauts catafalques drapés de brocarts somptueux, Soliman, le sultan magnifique, et sa favorite, la fameuse Roxelane.

Puis c'est la mosquée de Sultan Achmet, dont le fondateur a voulu qu'elle eût six mi-

narets, presque autant — un de moins seulement — que la mosquée sainte de la Mecque et dont l'intérieur est tout tapissé de claires faïences où, sur les fonds blancs, s'enlèvent des fleurs multicolores. Aujourd'hui elle semble un peu trop claire peut-être et jadis l'effet en devait être plus harmonieux ; pourtant la partie du *mihrab*, de la chaire à prêcher qui l'avoisine, est d'une grâce pleine de charme. Et ces mêmes claires faïences font la beauté de bien d'autres mosquées encore, de cette mosquée de la sultane Validé qui date du dix-septième siècle, de l'appartement charmant qui y était réservé au sultan et dont la décoration est exquise par la variété inattendue des tons et la chaude harmonie des nuances. Et elles font également le charme d'une autre mosquée plus ancienne encore, — elle date du seizième siècle et est contemporaine de la Suléimanié, — de cette mosquée de Rustem pacha, où le *mihrab* et les parties qui l'avoisinent sont décorés de façon éclatante par des faïences admirables.

Mais, si belles que soient ces mosquées, par la décoration qu'on y admire, par les chapiteaux en stalactites et les faïences au décor multicolore, par la façon ingénieuse dont les musulmans y ont mêlé les fleurs et

les écritures somptueuses, il faut les voir non pas vides, mais au contraire lorsqu'à l'heure de la prière, quand du haut minaret tombe l'appel sonore des muezzins, la nef s'emplit de la foule des fidèles et lorsque, sous les voûtes, s'ébauchent les gestes lents et graves, d'une beauté si prenante, et se font entendre ces psalmodies monotones, d'une si impressionnante grandeur.

*
*
*

Faut-il parler maintenant des palais impériaux, de ce palais de Dolma-Baghtché qui étale au rivage du Bosphore sa façade à l'italienne, enguirlandée et parée comme une pâtisserie très compliquée, et où l'on accède par un arc de triomphe? Faut-il parler du palais de Tcheragan récemment détruit par un incendie ou de celui de Beylerbey, de tout ce luxe éclatant et criard des sultans du dix-neuvième siècle, trop doré, trop moderne, trop banal, et où l'on sent que pour faire très beau, on a fait uniquement très riche? Si l'on veut retrouver quelque chose de la splendeur de la Turquie d'autrefois, c'est ailleurs qu'il faut aller, dans ce Vieux Sérail mystérieux qui occupe la pointe extrême de l'Europe.

Peu d'endroits sont plus charmants que cet antique palais des grands sultans ottomans. Derrière des remparts crénelés de citadelle, derrière de hautes portes farouches flanquées de tours et où, jadis, dans l'ombre de la voûte, le bourreau attendait les vizirs et les pachas tombés dans la disgrâce du maître, au delà des vastes esplanades bordées de portiques, plantées de cyprès séculaires, où se dresse, dans l'une des cours, l'antique platane des janissaires, se cache toute une ville mystérieuse, enchantée et délicieuse, où les kiosques aux blanches coupes sont capricieusement semés parmi les jardins, dans la fraîcheur des pièces d'eau murmurantes, au bord des terrasses d'où la vue est si belle sur le Bosphore et sur la côte d'Asie.

C'est d'abord Tchimli-Kiosk, le kiosque aux faïences qui, aujourd'hui, est devenu le musée impérial ottoman. C'est un des édifices les plus anciens qu'il y ait à Constantinople; il date du quinzième siècle. Il est le chef-d'œuvre d'un architecte persan qui l'a décoré d'une façon exquise avec des faïences persanes de nuances bleu ou vert céladon. Plus loin, au delà de la porte de la Félicité, c'est le kiosque du divan, la salle où, jadis, les empereurs ottomans donnaient aux envoyés

étrangers ces audiences solennelles dont j'ai esquissé l'image. En face, c'est la bibliothèque, qui date du dix-huitième siècle. C'est surtout le kiosque de Bagdad, bâti au dix-septième siècle par le sultan Mourad IV, un kiosque délicieux avec sa coupole de faïence rose, ses murs recouverts de faïences persanes, ses portes de menuiserie où le cèdre est décoré d'ivoire, de nacre et d'or, ses divans bas tendus d'étoffes chatoyantes, et le demi-jour mystérieux que le soleil verse à travers les rideaux de soie de Brousse.

Puis ce sont d'autres pavillons encore, le pavillon sacré où l'on conserve les reliques du Prophète, le manteau sacré de Mahomet, son sabre, son arc, son étendard. Et enfin, sans parler de certaines parties du Vieux Sérail encore habitées et réservées aux odalisques des sultans déchus, voici la merveille : le pavillon du Trésor. Ce n'est pas chose simple d'y être admis et on n'y entre point sans un cérémonial assez compliqué. Mais le spectacle y est singulièrement évocateur. Lorsqu'on entre dans la salle du trésor impérial, c'est un éblouissement d'armes magnifiques, d'orfèvreries précieuses, de vêtements somptueux. Dans la première salle, au milieu, se dresse le trône d'or étincelant de rubis, d'émeraudes et de pierres pré-

cieuses, qu'en l'année 1514 le sultan Selim conquiert sur le shah de Perse. Mais une chose surtout est d'un effet extraordinaire et saisissant. C'est, dans la dernière salle, la série des mannequins alignés sous des vitrines et qui portent les costumes d'apparat des sultans d'autrefois. Ils sont là, tous ceux qui jadis habitèrent le Vieux Sérail, depuis Mahomet II jusqu'à Mahmoud le réformateur, avec leurs habits de parade, leurs caftans de brocart aux grands dessins compliqués, leurs hauts turbans où brillent des aigrettes de pierres, leurs poignards à la garde incrustée de rubis, passés dans la soie des ceintures. Ils sont tous là, presque tragiques : Mahomet II, qui prit Constantinople et dont le kandjar a un large pommeau orné de trois émeraudes ; Soliman, qui prit Belgrade et dont le turban blanc flamboie d'une triple torsade de rubis ; Mourad, qui prit Bagdad et dont le casque empanaché et la chemise de maille étincellent de pierres précieuses ; et tous les autres, les Selim, les Achmet, les Mustapha. Et dans l'ombre mystérieuse de cette dernière salle du trésor impérial, il semble vraiment que l'on voie revivre la Turquie morte, la Turquie sauvage et guerrière, pittoresque et magnifique, des anciens sultans.

*
*
*

Au fond de la Corne d'Or, tout à l'extrémité de Stamboul, s'élève la mosquée d'Eyoub. C'est un des endroits les plus saints de l'Islam. Elle fut bâtie, d'après la tradition, à l'endroit où fut enseveli le porte-étendard du Prophète, tué au premier siège de Constantinople par les Arabes, en l'année 672. C'est là que les sultans vont, au jour de leur avènement, ceindre le sabre du Khalife, cérémonie analogue à celle du sacre de nos rois dans la cathédrale de Reims. Et jusqu'en ces derniers temps, pour tout cela, cette mosquée d'Eyoub était un lieu particulièrement vénérable et fermé aux infidèles. On y pénètre plus facilement aujourd'hui, mais il faut reconnaître que l'intérêt n'en est pas très grand.

Dans l'ombre de ce sanctuaire d'Islam, toute une ville s'est construite, où reposent ceux qui ont voulu dormir au voisinage de la mosquée sainte leur sommeil éternel. Le long de l'avenue qui monte vers la mosquée, ce ne sont que tombeaux de marbre aux façades percées de grillages d'or et dont la grâce maniérée et charmante rappelle le dix-huitième siècle. Plus haut, sur la colline qui domine la Corne d'Or, c'est le grand cime-

tière d'Eyoub, avec ses échappées de vue magnifiques sur tout le Bosphore. Et c'est, dans le même quartier, au pied de la grande muraille byzantine, toute une série d'autres cimetières encore, qui font aux vieux remparts une bordure mélancolique et superbe. Et c'est le dernier trait que je voudrais noter dans cette évocation — oh ! bien insuffisante et bien superficielle — que j'ai essayé de faire de Constantinople musulmane.

Constantinople est pleine de cimetières répandus dans la cité tout entière : petits cimetières presque abandonnés, qui dorment dans l'ombre des mosquées et où les stèles pâlies se dressent parmi les herbes folles ; grands cimetières aux sombres verdure, cimetière d'Eyoub ou cimetière de Scutari, où les stèles funéraires s'alignent sous les cyprès noirs, où les enfants jouent parmi les tombes et où les femmes viennent, chaque vendredi, faire la dinette et bavarder joyeusement ; turbés magnifiques enfin, où reposent les grands sultans d'autrefois, les Mahomet, les Soliman, les Selim, sous les hauts catafalques couverts d'étoffes précieuses qu'orne, à une extrémité, l'énorme turban des temps passés. Mais, dans cette Constantinople d'Islam, la mort semble sans tristesse ; et il serait doux de dormir, d'un

sommeil éternel et sans rêve, dans cette terre d'Islam qui semble plus légère, à l'ombre des grands cyprès sombres, qu'égayent des jeux d'enfants et des gazouillements d'oiseaux...

*
* *

On connaît le proverbe turc : « Quiconque a bu l'eau de Béicos revient tôt ou tard au Bosphore. » Quiconque a vu Constantinople n'y peut repenser sans une émotion presque tendre, n'en peut parler sans une secrète nostalgie. Ce sera mon excuse de vous avoir si longtemps entretenus de cette Stamboul lointaine et délicieuse, d'avoir, avant qu'en disparaisse pour jamais le pittoresque et le charme, essayé d'évoquer devant vos yeux les merveilles de cette ville peut-être unique au monde, de cette ville incomparable qu'est Constantinople.

VII

L'ŒUVRE DE BYZANCE DANS L'ITALIE MÉRIDIONALE¹

I

Lorsque, au huitième siècle, l'autorité byzantine disparut à Rome et à Ravenne, quelques territoires, épars aux extrémités de la Calabre et de la Terre d'Otrante, restèrent aux mains des empereurs de Constantinople. C'est de là qu'au neuvième siècle les princes de la maison de Macédoine partirent pour s'introduire de nouveau dans les affaires d'Italie; c'est de ces possessions, jalousement conservées, qu'ils firent leur

1. Cet article a été publié dans le *Journal des Savants* (septembre 1905) à propos de l'ouvrage de M. J. Gay, *l'Italie méridionale et l'Empire byzantin, depuis l'avènement de Basile I^{er} jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071)*. 1 vol. in-8 de xxvi-636 pages. Paris, Fontemoing.

point d'appui pour restaurer dans la péninsule la puissance impériale et créer, dans toute une moitié de cette vaste région, comme une nouvelle « Grande Grèce ».

Cette restauration de la domination byzantine en Italie a été l'une des œuvres les plus remarquables de la dynastie macédonienne; c'est l'une de celles aussi qui attestent le plus pleinement l'énergie tenace, la souple habileté, la force d'expansion et d'assimilation surtout que gardait entre le neuvième et le onzième siècle cet empire grec tant décrié. Non seulement, par le bon emploi de leurs ressources militaires, par la savante conduite de leur diplomatie, par le gouvernement et l'esprit de suite de leur politique, les *basileis* sont arrivés à reconquérir et à conserver pendant près de deux cents ans (876-1071) une moitié de l'Italie et à étendre, soit par l'administration directe, soit par le protectorat, leur autorité jusqu'aux portes de Rome; ils ont en outre, dans cet immense domaine, fait pénétrer la civilisation byzantine, ils l'ont conquise à l'hellénisme, à sa langue, à ses mœurs, à sa religion, aussi complètement que l'hellénisme classique l'avait fait quinze siècles auparavant. Ils ont, en plein monde latin, si profondément marqué de leur empreinte

cette Grèce italienne, qu'après la chute même de la domination byzantine, les vainqueurs normands empruntèrent aux vaincus les cadres de leur administration et leurs méthodes de gouvernement, et que, jusqu'à la fin du moyen âge, ce pays garda précieusement le long souvenir et les témoignages durables de la culture supérieure que Byzance lui avait apportée.

L'histoire de cette œuvre civilisatrice si curieuse a été déjà plus d'une fois esquissée. Après Zampelios qui, dans ses *Ἱταλοελληνικά* (1865) signala le premier ce fait considérable à l'attention des historiens, Lenormant, dans sa *Grande Grèce* (1881), s'appliqua à mettre en lumière « la nouvelle hellénisation de l'Italie méridionale sous la domination des empereurs de Constantinople ». Mgr Battifol dans son introduction à *l'Histoire de l'abbaye de Rossano* (1891), M. G. Schlumberger, dans plusieurs chapitres fort intéressants de son *Nicéphore Phocas* (1890) et de son *Épopée byzantine* (1896-1905), ont repris la question à leur tour¹; et tout récemment dans un magistral ouvrage sur *l'Art dans l'Italie méridionale* (1904), M. Bertaux a étudié de

1. On me permettra de rappeler que j'ai également contribué à l'étude de ce problème dans mon *Art byzantin dans l'Italie méridionale* (1894).

façon définitive la riche série de monuments dont la civilisation hellénique a couvert ces régions. Pourtant si, grâce à ces savantes recherches, nous connaissons maintenant assez complètement les traces profondes que Byzance laissa en ce pays, si nous entrevoyons d'une manière suffisante les traits généraux dont s'y marqua son établissement, le détail de cette histoire restait à étudier avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Quelles causes amenèrent au neuvième siècle la rentrée en scène et le triomphe inattendu des Byzantins dans la péninsule, et pourquoi les Grecs lointains furent-ils, mieux que les Lombards tout proches, capables de donner une manière d'unité aux régions diverses qui constituaient l'Italie méridionale? Comment ce pays fut-il soumis d'abord, puis organisé? Quels liens, de nature variable et complexe, rattachèrent à l'empire ses nouveaux sujets, et comment l'adroite politique des *basileis* mêla-t-elle, « pour employer des termes très modernes, les domaines d'administration directe et les pays de protectorat »? Par quelles alternatives de décadence et de relèvement passa, au cours de ces deux siècles, la domination byzantine, et quelles causes, après le glorieux apogée qui correspond au

règne de Basile II, expliquent la brusque faiblesse des Grecs et les victoires des Normands? Mais surtout par quels moyens se propagea, du neuvième au onzième siècle, la civilisation byzantine, quels pays nouveaux conquit-elle à l'hellénisme, en quelles régions pénétra-t-elle moins profondément? Et comment enfin l'œuvre civilisatrice de Byzance a-t-elle pu survivre à la ruine de son œuvre politique? Ce sont là autant de problèmes essentiels pour l'intelligence de cette histoire, et qui n'avaient été jusqu'ici trop souvent résolus que par des conclusions un peu vagues et des généralités contestables. A toutes ces questions au contraire, le livre que M. Gay vient de publier sur *l'Italie méridionale et l'Empire byzantin* s'efforce d'apporter des réponses précises et vraiment scientifiques. « L'histoire de l'Italie méridionale, dit fort bien l'auteur, n'a été traitée jusqu'à présent que comme un fragment accessoire dans l'histoire générale de l'empire germanique et de l'empire byzantin. Voilà pourquoi il est nécessaire de reprendre l'analyse chronologique des événements, même pour les périodes les mieux connues, en nous appuyant surtout sur les sources locales et en prenant l'Italie méridionale elle-même comme objet principal de cette étude. »

De la tâche énorme qu'il s'était proposée, M. Gay s'est acquitté plus qu'honorablement. Il convient, avant toute chose, de louer sans réserve les solides qualités de cet important ouvrage, de noter tout ce qu'il nous apporte de résultats nouveaux, de rendre hommage surtout à tout ce qu'il représente de patient labeur, de longues et attentives recherches, de soin, de conscience et d'effort. Peut-être trouvera-t-on même quelque excès dans cette conscience et jugera-t-on parfois un peu minutieuse cette analyse détaillée des événements, qui s'asservit strictement à l'ordre chronologique, qui ne consent à rien sacrifier, au risque de noyer un peu dans cet amas de menus faits les idées essentielles et de rompre ainsi cette unité de vision et d'intérêt qu'un livre d'histoire même, quoique certains en puissent penser, peut et doit toujours rechercher. M. Gay, je le sais bien, est le premier à reconnaître que « ces guerres confuses et interminables qui désolent l'Italie méridionale aux neuvième et dixième siècles semblent, au premier abord, d'un intérêt médiocre »; il avoue qu'on peut trouver quelque ennui au récit de « ces obscures intrigues », qui mettent aux prises Lombards et Byzantins, à cet inextricable écheveau de négociations, de revirements

politiques et de guerres, où s'agitent les remuants souverains de Bénévent, de Capoue, de Salerne, les chefs turbulents des libres républiques de Naples, de Gaëte ou d'Amalfi. Mais on se demandera, cela étant, pourquoi M. Gay a fait à ces choses tant de place.

Assurément, — et je le concède volontiers — il était utile, pour nous faire comprendre le triomphe de la politique byzantine au neuvième siècle, de nous montrer avec précision l'état réel des forces en présence, et les circonstances favorables qui servirent les desseins de Basile I^{er} : l'Italie du Sud absolument anarchique, les princes lombards divisés les uns contre les autres, les empereurs carolingiens impuissants, et en face de l'offensive musulmane menaçant tous les rivages de la péninsule, occupant les côtes, pénétrant sans être arrêtée jusque dans les massifs montagneux de l'Italie centrale, l'empire grec seul assez fort pour répondre à l'appel désespéré de la papauté, pour protéger Bari reconquise et reprendre Tarente (876-880), pour chasser les Sarrasins de Calabre et de Campanie (883-915), pour imposer enfin, au lendemain de la décisive victoire du Garigliano (915), sa suprématie incontestée à tous les princes de l'Italie mé-

ridionale, par le prestige de sa puissance politique et militaire, par son habile et souple diplomatie, qui trouvait dans le trésor impérial d'inépuisables ressources. Assurément aussi, — et je le reconnais volontiers — il était plus utile encore de distinguer avec précision les différentes époques de l'occupation byzantine en Italie, de montrer la réelle faiblesse subsistant, malgré l'éclat des apparences, bien des années après la conquête, la persistance des incursions sarrasines, la rivalité des empereurs germaniques au dixième siècle, le flottement des princes lombards oscillant sans cesse entre la suzeraineté des *basileis* et celle des Césars allemands, et la reprise d'activité qui marque le règne de Basile II lorsque, d'un vigoureux effort, le catapan Basile Bojoanès, le vainqueur de Cannes (1018), restaure à force d'impitoyable énergie le prestige impérial depuis Reggio et Bari jusqu'aux portes de l'État pontifical. Et il était utile enfin de constater tout ce que gardait, en face des Normands mêmes, de force réelle et d'influence la domination grecque près de succomber.

Si la cour byzantine, dit M. Gay, n'eût été occupée par d'autres luttes encore plus graves, si au péril extérieur n'étaient venus s'ajouter les

troubles intérieurs provoqués par des révolutions de palais trop fréquentes, il semble qu'une armée régulière, nombreuse et bien commandée, aurait pu aisément refouler les Normands en dehors des *thèmes*, ou du moins soumettre leurs chefs et les transformer en turmarques byzantins prêts à reconnaître la souveraineté du *basileus*.

C'est ce que Neumann déjà avait justement observé dans sa remarquable étude, trop peu connue, sur la *Situation mondiale de l'Empire byzantin avant les croisades*¹. Les Turcs et les Normands du onzième siècle n'étaient pas des adversaires plus redoutables que ceux qu'autrefois Byzance avait repoussés ou domptés. Seulement — et c'est ce qui fit leur force — à l'intérieur l'empire était plus faible.

Je suis très loin de méconnaître la réelle importance et l'intérêt de ces événements historiques, que M. Gay a exposés avec un soin attentif et minutieux. Pourtant il me semble que ce n'est point là la partie la plus neuve de ses recherches : aussi n'y insisterai-je point davantage, pour m'arrêter de préférence à la série d'excellents chapi-

1. *Die Weltstellung des byzant. Reiches vor den Kreuzzügen* (1894). Il existe une traduction française de ce beau livre plein d'idées. (*Revue de l'Orient latin*, t. X ; tirage à part, Ernest Leroux, Paris.)

tres — un peu trop dispersés seulement aux diverses parties de son livre¹, — où il a étudié l'organisation administrative de l'Italie byzantine, le système de gouvernement et la politique religieuse qu'y suivirent les empereurs, l'œuvre civilisatrice qu'ils y accomplirent, tout ce qui, en un mot, conquit ce pays à l'hellénisme.

II

Pendant les premières années de l'occupation byzantine, l'autorité suprême, en Calabre comme en Apulie, semble avoir été confiée d'ordinaire aux généraux en chef, investis d'une délégation extraordinaire, qui commandaient les armées en campagne. Ce fut Léon VI (886-911), dont le règne, selon la juste remarque de Gelzer, « fait époque dans l'histoire administrative de l'empire byzantin² », qui se préoccupa, ici comme en Orient, d'organiser sérieusement le gouvernement des provinces. Il sépara définitivement les îles Ioniennes de l'Italie du Sud, et de la

1. Ils forment la presque totalité du Livre III, les chapitres III, IV et VI du livre IV, les chapitres VI à IX du livre V.

2. *Ungedruckte... Texte der Notitiae episcopatum.* (Abhandl. de Munich, Kl. I, t. XXI, p. 549.)

Terre d'Otrante, de la Lucanie méridionale, de l'Apulie, il forma vers 892 le thème de Longobardie, dont le stratège eut Bari comme résidence; un peu plus tard, quand la Sicile fut entièrement conquise par les Arabes (902), la Calabre, qui jusque-là n'était qu'un duché du thème sicilien, fut à son tour érigée en thème, et sous les ordres du stratège de Reggio fut placé tout le pays qui s'étendait jusqu'au cours du Sinni. Au delà de ces limites de fait, d'ailleurs essentiellement mobiles, l'autorité théorique du *basilicus* s'étendait, sans ligne de démarcation bien tranchée, sur les principautés lombardes, et tout l'effort des gouverneurs byzantins au dixième siècle tendit à transformer en une suprématie effective ce protectorat trop vague et trop précaire. Mais assez vite on s'aperçut à Constantinople des inconvénients qu'entraînait ce dualisme dans le haut commandement et du manque d'unité qui en résultait dans l'action militaire ou diplomatique. Ce fut la cause de l'importante réforme qui s'accomplit dans la seconde moitié du dixième siècle.

Dès 965, l'empereur Nicéphore Phocas avait envoyé dans la péninsule un haut fonctionnaire, le *magistros* Nicéphore, chargé de gouverner à la fois la Calabre et la Longo-

bardie ; peu de temps après, cette mission exceptionnelle se transforma en une institution permanente. Le thème d'Italie, dont la Calabre désormais devint presque une dépendance, remplaça l'ancienne Longobardie ; et à la tête du nouveau gouvernement fut placé le « catapan », véritable vice-roi, bien supérieur à un simple stratège, investi d'une puissance sans contrôle et d'une autorité suprême sur toute l'Italie byzantine. En face des prétentions des empereurs germaniques à être les seuls maîtres du « royaume italique », Byzance rappelait ainsi expressément ses droits à la souveraineté de ce pays, et concentrait en même temps ses forces pour faire de ses rêves une réalité. Désormais, l'ambition des catapans installés à Bari fut de rétablir l'autorité du *basileus* sur toute la partie méridionale de la péninsule jusqu'aux portes de Rome. Au commencement du onzième siècle, ils y avaient presque réussi. « A ce moment, dit M. Gay, Byzance reprend en Italie à peu près le même rôle qu'un siècle plus tôt, au lendemain de la victoire du Garigliano. » Aujourd'hui encore, les provinces du Sud gardent le souvenir de ce grand effort et de cette grave réforme administrative ; les noms qu'elles portent, Basilicate, Capita-

nate, ne sont autre chose que des noms grecs.

Je ne suivrai pas M. Gay dans l'étude fort intéressante et infiniment délicate qu'il a faite des agents divers, turmarques, juges impériaux, *boni homines*, etc., qui assistaient le stratège ou le catapan. J'aime mieux examiner deux points qui me semblent plus essentiels. Par quels moyens et jusqu'en quelles régions s'étendit la domination byzantine ? Comment fut accueilli par les populations le régime qu'elle établit en Italie ?

III

Dans leurs rapports avec les Latins de l'Italie méridionale, les gouverneurs byzantins firent preuve, pour établir et maintenir la suprématie grecque, d'une habileté, d'une souplesse, d'un esprit de conciliation tout à fait remarquables. Dans le vaste domaine soumis au *basileus*, on pouvait, comme M. Gay le remarque justement, « distinguer trois régions ou zones principales : 1° sur le littoral de l'Adriatique et de la mer Ionienne, autour de Bari et de Siponto, autour de Tarente et dans la vallée du Crati, le pays

où l'autorité des princes lombards a complètement disparu au profit du stratège et de ses représentants; 2° l'ancien comté de Capoue, les environs de Bénévent et de Salerne, où l'autorité des princes lombards s'exerce à peu près comme autrefois, les officiers byzantins n'apparaissant que comme exception et à titre d'auxiliaires; 3° une zone intermédiaire où l'autorité des princes et celle du stratège ne sont pas nettement définies; les *gastaldi* lombards et les officiers byzantins s'y trouvent les uns à côté des autres, ayant à peu près les mêmes attributions ». C'est dans cette région indécise que s'exerça surtout l'action byzantine. Fort adroitement, le gouvernement impérial profite des rivalités qui divisent l'aristocratie lombarde ou exploite le naïf orgueil dont sont gonflés tous ces demi-barbares; aux anciens fonctionnaires lombards, comtes ou *gastaldi*, aux grands propriétaires du pays, aux notables des villes, il prodigue les titres pompeux de la hiérarchie aulique de Byzance et ainsi il les fait entrer peu à peu dans les cadres de l'administration byzantine. A toute cette noblesse indigène, il laisse en outre, sous le haut contrôle des officiers grecs, une large part dans le gouvernement provincial et dans le règlement des affaires

locales, et de même il concède aux villes, du moins aux plus importantes, une autonomie chaque jour croissante, « qui fait d'elles, dit M. Gay, de véritables communes. » Je ne suis point assuré, sur ce dernier point, que M. Gay n'exagère point un peu les choses : si puissante que nous apparaisse cette aristocratie locale qui exerce dans les cités le gouvernement municipal, il ne me semble point que le pouvoir central ait abdiqué, autant qu'on le dit, son droit de contrôle sur elle. C'a été la grande habileté du régime byzantin de s'attacher, par la distribution de faveurs et de privilèges, par la concession d'une part de souveraineté, toute cette noblesse indigène ; et c'est un fait assez remarquable que, sauf dans les grandes villes du littoral, la plupart des fonctionnaires sont des gens du pays. Mais, en s'adaptant ainsi aux conditions de la vie locale, le vice-roi impérial ne renonçait point à son autorité. Toutes ces fonctions secondaires, ainsi que M. Gay lui-même l'observe, s'affaiblissaient les unes par les autres et créaient « une sorte d'équilibre favorable à l'autorité du catapan ». Et c'est de la même façon ingénieuse et souple que Byzance réalisa la tâche délicate d'établir sur les princes lombards sa suzeraineté. A ces or-

gueilleux et turbulents dynastes, qui veulent bien être les vassaux du *basileus*, mais n'entendent point être les subordonnés du stratège, elle prodigue les titres sonores qui flattent leur vanité et rehaussent leur prestige, et les cadeaux toujours bien accueillis par ces avides souverains; mais elle se mêle aussi de leurs querelles, pour les apaiser selon ses intérêts ou les entretenir; et surtout elle installe auprès d'eux, dans les villes mêmes où s'exerce leur autorité, des officiers ou des dignitaires byzantins, en qui ces princes trouvent souvent des auxiliaires utiles, mais plus souvent encore des protecteurs gênants.

Ainsi, sans rien brusquer, en faisant bon ménage avec les autorités locales, en ne s'aliénant point les populations lombardes ou calabraises, l'administration impériale avait su, par des moyens très simples, assurer en Italie la suprématie du *basileus*. Mais ce n'est là que la moindre partie de l'œuvre byzantine. Les empereurs de Constantinople ont poursuivi quelque chose de plus; l'assimilation à l'hellénisme de ces populations latines. Ce résultat toutefois n'a point été obtenu, comme *à priori* on pourrait le croire et comme il arriva en effet dans d'autres provinces de l'empire grec,

par l'établissement dans la péninsule de colons venus des parties orientales de la monarchie ; quoique l'on rencontre, au début de la conquête, quelques colonies de cette sorte, quoique, au onzième siècle encore, il soit question de certaines fondations de villes, telles que Troia, que créa en 1019 le catapan Bojoannès, il semble bien que cette colonisation officielle et proprement byzantine n'a joué dans l'hellénisation du pays qu'un rôle secondaire. C'est par d'autres moyens qu'aux extrémités de l'Italie naquit une nouvelle Grande Grèce.

D'abord une politique religieuse très adroite s'appliqua, par l'organisation d'une nouvelle hiérarchie ecclésiastique, à rattacher les populations à la liturgie et au rite de Byzance, à substituer lentement un clergé grec à l'ancien clergé latin. En Calabre, huit évêchés nouveaux furent créés, doublant presque le nombre des circonscriptions ecclésiastiques de la province ; à côté de l'ancienne métropole de Reggio, un nouveau métropolitain fut institué à Santa-Severina ; et sur tous ces sièges épiscopaux qui dépendaient du patriarcat de Constantinople, il y a tout lieu de croire que des prélats grecs furent installés par le gouvernement. En Apulie, où la population indigène était en

grande majorité lombarde, la situation était plus complexe et plus difficile; malgré les tentatives des stratèges à Tarente, à Bari, pour établir des évêques grecs, le clergé latin prédomina d'abord dans cette région jusqu'au milieu du dixième siècle. L'énergie de Nicéphore Phocas s'efforça de modifier cet état de choses et d'assurer par des mesures vigoureuses la prépondérance de l'hellénisme. Une métropole nouvelle fut créée à Otrante, d'où dépendirent cinq évêchés nouveaux, institués sur les confins de la Lucanie et de l'Apulie, et des prélats grecs furent placés sur ces sièges; un édit impérial interdit même, s'il faut en croire le témoignage de Luitprand de Crémone, l'usage de la liturgie latine dans toute l'Apulie. En tout cas, de même que, dans l'ordre politique, la cour byzantine cherchait à faire entrer les Lombards dans les cadres de l'administration impériale, ainsi, dans le domaine religieux, elle s'appliqua à attirer vers le patriarcat de Constantinople les évêques des principales villes d'Apulie. A ces prélats latins, théoriquement rattachés à Rome, Byzance offrit, avec le titre d'archevêque, une situation plus indépendante; elle les détacha des métropoles lombardes auxquelles ils étaient soumis, elle transforma

leurs évêchés en sièges autocéphales. Cefut le cas pour Bari, qui deviendra même plus tard, au commencement du onzième siècle, le centre d'une importante province ecclésiastique et la métropole des églises apuliennes; ce fut le cas pour Trani, pour Tarente, pour d'autres sièges encore; et les chefs de ces églises, même lorsqu'ils ne sont pas des Grecs, nous apparaissent comme les fidèles sujets du *basileus* qui, en échange de leur dévouement à l'empire, leur garantit une large autonomie.

Ainsi, dit M. Gay, la politique religieuse des Byzantins, sachant s'adapter avec une remarquable souplesse à la diversité des circonstances locales, use de procédés différents pour étendre son action sur les églises apuliennes. Là où le changement est possible, on institue des évêques grecs étroitement rattachés au patriarcat de Constantinople; ailleurs on se contente de diviser le haut clergé latin par une distribution inégale de faveurs et de titres; sans provoquer de brusques ruptures avec le patriarcat romain, on s'efforce d'attirer les nouveaux « archevêques » dans les cadres de la hiérarchie ecclésiastique byzantine, de même que, dès l'origine de la conquête, on a fait entrer les nobles lombards dans les rangs des dignitaires du Palais.

Ce n'est pas tout. A mesure que la puissance byzantine se fortifiait en Italie, les

progrès de la domination arabe en Sicile amenaient dans la péninsule un flot continu d'émigrants chrétiens. C'est surtout dans la Calabre, voisine de leur pays d'origine, que ces réfugiés s'établirent; mais bientôt leur influence, dépassant ces limites, s'étendit au nord du Crati, jusqu'aux confins de la Lucanie et au delà même, jusqu'en Basilicate et en Capitanate. Parmi eux se trouvaient un grand nombre de moines: ils furent les agents les plus actifs de l'œuvre d'assimilation.

C'est par leur activité, dit M. Gay, par le progrès de leur expansion au nord de la Calabre, que la langue, le culte, la civilisation de Byzance, pénétrant plus avant sur le sol italien, firent triompher l'hellénisme en des régions nouvelles restées jusqu'alors toutes latines.

On a raconté plus d'une fois déjà la vie de ces religieux basiliens qui firent, au dixième siècle, de la Calabre comme une nouvelle Thébaïde; leurs biographies, dont plusieurs au reste sont encore inédites, figurent parmi les documents les plus remarquables que nous possédions sur l'œuvre byzantine en Italie¹. C'est leur infatigable propagande qui a couvert toutes ces régions de monas-

1. Cf. Lake, *The Greek monasteries in South-Italy* (*Journ. of Theol. Studies*, 1903 et 1904). Le P. Delahaye promet de réunir

tères grecs, qui a peuplé de chapelles et d'ermitages les solitudes de la Calabre et de la Terre d'Otrante, qui a poussé jusque dans la région du mont Vulture, jusqu'en Campanie, jusqu'aux portes de Rome même, leurs pieux établissements. Je ne raconterai point pourtant, après M. Gay, l'existence agitée et pittoresque de ces rudes ascètes, de saint Élie le Sicilien et de saint Élie le Spéléote, de Christophore et de ses fils Macarios et Sabas, qui fondèrent vers le milieu du dixième siècle dans la région du Mercourion, au nord du Crati, une importante colonie monastique, de Luc de Demenna ou de Vital, et encore moins celle du plus illustre de tous ces religieux, de saint Nil de Rossano, dont Lenormant déjà et M. Schlumberger ont abondamment conté les épisodes, si instructifs pour la connaissance de la vie monastique et l'étude de l'Italie byzantine au dixième siècle. Il me paraît infiniment plus important de déterminer avec quelque précision à quelles régions s'appliqua l'œuvre de ces moines errants : aussi bien, sur ce point essentiel,

un jour et d'étudier tous ces textes hagiographiques, dont plusieurs, conservés à Messine, à Naples, au Vatican, ont échappé à M. Gay (*Anal. Bolland.*, XXIII, 488). Cf. aussi les études de Loparew, *Vies byzantines des saints du VIII^e et IX^e siècles* (Viz. Vremennik, t. XIX, Petrograd, 1915).

il m'est impossible de souscrire pleinement aux conclusions de M. Gay.

A en croire notre auteur, il faut, pour apprécier avec exactitude l'extension de l'hellénisme dans l'Italie du Sud, distinguer soigneusement deux régions : la Calabre, où, dès avant le règne de Basile I^{er}, dominaient la langue et la liturgie grecques, et qui s'unit en conséquence de plus en plus étroitement à l'Orient par le lien d'une même culture et par la communauté d'une même foi orthodoxe ; et, d'autre part, l'Apulie, peuplée en grande majorité de Lombards et de Latins, parlant une autre langue, ayant d'autres coutumes, gardant ses évêques latins qui, tout en reconnaissant l'autorité impériale, étaient nommés et consacrés par le pontife romain. Dans cette seconde région, l'hellénisme n'aurait fait que des progrès médiocres. « Vers la fin du onzième siècle, dit M. Gay, au nord de Tarente et de Brindisi, la masse de la population est restée latine. Sur le littoral campanien, les gens de Naples et d'Amalfi sont de purs Latins, comme leurs voisins lombards de Salerne et de Capoue. » Sans doute, chez les uns et les autres, se propage lentement une certaine influence byzantine ; « mais la seule région qui se transforme et dans laquelle l'hellénisme de-

vient prépondérant, c'est le nord de la Calabre, la Lucanie méridionale, les vallées de l'Agri et du Sinni, la région voisine de Tarente et de Brindisi ». Certes cette Grande Grèce byzantine dépasse sensiblement les limites où elle était enfermée au huitième siècle, et c'est là un résultat important et durable de la restauration macédonienne. Pourtant ce domaine nouveau où s'étendit l'influence grecque nous apparaît, d'après M. Gay, comme infiniment moins étendu qu'on n'est d'ordinaire enclin à le fixer¹.

Je ne méconnais point assurément l'incontestable différence qui existe entre la Calabre pleinement grecque et l'Apulie beaucoup moins hellénisée ; dans cette seconde région, le latin, rien qu'à en juger par la langue des diplômes, conserva évidemment une place importante, et c'est le droit lombard qui y demeura la règle des contrats, comme c'est le clergé romain qui y garda le gouvernement des âmes. Mais il y a eu aussi une zone hellénisée, « où le droit byzantin, tout en s'assimilant une partie de la législation lombarde, a fait les mêmes progrès que la langue et la liturgie grecques ».

1. On se rendra compte exactement des limites que M. Gay assigne à l'extension de l'hellénisme dans la seconde des cartes qui accompagnent son livre.

M. Gay ne le conteste point : seulement il restreint trop, à mon avis, l'étendue de cette zone.

Pour s'en rendre compte, il suffit de voir jusqu'où allèrent ces moines basilien qui « furent, selon le mot de M. Gay lui-même, les instruments les plus actifs et les plus efficaces de la propagande byzantine ». Il me paraît bien que M. Gay n'a point fait à ces moines la part assez large* encore. « Nous n'avons point, dit-il, de documents qui nous permettent de dresser une liste des monastères basilien de la Calabre et de la Terre d'Otrante à l'époque byzantine. » Cela est vrai, s'il s'agit d'en établir une liste complète; mais du moins les textes nous fournissent-ils assez d'informations pour qu'il soit fort exagéré de dire qu'avant l'époque normande nous ne savons sur ces établissements rien de précis ni de sûr¹. Et de ces textes fort significatifs M. Gay n'a pas, à mon sens, tiré suffisamment parti. Mais il n'y a pas que les textes. Toute cette Italie

1. Cf. par exemple, dans Trincherà, *Syllabus græcarum membranarum*, un certain nombre de diplômes datant de l'époque byzantine, où l'on trouve des mentions de monastères grecs aux pages 13, 14, 15, 28, 29, 39, 40, 44, 49. Le monastère de Saint-Pierre de Tarente, quoi qu'en pense M. Gay (p. 377), était un couvent grec et impérial (Trincherà, p. 31).

du Sud est pleine de monuments qui attestent l'influence et la longue persistance de l'hellénisme dans ces régions. Ce sont de petites chapelles, des « laures » perdues dans les ravins de la Terre d'Otrante et de la Basilicate, dans les montagneuses régions de la Calabre; beaucoup d'entre elles sont décorées de peintures de style byzantin, qu'accompagnent des inscriptions grecques. C'est là que vivaient ces pieux solitaires qui, selon l'expression d'un hagiographe, « menaient la pure vie érémitique et ne s'entretenaient qu'avec Dieu »; et autour de ces petites églises se groupait une population qui était incontestablement de langue et de rite grecs. Or, si, comme l'a fait M. Bertaux dans son livre précédemment cité, au chapitre intitulé : *l'Art des moines basiliciens* (p. 115 et suiv.), on étudie l'emplacement de ces pieuses fondations, on voit que les deux grands courants de migration monastique, partis des extrémités de la Calabre et de la Terre d'Otrante, pénétrèrent dans l'intérieur de la péninsule plus avant que ne le dit M. Gay. Qu'on jette seulement un coup d'œil sur la carte que M. Bertaux a dressée (p. 131) de ces grottes basilicennes, on verra qu'elles atteignent à l'ouest la région du Cilento, au nord celle de Melfi et du Vulture, tandis qu'à

l'est elles se rencontrent jusque vers Bari et Trani. Je n'ignore pas que beaucoup de ces fondations sont postérieures à l'époque byzantine, encore qu'il y en ait du dixième et du onzième siècle bien plus que ne le croit M. Gay. Mais si les pays où elles se rencontrent étaient, au douzième siècle sous la domination normande, au quatorzième siècle encore sous la domination angevine, si fort attachés à la langue et au rite grecs, n'est-ce point la preuve évidente de la profonde empreinte orientale qu'ils avaient reçue à l'époque byzantine, et n'avons-nous pas, dès lors, le droit et l'obligation de tenir compte des données que nous fournissent ces monuments? Je crains que, pour ne l'avoir point fait, M. Gay n'ait volontairement diminué l'importance de l'œuvre byzantine en Italie.

IV

Ce qui est certain du moins, c'est que, malgré les défections des vassaux lombards, malgré les révoltes passagères des villes apuliennes, malgré la grande insurrection que Mélo souleva au commencement du

onzième siècle, malgré la chute enfin de la domination grecque, l'administration impériale fut en somme bien accueillie par les sujets italiens, et que l'œuvre qu'elle accomplit ne fut point stérile. En échange de la prospérité que leur apporta le gouvernement des *basileis*, prospérité qu'attestent amplement l'accroissement de la population, la création de villes nouvelles, l'importance commerciale et la richesse croissante des grandes cités apuliennes, les populations indigènes témoignèrent en général à leurs maîtres orientaux, dans les crises les plus graves, une incontestable fidélité : contre les entreprises des empereurs germaniques aussi bien que contre les attaques des *condottieri* normands, elles firent preuve le plus souvent d'un parfait loyalisme. Et ce qui est frappant, c'est que les Lombards d'Apulie se montrèrent en ces circonstances aussi attachés au régime impérial que les Grecs de Calabre, aussi ardents à résister à la conquête normande : ce qui prouve bien les avantages que les uns et les autres trouvaient à ce régime, en qui ils voyaient « la plus sûre garantie de leur indépendance ».

Cette irréductible fidélité des sujets à l'empire, le long souvenir que laissa dans ces régions la domination byzantine, les

traces profondes dont elle marqua le pays, dans son droit comme dans sa langue, dans son art comme dans les formes de sa religion, ne sont point choses indifférentes pour qui veut connaître et comprendre l'empire byzantin. Elles prouvent de quoi, entre le neuvième et le onzième siècle, cette monarchie était capable, quelle force d'expansion elle possédait encore, quelle puissance d'assimilation, quelle supériorité de civilisation ; elles montrent surtout — et c'est ce que M. Gay a particulièrement bien mis en lumière — toute la souple habileté, toute l'ingénieuse variété de ressources de cette administration byzantine, qui savait si bien s'adapter aux conditions de la vie locale des pays qui lui étaient confiés pour y assurer la suprématie politique du *basileus*, y faire lentement pénétrer l'église orthodoxe et la culture grecque, y faire accepter enfin par les sujets, insensiblement gagnés à l'hellénisme et séduits par le prestige de Byzance, l'autorité de cet empire lointain qui réunissait vingt nationalités différentes, et qui trouvait son unité dans la commune pratique de l'hellénisme et de l'orthodoxie.

VIII

LA SAGESSE DE CECAUMENOS

UN PRÉCURSEUR DE LA ROCHEFOUCAULD
A BYZANCE¹.

Il y a bien des années, dans la seconde moitié du onzième siècle, vivait, dans une province assez reculée de l'empire byzantin, un grand seigneur féodal. Il s'appelait Cecaumenos, ce qui veut dire « le brûlé », et sans doute il devait ce nom à quelque ancêtre asiatique, au teint fortement basané. En tout cas, il était de bonne race, bien apparenté, et faisait bonne figure dans l'aristocratie de la monarchie. Avant de se retirer dans sa Thessalie natale, ce personnage avait vécu dans le monde; il avait servi dans l'armée, fré-

1. Lecture faite à la séance publique annuelle des cinq Académies, le 25 octobre 1912.

quenté à la cour, et, durant sa longue existence, il avait fait beaucoup d'expériences, qui l'avaient rendu passablement misanthrope, et misogynne davantage encore. Mais surtout, toute sa vie, il avait été foncièrement, incurablement provincial. Les plaisirs du monde, les élégances frelatées de la capitale, les intrigues de cour et de cœur qui étaient l'ordinaire passe-temps du palais impérial, tout cela l'avait effaré plus que séduit; et maintenant que, rentré dans sa chère province, il se remémorait, tout en exploitant ses terres, ses aventures et ses souvenirs d'autrefois, son provincialisme congénital lui ressortait par tous les pores. Les leçons que la vie lui avait apportées se condensaient en sentencieux axiomes, en maximes de conduite d'une sagesse un peu terre à terre, en conseils familiers, appuyés d'anecdotes, qu'il prodiguait à son entourage : et j'imagine que, dans la vie journalière, et pour ceux qui avaient le bonheur de l'approcher quotidiennement, cet excellent homme, d'un bon sens un peu lourd, d'une culture intellectuelle moyenne, narrateur abondant et conseiller infatigable, et par là-dessus totalement dépourvu d'idéal, devait parfois sembler quelque peu insupportable.

A nous, qui le connaissons de moins près,

il offre plus d'agrément. Il a composé en effet, à l'intention de ses enfants, un curieux petit livre, qui nous est parvenu, et dans lequel il a résumé tous les préceptes de sa sagesse, toutes les leçons de son expérience. On y rencontre des conseils pour toutes les circonstances de la vie, conseils de morale et conseils de savoir-vivre, instructions pour l'administration de la fortune et pour la conduite de la carrière, maximes d'économie domestique et maximes pour les relations mondaines. Et comme ce grand seigneur désabusé, méfiant et sceptique, ne manque point parfois d'humour ni de verve comique, il se trouve que son livre nous ouvre, de façon assez intéressante, des jours imprévus sur tout un coin d'une société disparue. Et quoiqu'il ne se pique point de lettres, quoiqu'il affecte même de mépriser les belles phrases bien peignées, où, dit-il, « il n'y a rien de bon », quoiqu'il fasse avec complaisance les honneurs de sa rusticité et de son ignorance, l'auteur de ce petit livre véridique et sincère (« je n'ai mis dans ces pages, écrit-il quelque part, que ce que j'ai fait, vu et appris, des choses vraies ») n'est point sans quelque analogie avec notre La Rochefoucauld. Ses maximes sont, si j'ose dire, à la manière de La Rochefoucauld, d'un

La Rochefoucauld moins affiné seulement, d'un La Rochefoucauld d'Orient, byzantin et féodal.

I

« Ne refuse pas les fonctions publiques : car un emploi est un bienfait de Dieu. Mais n'oublie pas que ta maison t'attend au sortir du service, et que là seulement tu trouveras la tranquillité. » Notre homme, on le voit, n'a point pour les beautés de l'administration un respect sans mélange : s'il concède qu'il faut servir l'État, c'est par devoir et sans excès d'enthousiasme. Et encore fait-il des *distinguo* subtils. La carrière des finances ne lui dit rien qui vaille : on n'y récolte qu'ennuis, on n'y trouve que chances de ruine. Les emplois de justice et les fonctions civiles ne sont guère moins périlleux, car sans cesse, à ceux qui les occupent, un problème difficile se pose : de qui, et jusqu'à concurrence de quelle somme, peut-on et doit-on accepter de l'argent ? (le *bakchich*, vous le voyez, est en Orient aussi vieux que le monde). La prudence de notre personnage établit ici de curieuses distinctions. Si l'ar-

gent vient d'un adversaire, on peut le recevoir sans scrupule : ce n'est point par sympathie pour le bénéficiaire qu'il a été offert. Mais si l'on a obligé quelqu'un, et que spontanément l'obligé vous apporte quelque cadeau, c'est une autre affaire. « Accepte, dit Cecaumenos, car en refusant tu lui ferais de la peine. Mais si le cadeau est un peu gros, ne prends pas le tout, n'en garde que la moitié. » Au total, le plus sage est encore, pour un fonctionnaire, de ne rien accepter du tout, d'abord parce que c'est immoral, et surtout parce que c'est dangereux. Et au fond, pour notre personnage, il n'y a guère qu'une carrière où un honnête homme puisse se risquer sans inconvénient : c'est l'armée.

Mais, plus que tout, la cour épouvante ce gentilhomme de province. C'est un terrain étrangement glissant que les appartements du palais impérial. « Si tu sers l'empereur, dit notre texte, prends bien garde : aie toujours devant les yeux l'image de ta chute ; tu ne sais pas tout ce qu'on trame derrière ton dos. » Aussi la prudence la plus avisée doit-elle ici gouverner chaque démarche. On tiendra sa langue soigneusement, surtout si la conversation tombe sur la personne de l'empereur ou de l'impératrice ; on évitera le plus possible de dîner en ville, dût-on pas-

ser pour un homme insociable ; outre qu'il se débite, dans les réunions mondaines, beaucoup de frivolités et de vains bavardages, on risque toujours, dans la chaleur communicative des banquets, de compromettre, par un mot de trop, sa fortune. Bref, il faut surveiller chacun de ses pas, se dire que les choses les plus indifférentes en apparence peuvent être la source de graves ennuis ; surtout il faut être prudent vis-à-vis des grandes dames, et ne se point laisser prendre à leurs fallacieuses avances. « Pour ce qui est de l'impératrice, dit le texte, respecte-la comme ta souveraine, comme une mère, comme une sœur ; et si elle veut... s'humaniser avec toi, écarte-toi, retire-toi ; ne lui parle jamais que les yeux baissés. » On voit que notre homme avait connu le temps où Zoé la Porphyrogénète, de tapageuse mémoire, remplissait la ville et la cour du bruit de ses aventures et s'entendait, par la bonne grâce de son accueil, à faire relever sur ses charmes les yeux les plus obstinément baissés.

Au fond, en matière politique, la sagesse de Cecaumenos se ramène à quelques maximes très simples : il faut servir le prince fidèlement, loyalement, en bon vassal ; il faut, en cas de soulèvement, prendre le parti de l'em-

pereur légitime, par prudence d'ailleurs au moins autant que par loyalisme : « Car celui qui règne à Constantinople, dit notre homme, remporte toujours finalement la victoire. » Il y a des gens ainsi qui sont toujours du côté du gouvernement. Mais, cela dit, le parti le plus sage est de vivre le plus possible loin de la capitale et de la cour. « Si tu éprouves le désir, dit le texte, d'adorer la majesté impériale, de te prosterner dans les saintes églises, d'admirer la belle ordonnance de la ville et du palais, fais-le une fois, mais n'y reviens pas. » Il vaut mieux vivre sur ses terres, indépendant, respecté, que de s'exposer, dans la domesticité impériale, aux humiliations et aux calomnies. Et notre auteur conte à ce propos une assez plaisante histoire.

Un émir arabe des marches de Syrie était venu rendre visite à l'empereur Romain. Fort bien reçu une première fois, comblé de cadeaux et d'honneurs, il eut le tort de revenir. Cette fois on le traita fort mal, et pendant deux années entières on le garda demicaptif à Constantinople. On le relâcha enfin. Et quand il eut passé la frontière, il rassembla tous ses gens et, prenant sa tête à deux mains : « Qu'est ceci ? » leur demanda-t-il. — « Votre tête, Seigneur », lui répondirent-ils

en riant. — « Dieu soit donc loué, reprit l'émir, de ce que j'aie franchi les détroits avec ma tête sur les épaules et que j'aie retrouvé mon bon pays d'Arabie. »

Vivre dans ses terres, où l'on garde sa tête sur les épaules, vivre dans sa province et cultiver son jardin, comme dit Candide, cela vaut mieux que fréquenter le monde de courtisans intrigants, de belles dames tentatrices, de prélats orgueilleux, de philosophes infatués de leur science, qu'on rencontrait dans cette Byzance de cour, trop civilisée, trop raffinée, trop lettrée, trop perverse. Et les maximes que Cecaumenos a formulées pour le gouvernement de cette vie provinciale et rustique qu'il adore, ne sont point, dans son petit livre, la partie la moins savoureuse.

II

« Il n'y a pas, dit notre homme, de meilleure façon de vivre que de travailler la terre. Fais du blé, du vin, fais de la culture et de l'élevage, et tu seras heureux. » Quelques-uns jugeront peut-être que c'est là une forme de bonheur un peu élémentaire. Ceca-

menos l'estimait suffisante, et l'appréciait d'autant plus qu'elle lui donnait de bons revenus.

Car ici, plus encore peut-être que dans le gouvernement de la vie publique, la question d'argent prend aux yeux de ce gentilhomme campagnard une importance essentielle. Sans doute, il est bon, il est recommandable d'être pieux, d'être charitable, de ne point laisser molester les gens de son voisinage; on lit quelque part chez notre auteur cette maxime vigoureuse: « Celui qui voit commettre l'injustice, et qui ne proteste point, est un vrai diable. » Mais ces élans sont rares chez notre homme. Sa prudence avisée l'incite à ne point se faire d'affaires, à ménager les voisins puissants, à se concilier leur bonne grâce par des cadeaux opportunément envoyés. Le métier de redresseur de torts ne tente que modérément son cœur peu chevaleresque; il a l'âme de Sancho plus que celle de don Quichotte.

Mais surtout son bon sens pratique l'engage à être économe et bon ménager de son bien. Emprunter de l'argent lui paraît chose fâcheuse, pénible par les démarches qu'elle comporte et les refus auxquels elle expose; mais prêter de l'argent lui semble chose bien plus fâcheuse encore, et il a plaisam-

ment mis les siens en garde contre les indiscretes entreprises des quémandeurs : « Méfie-toi, écrit-il, des habiles gens qui veulent (je m'excuse d'employer ici un mot trop familier peut-être, mais qui rend le grec à merveille), qui veulent te « taper ». Écoute-moi bien. Celui qui compte t'emprunter ne te demandera pas de l'argent tout d'abord. Il t'enverra quelques friandises, des lièvres, des perdrix, du poisson, et autres bonnes choses ; puis il t'invitera à dîner, deux ou trois fois, en te disant qu'il t'aime beaucoup : et puis, un beau jour, il te montrera une grosse somme d'argent, qu'il a du reste empruntée ailleurs, et il te dira : « Je destinais cet argent à telle ou telle affaire ; mais on ne veut pas accepter cette monnaie-ci, on m'en demande telle autre (ce sera naturellement celle qu'il suppose entre tes mains). Si tu m'aimes, prête-moi donc cet argent, pour que je ne manque pas l'affaire. Je te rendrai cela demain ou à la fin de la semaine, avec un beau cadeau. » Ou bien ce sera une autre histoire : « J'avais en main l'argent nécessaire, mais la clef de mon coffre-fort s'est égarée », ou bien encore : « Un ami est venu qui m'a demandé quelque argent, et me voici moi-même un peu embarrassé. » Et quand, par ces beaux discours, il

t'aura mis de belle humeur, il t'empruntera la forte somme. Et pendant que tu ne penseras, toi, qu'aux friandises que tu as reçues, qu'aux bons diners qu'il t'a offerts et que tu en espèreras d'autres, lui, ayant trouvé son bénéfice, se réjouira sous cape et dira : « Bénis soient les lièvres et les autres cadeaux que je lui ai envoyés, et ces bons diners qui m'ont rapporté tant d'or ». Et bientôt il commencera à s'éloigner de toi, il évitera de te répondre, il cherchera des prétextes pour te fuir, et si tu le presses, il finira par te dire : « Mais comment ne rougis-tu pas de me presser tant pour ces pièces fausses et de mauvais aloi ? Si j'avais su que tu étais un homme de cette sorte, je n'aurais rien accepté de toi. » Moralité : l'obligance est une vertu périlleuse, la confiance une candeur sans emploi ; et l'homme sage, qui veut avoir la paix chez soi, doit se méfier sans cesse, et par-dessus tout, de ses amis.

« Ce que les hommes ont nommé amitié, a dit La Rochefoucauld, n'est qu'une société, un ménagement réciproque d'intérêts, un échange de bons offices. » Et ailleurs : « La plupart des amis dégoûtent de l'amitié. » Cecaumenos pense à peu près de même. « Garde-toi de tes amis, écrit-il, bien plus

encore que de tes ennemis. » Ailleurs on lit cette maxime : « Beaucoup de gens se sont ruinés pour l'amour de leurs amis, et ont perdu pour eux, non seulement corps et biens, mais souvent même leur âme. » Conséquence : l'homme sage n'aura point d'amis. « Je consens, dit l'auteur, que tu aimes tous les hommes, mais ne raconte à personne tes secrets, car cela est fort dangereux. Du jour où tu as dit tes secrets à quelqu'un, tu deviens son esclave et il peut te faire tout le mal du monde, sans que tu oses riposter. Alors, pourquoi irais-tu volontairement aliéner ta liberté ? » N'ayez point surtout d'amis intimes — car ils ne sont jamais sûrs, et trop souvent fâcheux ou indiscrets, — et principalement ne les introduisez point chez vous. « S'il te tombe, dit notre homme, un ami de passage, loge-le où tu voudras, mais pas dans ta maison. S'il est chez toi, ta femme, tes filles, tes brus, ne pourront plus librement sortir de leur appartement et vaquer aux soins domestiques. Ou bien, s'il faut qu'elles se montrent, ton ami les lorgnera, et, tout en feignant de baisser les yeux, il détaillera leur démarche, leur costume, leur figure, bref, il les examinera de la tête aux pieds. Quete dirai-je encore ? S'il en trouve l'occasion, il ébauchera avec ta femme une

liaison amoureuse, il la poursuivra de ses regards insolents, il tâchera de la séduire, ou, tout au moins, il se vantera de l'avoir fait. »

Nous touchons ici à un point particulièrement délicat. Sceptique sur l'amitié, notre homme l'est davantage encore sur la vertu des femmes. Je ne sais si, comme La Rochefoucauld, il avait rencontré sur sa route quelque madame de Longueville : en tout cas, sur la femme, sur l'amour, sur le mariage, il avait des opinions fort arrêtées. La femme lui apparaît comme un être étrangement redoutable. « Il est dangereux, a-t-il écrit, d'être en mauvais termes avec des femmes, plus dangereux encore d'être leur ami : l'une et l'autre situation procurent bien des ennuis. » On lit ailleurs : « Prends bien garde à toi, quand tu causes avec une femme, surtout si elle est jolie. Ne sois pas trop intime avec elle, car tu n'échapperas point à ses artifices. Tes yeux bientôt s'allumeront, ton cœur s'agitiera, tu ne seras plus maître de toi-même. Et aussi bien tu auras à la fois à combattre trois adversaires : le diable, la grâce et les paroles de ton interlocutrice, et la nature enfin. Et c'est chose bien difficile de vaincre la nature. »

Voilà pour les femmes en général : vous jugez ce que devient la défiance de Ceca-

menos, quand il s'agit de la sienne en particulier. Sans doute il a dit quelque part : « Celui qui perd sa femme perd en même temps la moitié de sa vie, et même davantage, si sa femme était bonne. » Mais il pensait sans doute, comme La Rochefoucauld, que, s'il y a de bons mariages, il n'y en a point de délicieux, et il ne recommandait pas, après une première expérience de la vie conjugale, de tenter à nouveau l'aventure. Il jugeait qu'avec une femme, on n'est jamais tout à fait tranquille, et que sans cesse il la faut surveiller. La montrer à ses amis est imprudent, la laisser voir à ses domestiques même n'est pas sûr, et il concluait : « Tiens sous clé ta femme et tes filles, comme des condamnées, afin que tu ne sois point la victime du serpent. » Et dans le trésor de son expérience, Cecaumenos retrouvait fort à propos une histoire pour appuyer son dire.

Un grand personnage de Constantinople avait une jolie femme, charmante de visage, plus exquise d'âme encore, intelligente avec cela, instruite et vertueuse. L'empereur lui fit la cour; comme il n'arrivait à rien, il eut l'idée d'expédier le mari comme fonctionnaire dans une province lointaine; la dame continua à résister. Quand, au bout de trois

ans d'absence, l'époux revint dans la capitale, elle n'avait point cédé. Mais à ce moment un jeune homme entra en scène; se présentant comme le parent de la femme, il devint vite l'ami du mari et le familier de la maison... « Et, ajoute sentencieusement notre auteur, ce que l'empereur n'avait pu obtenir par toutes ses promesses d'argent et de dignités, l'amitié en vint à bout. » Sans doute de telles aventures étaient rares dans la calme province où Cecaumenos vivait, et les mœurs assez libres de Constantinople n'avaient point pénétré dans ces maisons austères, où le gynécée chrétien a des airs de harem musulman. Un homme averti pourtant jugeait que trop de précautions ne sont jamais inutiles. Et j'imagine qu'aux côtés de leur seigneur et maître, qui les cloîtrait si exactement et ne les quittait guère, dans l'oisiveté assez vide de distractions de leur vie provinciale, la femme et les filles de Cecaumenos s'amusaient parfois modérément : d'autant qu'à en juger par ce que nous savons de la culture des femmes byzantines, elles ne trouvaient point sans doute, pour s'occuper, beaucoup de ressources en elles-mêmes.

En bon provincial qu'il était, Cecaumenos avait bien d'autres préjugés. Il n'aimait pas

les médecins, qu'il a drapés d'assez plaisante manière, et, comme le vieux Caton, qu'il rappelle par plus d'un trait, il savait toute une collection de remèdes de bonne femme, qui guérissaient plus sûrement et à moins de frais. Il n'aimait point les comédiens, les flatteurs, les paresseux, bref tous les gens qu'il jugeait inutiles : et son esprit d'universelle méfiance se résumait bien dans cet axiome désenchanté : « La nature de l'homme est inconstante et versatile, et elle glisse facilement du bien au mal. »

La sagesse de ce Byzantin d'autrefois n'est point, vous le voyez, fort attrayante, et ce grand propriétaire provincial, économe, prudent, avisé et sceptique, n'a rien d'un héros de roman ou d'un paladin d'épopée. Tel qu'il est, il est instructif pourtant, par ce qu'il nous apprend sur le monde disparu où il vécut, par la connaissance plus complète qu'il nous donne de l'esprit et du caractère des hommes de son temps.

Quand nous prononçons aujourd'hui le nom de Byzance, invinciblement ce nom évoque à nos yeux des images de luxe éclatant, de raffinement prodigieux, et, dans un décor de féerie, des cruautés inouïes, des vices extraordinaires, une corruption et une

bassesse prodigieuses ; il évoque à nos yeux des intrigues de palais, des émeutes de la rue, des révolutions de caserne, et encore des disputes théologiques, des hérésies subtiles, incompréhensibles pour notre clair génie de Latins. Une révolution, un concile, ce sont les deux pôles entre lesquels oscille éternellement à nos yeux une Byzance magnifique et perverse, et, à cette civilisation morte, volontiers nous donnerions pour devise le titre d'un beau livre de Maurice Barrès : *Du sang, de la volupté et de la mort.*

Mais, à côté de cette Byzance-là, il y en a une autre que nous soupçonnons moins, et qu'il faut pourtant connaître, si l'on veut comprendre pourquoi cet empire a vécu de longs siècles, non sans gloire. En face de la capitale, il y a la province. En face de la corruption de la cour, il y a les rudes et solides vertus de ces races provinciales, moins affinées, moins élégantes peut-être, moins perverties aussi. En face des âmes médiocres et veules des courtisans et des traîtres, il y a des bourgeois sérieux et graves, de vieilles familles de noblesse provinciale, rustiques, vaillantes et guerrières, des paysans robustes et forts. C'est là que se recrute cette administration, dont les cadres sont l'armature qui soutint l'organisme de la

monarchie. C'est là que se recrute cette armée, qui, tant de fois, à travers tout l'Orient, a promené victorieusement les étendards de l'empire. Sans doute, cette autre Byzance, nous l'entrevoyons à peine; l'existence plus obscure de ceux qui la composèrent n'apparaît que de loin en loin au grand soleil de l'histoire. Elle a existé pourtant : et, à la parure éclatante qu'était Constantinople, elle a ajouté, pour la durée et la gloire de Byzance, des éléments de force sans cesse renouvelée. L'épopée byzantine a glorifié justement ces grands barons féodaux, qui, aux frontières lointaines, aux monts du Taurus, aux rivages de l'Euphrate, ont mené, durant des siècles, sans lassitude, sans faiblesse, la rude guerre contre l'infidèle. La prosaïque sagesse de Cecaumenos nous les montre sous un jour un peu différent, tels qu'ils furent en réalité, moins chevaleresques peut-être, non moins intéressants et plus vrais. Et c'est pourquoi ce petit livre oublié est un document unique pour l'histoire de la vie et de la société byzantine et un des monuments les plus remarquables qui nous aient été conservés pour l'histoire de la littérature grecque du moyen âge.

L'EMPIRE LATIN DE CONSTANTINOPLE

Entre tant de royaumes que le moyen âge a vus naître, choisir, pour donner l'idée de ce que fut alors l'État, l'empire latin de Constantinople, cet empire éphémère et fragile qui, né de la quatrième croisade, dura un demi-siècle à peine, et misérablement, cela semble presque un paradoxe. De ce choix inattendu, il y a cependant des raisons assez fortes, qu'il faut expliquer tout d'abord.

A la base des institutions du moyen âge se rencontre une chose essentielle : le régime féodal. Or, de ce régime féodal, nulle part on ne saurait trouver un meilleur exemple, une application plus complète que dans l'empire latin de Constantinople, — nulle part, si ce n'est dans le royaume latin de Jérusalem, né pareillement d'une croisade et qui

se constitua dans des conditions toutes semblables. En Syrie comme aux rivages du Bosphore, la conquête avait fait table rase du passé. Les vainqueurs organisèrent l'état nouveau dans lequel ils allaient vivre d'après le seul modèle qu'ils connussent, celui que leur offrait la France féodale du douzième siècle : d'un seul coup ils transportèrent en Orient toutes les lois, toutes les coutumes de l'Occident. Le régime qu'ils instituèrent du droit de la victoire, sans nul souci, ou presque, du passé, ce fut dans son expression la plus pleine, — et par là la plus instructive pour nous — la pure féodalité.

Nulle part non plus, mieux qu'en cet empire latin de Constantinople, on ne trouve un meilleur exemple pour illustrer un des phénomènes les plus intéressants que l'histoire puisse offrir : le contact entre deux grandes civilisations et les réactions qu'elles exercent l'une sur l'autre. Le grand événement de la quatrième croisade mit en présence, une fois de plus, les barons d'Occident, fiers soldats un peu rustres et les Grecs ingénieux, raffinés et subtils : ainsi il nous laisse voir — et ce n'en est pas assurément le moindre intérêt — quels échanges d'idées et de mœurs se firent alors entre deux sociétés longtemps étrangères et pro-

fondément hostiles l'une à l'autre et comment s'accommoda — ou plutôt s'exaspéra — le malentendu fondamental qui, malgré tous leurs efforts pour se rapprocher et se comprendre, sépara toujours deux mondes ennemis et rivaux.

Et voici un dernier point. Peu d'époques ont connu, plus que le moyen âge, une plus admirable expansion des Français hors de France. Du onzième au quatorzième siècle, nos ancêtres ont dépensé, des rivages d'Angleterre aux rivages de Sicile, des plateaux de Castille aux montagnes de Syrie et de Grèce, une activité infatigable en d'héroïques et merveilleuses aventures. Comme l'écrit spirituellement Maurice Barrès dans un livre, le *Voyage de Sparte*, auquel je ferai plus d'un emprunt : « Le « miracle grec », c'est beau ; mais le miracle français, je veux dire notre expansion au treizième siècle, ce n'est pas mal non plus. » Rien n'est plus vrai. Aujourd'hui encore, dans l'Orient tout entier, aux pentes du Liban comme aux pentes du Taygète, sur les monts du Péloponèse comme dans les villes mortes de Chypre et de Rhodes, le voyageur étonné rencontre des ruines imposantes, ruines d'églises et ruines de citadelles, qui sont les témoins muets de cette glorieuse épopée. La conquête de Cons-

tantinople n'est pas le moins illustre exemple de ce prodigieux esprit d'aventure et d'expansion, qui — jusque dans ses créations les plus fragiles en apparence — a su laisser des œuvres durables et dignes d'admiration : et par là, cette équipée chevaleresque devient vraiment, comme dit encore Barrès, « un exemple significatif de toute notre histoire ».

Ce sont là d'assez sérieuses raisons pour attirer notre attention vers cet empire disparu et oublié. Et si j'ajoute ceci enfin — élément d'intérêt que nous n'avons point cherché sans doute — que dans cette histoire lointaine on voit passer des noms et des faits dont l'histoire de ces dernières années a réveillé l'écho ; si — alors comme aujourd'hui — (n'a-t-on point dit que l'histoire n'est qu'un recommencement ?), une lutte ardente pour l'hégémonie de la péninsule balkanique, une partie décisive où se heurtent âprement Latins, Grecs, Bulgares et dont Constantinople est l'enjeu, sont les grands faits qui dominent la mêlée complexe des événements, peut-être jugera-t-on que ces choses mortes valent qu'on les regarde encore, pour ce qu'elles nous apprennent du passé comme par ce qu'elles évoquent du présent.

*
* *

Le 12 avril 1204, lendemain de Pâques fleuries, les croisés prenaient Constantinople et, maîtres de la capitale, ils se crurent maîtres de l'empire tout entier. Dès le 24 mars 1204, avant même la conquête faite, un traité de partage avait été signé entre les alliés, Vénitiens et Latins. Aux termes de ce traité, un empereur devait être élu parmi les grands barons, qui recevrait pour sa part le quart de l'empire grec à conquérir; les trois autres quarts seraient attribués, par moitié, l'un aux Vénitiens, l'autre, à l'armée des chevaliers auxquels il serait distribué sous forme de fiefs. De ce pacte initial allait sortir — et c'est pourquoi il le faut retenir — toute l'organisation du futur empire latin.

Après les premiers jours donnés au pillage et au partage du butin, le 9 mai 1204, le collège électoral se réunit pour choisir l'empereur. Il comprenait douze personnes, six barons, six Vénitiens. Le doge Henri Dandolo ne pouvant, par respect de la constitution vénitienne, être candidat au trône, un homme semblait tout désigné. C'était le marquis Boniface de Montferrat, le chef le plus brillant de la croisade, très populaire dans l'armée et également sympathique aux

Lombards par son origine, aux Allemands par sa parenté avec Philippe de Souabe, et aux Grecs mêmes par le mariage qu'il avait contracté avec une princesse de la famille impériale byzantine. Mais Boniface de Montferrat, par tout cela, était trop puissant, trop redoutable; il inquiétait Venise qui, ayant guidé la croisade pour son avantage, entendait en tirer son profit. Au marquis Boniface on préféra donc un seigneur de moindre importance, le comte de Flandre Baudouin. Et il faut noter dès maintenant ce trait caractéristique, que le souverain du nouvel empire fut élu par les barons ses pairs, et qu'il fut par là un prince tout féodal.

Sans doute, à l'empereur nouveau, on s'efforça de donner quelque chose du prestige extérieur qui entourait les empereurs de Byzance. Le dimanche 16 mai, les barons et les Vénitiens, en magnifiques costumes de soie et de brocart, allèrent, au palais de Boucoléon, chercher Baudouin de Flandre pour le conduire à Sainte-Sophie. Là, il revêtit le costume impérial, chaussa les brodequins de pourpre, passa la chlamyde brodée d'aigles et le long pallium chargé de pierres précieuses; et, précédé du comte de Blois qui portait la bannière de l'empire, du comte de Saint-Paul qui tenait l'épée, du marquis

de Montserrat qui, soutenu par deux évêques, élevait dans ses mains la couronne, Baudouin, en pompeux appareil, traversa la grande nef de la basilique et, franchissant la clôture sacrée de l'iconostase — privilège réservé, parmi les laïques, au seul empereur — il s'agenouilla devant l'autel. Alors les évêques lui donnèrent l'onction sainte : ils bénirent la couronne déposée sur l'autel et la lui imposèrent ; en guise de fermail, ils lui pendirent au cou un joyau magnifique qui avait appartenu à l'empereur Manuel Comnène. Puis, tenant le sceptre d'une main et de l'autre le globe d'or, il s'assit sur le trône ; après la messe entendue, il retourna au palais de Boucoléon, monté sur un cheval blanc ; solennellement il y reçut les hommages des Latins et des Grecs, après quoi il présida au festin du sacre. Et ceux qui admirèrent ce magnifique cérémonial purent croire que rien n'était changé depuis les jours glorieux des Comnènes.

Ce n'était là qu'une apparence. Le nouvel empereur n'était que le chef d'une hiérarchie toute féodale, que le premier des barons. Comme domaine direct, il possédait la terre qui s'étend à l'est et à l'ouest de la mer de Marmara, de Tzouronlon à la mer Noire, en Europe et, en Asie Mineure, la Bithynie et la

Mysie jusqu'au voisinage de Nicée ; en outre il reçut quelques-unes des grandes îles de l'Archipel, Lesbos, Chios, Samos. C'était assez peu de chose ; et, dans sa capitale même, l'empereur n'était point le seul maître. Par une étrange convention, Baudouin ne tenait que les cinq huitièmes de Constantinople ; le reste, avec la grande église de Sainte-Sophie, appartenait aux Vénitiens, qui aussi bien se firent dans la conquête la plus belle part. Ils prirent tout ce qui était utile à leurs intérêts commerciaux, les côtes, les ports, les îles, Gallipoli et Rodosto dans la mer de Marmara, Modon et Coron dans le Péloponèse, la Crète, un morceau d'Epire et d'Albanie, les îles Ioniennes. Le doge reçut le titre de « despote » qui le fit presque l'égal de l'empereur, et fièrement il s'intitula « seigneur d'un quart et demi de l'empire grec ». A Boniface de Montferrat, en compensation de l'empire qui lui avait échappé, on attribua une bonne part de la Thrace et de la Macédoine, qui forma le royaume vassal de Thessalonique. Puis on pourvut les comtes et les barons. Une floraison de seigneuries féodales s'épanouit sur le monde byzantin. Henri de Flandre, le frère de Baudouin, devint seigneur d'Adramyttion en Asie Mineure, Louis de Blois fut duc de Nicée, Renier de Trit,

duc de Philippopoli, Hugues de Saint-Paul, seigneur de Didymotique. En un seul jour, l'empereur fit 600 chevaliers et leur distribua des fiefs. Quelques semaines plus tard, dans la Thessalie et la Grèce conquises, naquirent d'autres seigneuries : il y eut des ducs d'Athènes, des marquis de Bodonitza, des seigneurs de Négrepont, des princes d'Achaïe. Et dans tout l'Archipel s'établirent des dynastes vénitiens ou génois, marquis de Cérigo et grands-ducs de Lemnos, ducs de Naxos et sires de Santorin, et bien d'autres que je passe. Il semblait que tout le patriciat de Venise venait, dans l'Orient conquis, chercher une merveilleuse fortune.

A leur tour, féodalement, ces grandes seigneuries se subdivisèrent en moindres fiefs. Nulle part cette féodalité latine n'apparaît en traits plus clairs et plus saisissants que dans la principauté de Morée ou d'Achaïe. Au-dessous du prince, on y installa douze grands barons, ceux qui s'appelèrent, en souvenir de Charlemagne et de ses pairs, « les douze pairs de la conquête » ; plus bas, ce furent les moindres feudataires, chevaliers bannets et « sergents de la conquête ». Parallèlement à la féodalité laïque, la féodalité religieuse se constitua : il y eut un archevêque latin à Patras, de qui dépendirent

cinq suffragants. Et les grands ordres militaires de l'Hôpital et du Temple reçurent, sous forme de fiefs, leur part du butin.

De tous ces personnages, la règle féodale fixa les rapports et les liens. Sauf le doge, trop haut seigneur pour prêter l'hommage, et qui en fut exempté, les grands barons se reconnurent vassaux directs de l'empereur et tinrent de lui leurs terres. Les moindres seigneurs à leur tour dépendirent de ces grands feudataires. Et à tous, comme obligation essentielle et fort lourde, le service d'ost s'imposa. Dans ce pays mal soumis, la guerre était une nécessité constante. Aussi, en Achaïe par exemple, sur douze mois, les barons doivent au prince quatre mois de service en campagne et quatre mois de service de garnison dans les places fortes du pays ; durant les quatre autres mois, où ils peuvent s'occuper de leurs affaires, interdiction leur est faite de passer la mer en des voyages qui les éloigneraient trop de la principauté. L'Église elle-même, membre du corps féodal, fut astreinte à l'obligation militaire.

Dans les affaires privées comme dans les affaires publiques, la loi fut toute féodale. L'état latin eut pour code « les usages de l'empire », dont on demanda le modèle à

la législation du royaume de Jérusalem. Ce furent les Assises de Romanie.

Et ainsi, au delà des mers, un monde nouveau naissait, que le pape Honorius III appelait justement « une nouvelle France ».

On se flattait qu'une œuvre solide était issue de la conquête. En fait, rarement œuvre fut plus caduque, et dès l'origine.

Il aurait fallu, pour vivre et durer, un État fortement centralisé, une monarchie vigoureuse. Or l'empereur était sans pouvoir. Il était revêtu d'un titre sonore; autour de lui, comme autour du roi de France, se concentraient les grands officiers de la couronne, un sénéchal, un connétable, un chambellan, un maréchal. Mais son autorité était nulle: cet empereur n'est qu'un baron féodal parmi d'autres barons féodaux. De cette conception du pouvoir impérial il existe une preuve bien caractéristique dans les bulles d'or magnifiques dont Baudouin et son frère Henri ont scellé quelques actes solennels. D'un côté, on voit, accompagné d'une légende grecque, le prince assis sur son trône, tenant en main le sceptre et le globe surmonté d'une croix, dans toute la splendeur de l'empereur byzantin dont il se dit l'héritier. Mais, sur le revers, une figure équestre

apparaît : le souverain est représenté sur un cheval au galop, armé de toutes pièces, l'épée haute, tenant au bras l'écu au lion de Flandre. C'est une image toute féodale, et plus chère que l'autre à celui qui y est montré. Dans la légende latine, Baudouin a pris soin de s'intituler « empereur de Romanie », mais aussi « comte de Flandre et de Hainaut ».

Ces monuments, où l'empreinte féodale se marque bien plus fortement que l'empreinte impériale, n'ont assurément qu'une valeur symbolique. Mais regardez les faits. Boniface de Montferrat, roi de Thessalonique, est à l'égard de son suzerain le plus indocile, le plus indiscipliné des vassaux. Pour lui imposer l'obéissance, Baudouin dut lui faire la guerre, et Villehardouin, malgré sa sympathie pour le marquis, ne voyait pas sans inquiétude une brouille où on risquait, « si Dieu n'en eût pris pitié, de perdre toute la conquête faite et de mettre la chrétienté en aventure de périr ». On réconcilia les deux adversaires : ce ne fut jamais pour une entente durable. Quant aux vassaux de la Grèce lointaine, volontiers ils se désintéressaient des affaires de l'empire : et avec les Vénitiens, impatients de tout contrôle, c'étaient sans cesse des difficultés renaiss-

santes. Ainsi, la force militaire était médiocre ; les ressources financières étaient plus médiocres encore. Vainement le second empereur, Henri de Flandre, qui fut « le véritable fondateur de l'empire latin », parvint-il, à force d'énergie habile, à imposer son autorité à Thessalonique, où un parti italien s'élevait, hostile aux Français, et sut-il, au parlement de Ravennika (1209) apparaître aux feudataires de Grèce en maître et en suzerain incontesté. Partout l'anarchie féodale fut la plus forte. En Achaïe, les franchises des barons limitaient étroitement l'autorité du prince ; et ces privilèges dangereux, qui accordaient par exemple aux douze pairs le droit de haute et de basse justice, le droit de battre monnaie, le droit de construire des forteresses, le souverain, au jour de son avènement, devait jurer de les maintenir ; et contre lui les seigneurs savaient les défendre. Quand Philippe de Savoie, prince d'Achaïe, prétendit violer ces usages respectables et qu'au maréchal Nicolas de Saint-Omer invoquant les coutumes, ironiquement il demandait : « Mais où donc avez-vous trouvé ces coutumes ? » que croyez-vous que fit ce grand baron féodal ? Hardiment, en pleine cour, le maréchal tira l'épée, et la brandissant : « Voici nos coutumes, répon-

dit-il. Car par cette épée nos ancêtres ont conquis le pays, et par cette épée nous défendons nos franchises et nos usances contre ceux qui nous les veulent rompre¹. »

Comment l'empire latin de Constantinople eût-il pu résister aux effets déplorables de cette organisation féodale dont nulle force contraire ne tempérait les vices ?

*
**

Ce n'était point, malheureusement pour le nouvel état, la seule cause de faiblesse.

La façon dont les Latins avaient pris Constantinople était mal faite pour leur concilier les sympathies des Grecs. Pendant trois jours, la capitale byzantine avait connu toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut, le pillage, le meurtre, la profanation des sanctuaires les plus vénérés. Sainte-Sophie avait été le théâtre de scènes scandaleuses : on avait vu les châsses brisées, les reliques volées, les saintes images foulées aux pieds, les livres sacrés déchirés ; on avait vu une soldatesque ivre buvant dans les vases consacrés et les bijoux arrachés aux icônes et aux autels servir de parure à des filles perdues ; on avait vu les statues, chefs-d'œu-

1. *Chronique de Morée*, éd. J. Longnon, n° 862.

vre de l'art antique, mises en pièces ou jetées à la fonte, pour en faire des gros sous ; les habitants avaient été rançonnés, violentés, égorgés. Et les Grecs avaient pleuré des larmes de sang sur ce grand désastre, déclarant que les musulmans mêmes eussent été plus cléments que les croisés.

Après un tel début, l'entente entre vainqueurs et vaincus était singulièrement difficile à établir. Par surcroît un antagonisme profond, politique et religieux, divisait les deux races. La brutalité de la conquête enfin, avec les spoliations inévitables qu'elle entraînait, n'était pas faite pour accommoder les différends et apaiser les haines. Sans doute quelques barons latins, un Villehardouin en Achaïe, un Montferrat à Thessalonique, s'appliquèrent à pratiquer une politique souvent favorable résolument aux vaincus, et Innocent III lui-même, avec son sens des réalités, recommanda, dans les questions religieuses, si délicates à résoudre, une large tolérance. Au fond, entre Grecs et Latins, l'accord était impossible.

Le chroniqueur Robert de Clari raconte à ce sujet une anecdote significative. Quand les barons d'Occident entrèrent à Constantinople, ils apprirent que dans la capitale byzantine vivait une princesse française

mariée autrefois à un empereur grec. Elle se nommait Agnès de France et elle était la propre sœur du roi Philippe-Auguste. Les chefs de l'armée allèrent saluer cette compatriote : mais, dit le chroniqueur « elle leur fit moult mauvais semblant et moult était courroucée de ce qu'ils étaient là venus ni ne voulait parler à eux ». Et par interprète elle leur fit dire « qu'elle ne savait rien de français ». Si c'étaient là, au lendemain de la prise de Constantinople par les Latins, les sentiments qu'éprouvait à l'égard des vainqueurs une princesse française déracinée, on juge de ce que pensaient les Grecs de race. En fait, bien peu d'entre eux se rallièrent au régime nouveau ; et leurs compatriotes jugèrent durement « ces âmes serviles que l'ambition arma contre leur patrie » ; ces traîtres qui, pour obtenir quelques terres, firent la paix, « alors qu'ils auraient dû souhaiter rester éternellement en guerre avec les Latins ¹ ».

Ce fut là — rester en guerre avec les Latins — le sentiment général. En face du conquérant étranger, une fois de plus, la nationalité byzantine reprit conscience d'elle-même. Partout des états grecs se constituè-

1. Nicéas.

rent dans la débâcle de l'empire, à Trébizonde sous des princes de la famille impériale des Comnènes, à Nicée, sous l'autorité de Théodore Lascaris, gendre d'Alexis III, en Epire, autour de Michel Ange Comnène, un bâtard de la maison souveraine, ailleurs encore en Grèce et en Asie. Autour de ces chefs improvisés se groupa la force byzantine. A Nicée le haut clergé, l'aristocratie de la monarchie se rallièrent autour de Lascaris qui, en 1206, en face de l'empereur latin, se faisait solennellement couronner empereur; et partout le peuple prit le parti contraire à l'étranger. Tous ces parvenus, tous ces ambitieux eurent une ambition commune : reprendre Constantinople. La lutte était fatale entre Grecs et Latins.

Au péril grec s'ajouta le péril bulgare. Depuis qu'à la fin du septième siècle les Bulgares s'étaient établis au sud du Danube, ils étaient devenus un perpétuel danger pour Byzance. Plus d'une fois ils avaient battu les armées impériales; plus d'une fois ils avaient paru jusque sous les murs de Constantinople; et plus d'une fois, dans leur palais de Preslav — ne vous disais-je pas que l'histoire est un recommencement? — les tsars bulgares avaient rêvé l'hégémonie des Balkans. En 924, le tsar Syméon était devant

Constantinople et insolemment, à la face des Grecs, il se faisait proclamer par ses soldats « tsar des Bulgares et autocrator des Romains ». A la fin du dixième siècle le tsar Samuel avait dominé l'Albanie, la Macédoine, conquis la Thrace, la Thessalie, la Grèce et il avait fallu, pour briser l'élan bulgare, vingt-cinq ans de guerre et l'effroyable énergie de l'empereur Basile II, « le tueur de Bulgares ». Maintenant, une fois encore, l'empire bulgare ressuscitait avec le tsar Kalojean ou Johannis, qui s'intitulait « tsar des Vlaques et des Bulgares ».

Ce Bulgare, pourtant, n'avait nulle haine pour les Latins. Il était en bons termes avec Rome et avait été couronné roi par un légat d'Innocent III. Aussi, quand il apprit que les croisés avaient pris Constantinople, se montra-t-il tout disposé à nouer alliance avec eux. Mais ceux-ci l'avaient pris de haut, sommant le tsar bulgare de restituer au préalable les parties de l'empire grec qu'il détenait injustement. C'était là, comme le sentait très bien, avec la finesse de son esprit politique, le pape Innocent III, une maladresse formidable. En paix avec les Bulgares, les Latins auraient pu lutter contre les Grecs avec quelque espoir de succès. Ils firent si bien qu'ils unirent contre eux tous leurs adversaires.

Pourtant, dans le premier moment de désarroi qui suivit la chute de Byzance, les Latins remportèrent partout des succès. Boniface de Montferrat fit à travers la Grèce centrale une chevauchée magnifique, qui le mena jusqu'à Athènes, jusque sous les murs de Corinthe et de Nauplie. Henri de Flandre, en même temps, entreprenait la conquête de l'Asie-Mineure, et le pouvoir de Théodore Lascaris semblait au penchant de la ruine, quand brusquement un grand désastre compromit tout. Derrière les croisés, les Grecs de Thrace s'étaient révoltés et, à leur appel, le tsar Kalojean s'était jeté sur le pays latin. Hardiment, avec leurs faibles troupes, l'empereur Baudouin, le vieux doge Dandolo coururent à l'ennemi : le 14 avril 1205, dans les plaines d'Andrinople, l'armée latine était défaite ; l'empereur, tombé aux mains des Bulgares, disparaissait obscurément ; quelques semaines plus tard, Dandolo mourait et solennellement il était enseveli dans Sainte-Sophie sa conquête. Pour sauver l'empire dans la crise formidable où semblait devoir sombrer l'œuvre des conquérants, il ne restait qu'un homme, le frère de Baudouin et son successeur, Henri de Flandre.

Brave, actif, intelligent, le nouveau souverain sut faire un effort héroïque. Il lutta

contre les Bulgares, réussit tant bien que mal à rétablir l'accord entre les Latins, parvint même à obtenir la soumission des Grecs. Ceux-ci en effet s'épouvantèrent vite des violences de leur allié bulgare. Kalojean, en effet, était un homme terrible : sur sa route, il ruinait tout, brûlait tout, massacrait tout, avide de venger les défaites que jadis Basile II avait infligées à son peuple ; et de même que l'empereur byzantin s'était intitulé « le tueur de Bulgares », lui se proclamait fièrement « le tueur de Romains ». Heureusement pour l'empire latin, la mort, en 1207, arrêta Kalojean aux portes de Thessalonique. La légende grecque fit honneur de sa chute au céleste protecteur de la cité, à saint Démétrius, qui, monté sur son bon cheval de guerre, armé de sa lance invincible, serait allé, dit-on, terrasser le tsar bulgare dans son camp. Il est à peine besoin de dire que les choses se passèrent de façon moins dramatique : mais la disparition de cet adversaire redoutable n'en délivrait pas moins l'empire d'un grave souci.

En même temps, les affaires s'amélioraient en Asie-Mineure. En 1212, Théodore Lascaris, battu, céda par traité aux Latins une partie de la Mysie et de la Bithynie. J'ai dit déjà comment, à Thessalonique et en

Grèce, Henri de Flandre restaura l'autorité impériale. Malheureusement le prince, le meilleur qu'ait connu l'empire latin de Constantinople, succomba à la peine : il mourut le 11 juin 1216. Désormais l'état formé par les croisés n'allait plus que descendre lentement à la ruine.

Moins de six ans après, des symptômes menaçants apparaissaient. Dès 1222, le royaume de Thessalonique s'effondrait sous les coups du despote d'Epire Théodore, qui se faisait solennellement couronner empereur, et étendait bientôt son autorité jusqu'au voisinage d'Andrinople et de Philippopoli. Vers la même date, l'Asie Mineure échappait aux Latins, et, avec elle, les grandes îles de l'Archipel, Samos, Chios, Lesbos, retombaient au pouvoir des Byzantins. Ainsi le cercle se rétrécissait autour de Constantinople; il ne restait plus qu'à savoir lequel des deux empires grecs rivaux, celui de Nicée ou celui d'Epire, s'en emparerait.

On put croire un moment que ce serait un troisième compétiteur. Dans la cathédrale de Tirnovo, en Bulgarie, une inscription, datée de l'année 1230, est gravée en l'honneur du tsar Jean Asen. « Dans la douzième année de mon règne, lit-on sur la pierre, je suis parti en guerre contre la Romanie; j'ai

battu l'armée grecque et pris le tsar Théodore Comnène, avec tous ses boyards. J'ai conquis tout le pays, depuis Andrinople jusqu'à Durazzo, le pays grec, le pays albanais, le pays serbe. Seules les villes des environs de Tsarigrad (c'est Constantinople), et cette cité restaient aux mains des Francs; mais eux aussi s'inclinèrent sous la main de ma majesté; ils ne voulurent point d'autre tsar que moi, et vécurent selon ma volonté. Ainsi Dieu l'a ordonné. » A quoi fait allusion cette page triomphale? A une reprise de l'offensive bulgare, si puissante qu'en 1228 on songea, à Constantinople, à offrir au tsar Jean Asen la régence pendant la minorité du jeune Baudouin II. C'était pour l'empire latin une chance suprême de salut. Mais le clergé s'épouvanta de confier le pouvoir à un prince orthodoxe; on lui préféra le roi titulaire de Jérusalem, Jean de Brienne, un paladin dépourvu de tout sens politique; et le Bulgare écarté devint un ennemi irréconciliable. Vainqueur des Grecs de Thessalonique, il s'allia contre les Latins aux Grecs de Nicée. En 1236, Constantinople faillit succomber sous l'effort commun des deux adversaires. A grand'peine on la sauva: mais ce n'était qu'un instant de répit. Malgré la mort du tsar Jean Asen en 1241, malgré la rivalité

des empires grecs de Nicée et d'Épire, les destins de l'état latin étaient scellés. En 1254, Jean Vatatzès, le souverain de Nicée, obligeait les Grecs d'Épire à se reconnaître ses vassaux et refaisait contre l'étranger l'unité byzantine. En 1261, Michel Paléologue prenait Constantinople, grâce à la bonne volonté des Génois, heureux, pour faire pièce aux Vénitiens leurs concurrents, de s'allier à l'empereur grec. Pour sauver le malheureux empire latin, l'Occident n'avait fait nul effort, et l'accord essayé, pendant un demi-siècle, entre Grecs et Latins, n'avait abouti qu'au plus lamentable échec.

C'est, on le voit, une tragique et mélancolique histoire que celle de ce pauvre empire aux abois. Pendant les vingt-cinq ans qu'il régna (1237-1261), son dernier souverain, Baudouin II, fut réduit à mendier partout des secours, réduit à brocanter, pour se faire quelque argent, les reliques les plus insignes de Constantinople, la couronne d'épines, un grand fragment de la vraie Croix, la sainte lance, la sainte éponge, toutes les richesses sacrées, orgueil de Sainte-Sophie et gloire du palais impérial, que saint Louis acheta (vous savez que pour les abriter il fit bâtir la Sainte-Chapelle). Et malgré cela, telle était la détresse du misérable em-

pereur qu'il dut, pour frapper monnaie, employer jusqu'au plomb des toitures, et, pour se chauffer l'hiver, mettre en pièces les charpentes des palais impériaux.

* * *

S'il n'y avait rien autre chose dans l'histoire de l'empire latin de Constantinople, peut-être ne vaudrait-elle guère la peine d'être contée. Mais on rencontre par ailleurs, dans cette extraordinaire aventure, un admirable esprit d'audace, une activité, une intelligence, une puissance d'expansion prodigieuse, qui font étrangement honneur à cette France du treizième siècle.

Un des traits les plus connus de la dévotion du moyen âge, c'est assurément la chasse aux reliques. Rien ne coûte aux hommes de ce temps pour enrichir de quelque trésor sacré l'église de leur ville natale, ou le monastère voisin de leur château. La prise de Constantinople fournit aux amateurs de pieux larcins une occasion incomparable. La capitale byzantine était pleine de reliques illustres : Vénitiens et Latins les pillèrent à l'envi. C'était faire œuvre pie et méritoire de s'emparer, même par vol et par ruse, de ces saintes dépouilles; et plus d'une fois, la façon dont ils consommèrent ces rapines sa-

créées atteste, de manière pittoresque, l'ingéniosité de nos aïeux.

Dalmase de Sercey et son ami Pons de Bussière avaient pris part à la quatrième croisade, et, venus à Constantinople, ils éprouvaient quelque ennui de n'avoir pu accomplir leur vœu en allant à Jérusalem. Ils pensèrent que rapporter en Occident quelque relique illustre serait une compensation suffisante, et le légat du Pape consulté approuva leur dessein, sous la condition toutefois qu'ils n'achèteraient point le trésor vénérable qu'ils comptaient acquérir. Acheter une relique argent sonnante était, dans la morale du treizième siècle, chose beaucoup plus répréhensible que de la voler à des Grecs schismatiques. Donc, un soir, à l'auberge où ils logeaient, comme à table on causait reliques (c'était un sujet coutumier des entretiens entre les vainqueurs), un prêtre latin dit aux deux chevaliers que dans une église grecque, celle du monastère de la Vierge Péribleptos, on conservait une relique de prix, la propre tête de saint Clément. L'enlever était chose tentante : nos chevaliers décidèrent l'expédition. Un beau matin, ils vont au monastère, demandent à vénérer les reliques. On leur donne un moine pour les conduire et les surveiller; et, pendant que

l'un des chevaliers détourne l'attention du guide en causant avec lui et en l'interrogeant sur les usages particuliers de l'église orthodoxe, les autres volent le bas de la tête, « n'ayant osé prendre le tout ». Puis nos gens s'en vont. Mais alors, c'est une grande fureur de Dalmase de Sercey, lorsqu'on lui dit qu'on n'a emporté que le menton avec la mâchoire de saint Clément. « Vous n'avez rien fait alors, s'exclama-t-il. Eh bien ! allez-vous-en avec ce que vous avez. Moi et mon ami Pons nous allons voir ce que nous pouvons faire. » Nos deux chevaliers s'en reviennent à l'église, disant qu'ils y ont oublié quelque chose : et, pendant que Sercey retient les moines à la porte, Pons s'en va voler le reste de la tête vénérable. Mais les Grecs s'aperçoivent du larcin ; s'arrachant la barbe et les cheveux, ils courent désespérés après les deux Latins. Sercey alors crie à Pons de pousser son cheval et lui-même, ralentissant l'allure, démontre aux moines qu'il n'a sur lui rien de suspect. Le tour était joué. Mais, avec cet esprit critique et gouailleur qui est bien de notre race, les deux compagnons voulaient être certains que l'affaire était bonne, et qu'ils ne s'étaient pas trompés. Donc, quelque temps après, au moment des fêtes de Pâques, ils retournent, en bons

pèlerins pieux, au monastère. On ne les reconnaît point; mais ils s'aperçoivent que les moines surveillent de près les visiteurs, « observant leurs mains attentivement ». Ils s'informent de ce que les Grecs semblent craindre; on leur répond qu'on a volé récemment au couvent sa plus précieuse relique, la tête de saint Clément. Et nos chevaliers, sûrs désormais que leur relique était bien authentique, purent, la conscience tranquille et légère, en faire don à l'abbaye de Cluny.

La conquête de la Morée montre — en plus magnifique seulement — le même esprit d'audace et d'aventure.

Vers la fin de 1204, un baron de Champagne, Geoffroy de Villehardouin, le propre neveu de l'historien, revenait de Palestine. Comme tant de Français, il avait pris la croix à l'appel d'Innocent III et de Foulques de Neuilly; mais, au lieu de suivre le gros de l'armée, il était allé directement en Terre-Sainte. C'est là qu'il apprit la prise de Constantinople et la merveilleuse fortune que ses compatriotes avaient faite. Désireux de partager l'aubaine, il se rembarqua précipitamment, et la tempête le jeta vers la côte sud-ouest du Péloponèse, aux environs de Modon. Il y réparait son vaisseau, quand il vit venir à lui un grand seigneur du pays,

un de ces ambitieux qui cherchaient profit dans le désastre de la monarchie. Ce Grec lui dit : « Beau sire, les Francs ont conquis Constantinople et fait un empereur. Si tu te voulais associer à moi, je te garderais bien bonne foi et nous ferions assez de conquêtes en cette terre. » L'entreprise plut au jeune homme. Et comme « il trouva en ce Grec beaucoup de foi », comme les circonstances étaient favorables, en peu de temps il conquiert une bonne partie de la Messénie, de l'Elide et de l'Achaïe. Mais l'associé de Villehardouin mourut, et son fils comprit vite que l'allié latin serait bientôt un maître. Il souleva le pays contre lui et notre baron champenois se trouva fort embarrassé.

Or, c'était le moment où Boniface de Montferrat, après avoir installé à Athènes un prince bourguignon, Othon de la Roche, assiégeait Corinthe et Nauplie. Avec une hardiesse inouïe, à travers un pays ennemi, Villehardouin, en six jours, s'ouvrit un chemin jusqu'au camp français. Il y trouva un vieil ami, champenois comme lui, Guillaume de Champlitte; il lui vanta les richesses de la Morée et lui proposa d'en entreprendre avec lui la conquête, s'engageant à se reconnaître le vassal de son associé. Avec une petite armée, les deux *conquistadors* (ne di-

saient-ils pas d'eux-mêmes : « Nous sommes gens qui allons pour conquêter »), se mirent en route le long de la côte d'Achaïe. Tout le Nord se soumit sans peine; l'Arcadie centrale ne résista guère davantage. Les seigneurs grecs du pays s'accommodaient assez bien avec des hommes qui, par plus d'un trait, leur ressemblaient; et le peuple ne demandait qu'à changer de maîtres. En quelques semaines, presque sans batailles, le Péloponèse entier était aux mains des Francs.

De cette étonnante aventure naquit la principauté d'Achaïe, c'est-à-dire ce qui fut, dans l'empire latin de Constantinople, le résultat durable de la croisade de 1204.

Sous les trois Villehardouin, qui la gouvernèrent de 1209 à 1278, la Morée fut en effet un état riche et prospère. La cour d'Andravidia « était plus brillante que celle des plus grands rois ». Les princes y entretenaient une suite nombreuse de chevaliers à éperons d'or, et la renommée en était telle, que de l'Occident lointain, en particulier de la Bourgogne et de la Champagne, les jeunes gens s'empressaient à venir servir des maîtres magnifiques et généreux. Autémoignage d'un contemporain, la cour de Morée était « le meilleur séjour de chevalerie ». Les finances de la principauté étaient excellentes,

assez pour secourir l'empire chancelant de Constantinople ; l'armée était admirable ; la tranquillité était parfaite, l'ordre absolu. Et tout cela était l'œuvre d'une race française établie aux portes de l'Orient. Un siècle encore après la conquête, le chroniqueur catalan Ramon Muntaner écrivait : « Les princes de Morée prennent leurs femmes dans les meilleures maisons françaises. Ainsi font leurs vassaux, barons et chevaliers, qui ne sont jamais mariés qu'à des femmes descendues de chevaliers de France. Aussi disait-on que la plus noble chevalerie du monde était la chevalerie française de Morée. On y parlait aussi bon français qu'à Paris. »

Par ces Français, s'implantèrent en Grèce la langue, les mœurs, la législation, les habitudes religieuses, la culture de notre pays. Rien ne le prouve de façon plus caractéristique que le curieux petit livre qui s'appelle la *Chronique de Morée*. On y voit revivre une société toute chevaleresque et française, avec sa hiérarchie féodale, ses parlements seigneuriaux, les brillantes assemblées de sa noblesse, avec ses joutes et ses tournois, ses marchés et ses foires, ses guerres et ses procès féodaux, ses festins et ses fêtes, avec les prouesses de ses paladins et les aven-

tures de ses chevaliers au cœur trop tendre. Et dans ces récits tout pleins de romanesque et de merveilleux, il y a vraiment une grâce épique et charmante, ou plutôt, selon l'expression de Barrès, « une délicatesse française, mûrie, forcée de quelques siècles, par le soleil ou les effluves de cette terre civilisatrice ».

Je voudrais avoir le temps de conter quelques-unes de ces aventures, celles de ce Geoffroy de Bruyères, sire de Karytène, qui était tenu, dit la *Chronique*, « pour un des meilleurs chevaliers du monde », de ce seigneur aventureux, « si gentil compagnon et si brave batailleur », comme dit Barrès, « de qui le courage, la courtoisie envers les dames et l'absurde frivolité éclatent dans le *Livre de la Conquête* ». Je voudrais conter comment il enleva la femme d'un de ses vassaux, « laquelle était la plus belle dame de toute Romanie », et comment il fit pénitence, pour avoir cédé à « amour de femme, qui mains hommes, et aucuns les plus sages du monde, déçut et mena à la mort ». Je voudrais conter l'histoire de ce Nicolas de Saint-Omer, que la jalousie de sa femme faillit faire mourir de mélancolie, et qui trouva un moyen si ingénieux de se soustraire à cette fâcheuse extrémité... Mais du moins,

faut-il noter, dans cette *Chronique de Morée*, un trait bien significatif. L'une des versions de ce livre a été écrite en grec, et pourtant, on y trouve — chose bien inattendue — un mépris profond pour les Grecs d'origine, de nation et de religion. C'est que, dans cette Achaïe française, les deux peuples opposés se rapprochèrent plus qu'ailleurs; des mariages mixtes assez nombreux unirent Latins et Grecs : et de ces unions naquit cette race de métis, qu'on appelle les *Gasmules*, où « les femmes, comme dit joliment Barrès, rehaussaient de gentillesse franque la beauté du type hellénique », où les hommes étaient tout pénétrés de l'esprit et des mœurs de France. C'était un de ces *Gasmules* que l'auteur de la *Chronique de Morée*, et rien ne prouve mieux la puissance de séduction qu'exercèrent, dans ce pays conquis par les armes, et qui si vite s'assimila, nos ancêtres lointains du treizième siècle.

*
* *

Il y ont, par ailleurs, encore marqué leur empreinte. Sur les monts d'Arcadie et d'Argolide, aux cimes du Taygète, sur les collines d'Elide ou d'Achaïe, se dressent aujourd'hui encore les ruines des puissantes

forteresses féodales qu'ils bâtirent. C'est, au-dessus de la plaine où dort Corinthe, l'Acrocorinthe qui, comme dit Barrès, « avec son diadème de ruines a des airs d'Orient et d'immortalité » ; c'est, au-dessus de la plaine qui évoque le souvenir d'Agamemnon, la citadelle formidable d'Argos. Ailleurs, au rivage d'Elide, c'est Klémoutzi, dont le nom dissimule à peine l'antique nom français de Clermont et dont la force était telle qu'on disait couramment que, « si les Francs étaient chassés de Morée, la possession de ce seul point suffirait pour leur faire regagner le reste du pays ». Plus loin, au-dessus de la gorge où court l'Alphée, c'est le fier donjon de Karytène; au bord du golfe de Messénie, c'est Kalamata, le fief patrimonial des Villehardouin, et Maïna. Beaucoup de ces citadelles portaient des noms français, Montesquiou, Beaufort, Beauvoir, Passavant, qui évoque le vieux cri de guerre de Champagne, Mategrifon, à l'appellation significative (qui mate les Grecs), où sonne l'écho de la conquête. C'étaient encore Andravida, où subsiste une cathédrale gothique, et Thèbes qui s'enorgueillissait des splendeurs de son palais ducal. Mais, plus que tout, c'est Mistra.

Au-dessus de la plaine où fut Sparte, sur

les premières pentes du Taygète, une ville entière est assise, déserte et presque intacte, qu'on a justement appelée une Pompéï franco-byzantine. Le troisième des Villehardouin, Guillaume, en fut le fondateur et aujourd'hui encore le fier château qu'il éleva domine, de sa masse grandiose, les ruines de la cité. Plus tard, la ville devint, au quatorzième et au quinzième siècles, la capitale des despotes grecs de Morée et elle nous est parvenue avec ses murailles et ses tours, ses rues et ses places, ses palais et ses maisons, ses églises parées de fresques et ses monastères, imprévue, admirable, émouvante. « Mistra, a dit Barrès dans une phrase délicieuse, ressemble à telle jeune femme de qui un mot, un simple geste nous convainc que ses secrets, ses palpitations et son parfum satisferaient, pour notre vie entière, nos plus profonds désirs de bonheur ». Mistra est, en effet, étrangement séduisante : elle conserve, sous le haut château des Villehardouin, comme une fleur, délicate d'art français. Jusque dans ses églises grecques du quatorzième et du quinzième siècles subsiste quelque chose de France. La chapelle de la Peribleptos rappelle nos églises du centre, d'Auvergne et de Bourgogne et, au chevet de l'abside, une fleur de lys encastrée met

comme une signature de chez nous. Le clocher de la Pantanassa, avec ses fenêtres trilobées et son pignon quadrangulaire, fait penser à Saint-Nicaise de Reims ou à la cathédrale de Reims et atteste, une fois encore, combien fut puissante à travers tout l'Orient l'influence de l'école de Champagne.

Et ainsi, comme en Syrie, comme à Chypre et à Rhodes, les monuments nous révèlent la glorieuse histoire de cette expansion française du moyen âge. Et peut-être est-ce là ce que cette histoire morte nous apprend de plus émouvant.

Ce n'est point pourtant le seul intérêt que nous offre Mistra. Dans le second *Faust* de Goethe, quand Faust rencontre Hélène, ce n'est point dans le décor classique de Sparte antique, mais dans le cadre romantique de Mistra. C'est Mistra que décrit le poète, quand il veut nous représenter le château où Faust habite, et Faust lui-même apparaît, dans le drame, féodal comme un Villehardouin. C'est à Mistra encore qu'il reçoit Hélène et c'est dans « le burg doré » que se réalise l'union symbolique du monde antique et du monde moderne, du génie hellénique et du génie germanique.

Il n'est point douteux que la *Chronique de Morée*, retrouvée en 1825, a fourni à Goethe

le décor du second *Faust* et qu'il s'est plu à évoquer l'image du monde héroïque, que la conquête latine avait créé en Orient. Et ce n'est point — c'est par où je veux finir — pour cette histoire lointaine que j'ai essayé de raconter, un mérite médiocre, qu'elle nous ait donné l'un des plus anciens monuments de la littérature française, le récit que notre Villehardouin a fait de la conquête de Constantinople, un des plus curieux tableaux de la société chevaleresque du moyen âge, celui qu'a tracé la *Chronique de Morée*, et qu'elle ait inspiré enfin l'un des plus merveilleux génies dont se fasse gloire la littérature européenne.

X

LA PRINCESSE DE TRÉBIZONDE ¹

HISTOIRE ORIENTALE

Dans les romans du moyen âge italien, comme dans les contes de l'Orient musulman, il est souvent question d'une ville merveilleuse et lointaine, où les femmes sont jolies, où la vie est délicieuse, où, dans des jardins toujours verts, règne un printemps éternel. Lorsque, à l'aurore du treizième siècle, la tourmente de la quatrième croisade emporta l'empire de Constantinople, c'est là que, pendant deux siècles et demi, la nationalité grecque trouva un de ses refuges; et, pendant deux siècles et demi, résidence d'empereurs illustres, capitale riche et fastueuse,

1. *Revue de Paris* du 1^{er} octobre 1912.

cette cité entretint au fond du Pont-Euxin comme un reflet des gloires de Byzance. Aujourd'hui, de sa renommée d'autrefois, à peine reste-t-il le souvenir; et la plupart des gens de notre temps ignoreraient jusqu'à son nom, si, il y a quelque quarante ans, dans une opérette qui fut alors fameuse, Offenbach n'avait mis à la scène *la Princesse de Trébizonde*.

*
* *

Les écrivains du quinzième siècle, qui ont vu les derniers temps de Trébizonde chrétienne, en ont célébré à l'envi le charme et la beauté. Alors, comme aujourd'hui, au-dessus des flots mouvants de la mer Noire, la ville étageait sur la pente des collines ses maisons, ses églises et ses tours: si bien que, selon le mot d'un contemporain, elle semblait « merveilleusement bâtie en plein ciel ». Mais alors, au-dessus du quartier marchand qui, au voisinage de la mer, alignait la rangée de ses hautes maisons bordées de portiques, le palais impérial dressait sa pittoresque et magnifique structure. C'était une construction somptueuse, à laquelle donnait accès un large et monumental escalier, et dont les façades s'ou-

vraient par d'amples galeries sur l'horizon infini de la campagne et des flots. Les salles, dallées de marbre blanc, étaient tapissées de mosaïques d'or, et au pourtour du grand salon de réception s'alignaient sur les murailles les portraits des empereurs Comnènes, dont une série d'inscriptions rappelaient les exploits et la gloire. Ailleurs, c'était le cabinet du prince, que couronnait une toiture en forme de pyramide, supportée par quatre colonnes de marbre blanc ; c'étaient la salle des festins, la bibliothèque, le trésor, les archives. Et tout autour de la demeure souveraine, c'étaient les bâtiments de la ville officielle, et la foule des églises, et, plus haut encore, l'antique acropole, dominant de sa masse puissante les remparts qui descendaient vers la mer et les ravins profonds qui bordaient Trébizonde et la rendaient inexpugnable.

Une campagne fertile et verdoyante, qui environnait la cité, faisait aux édifices un cadre merveilleux. Ce n'étaient que prairies parsemées de fleurs, égayées par le murmure des eaux courantes, que grands bois de chênes touffus, que bosquets d'oliviers, de myrtes, de citronniers, qui, selon la saison, mettaient dans le paysage la blancheur de leurs fleurs parfumées ou l'éclat de leurs fruits d'or étincelant dans le vert sombre des feuillages.

Partout la vigne « couvrait les collines de son ombre » ; partout les arbres fruitiers formaient des vergers florissants ; partout des chants d'oiseaux mettaient une gaiété harmonieuse. Pays idyllique et enchanteur, « véritable terre promise » où, dans le charme de la nature amie, dans la séduction d'un climat délicieux, tout conspirait à faire la vie plus facile et plus douce.

A cet empire lointain, perdu au fond de l'Orient, la nature avait donné, du côté de la terre, un rempart formidable de hautes montagnes neigeuses, coupées de ravins profonds et de gorges abruptes, contrée âpre et farouche, toute hérissée de citadelles féodales, et qui assurait à la capitale la sécurité. La mer, d'autre part, lui portait la richesse. Trébizonde était un des centres du commerce asiatique, un des grands marchés du monde. Les étoffes tissées d'or de Bagdad et du Caire, les soies et les cotons de la Chine et de l'Inde, les perles et les pierres de Ceylan et de Golconde, les toiles de Cilicie, le chanvre et le miel du Caucase, les blés de la Crimée s'échangeaient dans ses bazars avec les marchandises qu'apportaient les marins d'Occident, toiles d'Italie et de Flandre, armes et verreries d'Allemagne, produits des industries de Gênes, de Flo-

rence, de Venise. Comme en une autre Babel, toutes les langues, toutes les religions, tous les costumes se rencontraient à Trébizonde; et, dans cette cité « parée de toutes les grâces », les contemporains voyaient avec raison « la tête et l'œil de l'Asie toute entière ».

Par sa richesse, sa prospérité, son charme, Trébizonde avait dans tout le monde oriental une renommée incomparable et Constantinople même en éprouvait quelque jalousie. Jusque dans la Syrie lointaine, les croisés d'Occident avaient entendu parler du grand, puissant et riche seigneur qui, selon le mot de notre Joinville, régnait dans « la profonde Grèce ». On en parlait bien davantage encore dans les maisons de commerce et sur les quais de Venise et de Gênes. Et de ce pays lointain, comme enveloppé dans un brouillard de légende, de ce pays enchanté d'aventures et de romans, tous ceux qui y étaient allés rapportaient des récits merveilleux. C'étaient de prestigieuses histoires de magiciens ressuscitant les morts, de châteaux féeriques où de belles princesses enseignaient le secret du bonheur; c'étaient des histoires de génies et d'enchantements, de saints et de miracles, de chevaliers errants et de coups d'épée magnifiques, toute

une vision de luxe, de splendeur, de vaillance s'épanouissant dans une terre de prodiges. Mais une chose plus que toutes allumait les imaginations occidentales : la beauté sans rivale, célèbre dans l'Orient tout entier, des princesses de Trébizonde.

Dans la cour élégante, fastueuse et corrompue des empereurs Comnènes, les femmes, en tout temps, ont tenu grande place. L'histoire de Trébizonde est pleine d'aventures d'amour et de mort, et sous ce ciel voluptueux d'Orient, les intrigues sanglantes et tragiques fleurissaient comme en un milieu prédestiné. Mais les filles de la famille impériale surtout méritent de retenir le souvenir de l'historien. Si, durant de longues années, l'empire de Trébizonde a échappé à la ruine, c'est à ces jeunes femmes surtout qu'il a dû son salut.

Entre la menace des Turcs Seldjoucides, des Turcomans, des Mongols, des Ottomans, le faible royaume des empereurs Comnènes était, en effet, dans une position étrangement difficile. Les princesses de la dynastie vinrent fort à propos le tirer d'embarras. Elles étaient nombreuses, elles étaient belles, la renommée de leurs charmes était répandue par tout l'Orient. De toutes parts, les préten-

dants s'empresaient à demander leur main, princes du Caucase et d'Arménie, empereurs de Constantinople et émirs musulmans, dynastes latins des îles de l'Archipel et souverains de la Serbie lointaine. En politiques avisés, les princes de Trébizonde mirent à profit cet empressement, et comme ils n'éprouvaient pas plus de scrupules à marier leurs filles à des musulmans qu'à des chrétiens, leur diplomatie matrimoniale sut le plus heureusement du monde employer ces princesses, soit à se concilier des alliés, soit à écarter des adversaires. Si bien que l'empereur de Trébizonde, à la liste protocolaire des titres dont se glorifiait son orgueil, eût pu ajouter, sans mentir, celui de beau-père de tous les princes de l'Orient.

*
* *

Parmi ces princesses que leur destinée fit ainsi les jouets pitoyables de la politique, l'une des plus intéressantes, des plus douloureuses aussi, est la dernière en date, Théodora Comnène¹.

1. Depuis Ducange, tous les historiens qui se sont occupés de Trébizonde, Fallmerayer, Finlay, Hertzberg, ont donné à cette princesse le nom de Catherine, sans doute parce qu'ils ont interprété inexactement l'appellation de *Despina*-

Elle était la fille de cet empereur Jean qui, vers le milieu du quinzième siècle, avait à Trébizonde joué, avec quelques variantes, le personnage d'Hamlet. Comme toutes les princesses de la famille impériale, elle était extrêmement jolie. « C'était l'opinion générale, écrit un voyageur vénitien de ce temps, qu'il n'y avait point à l'époque dame de plus grande beauté, et, à travers tout l'Orient, s'était répandue la renommée de ses charmes et de sa grâce. » Le dernier empereur de Byzance, Constantin Paléologue, avait songé un moment à demander sa main ; elle devait, quelques années plus tard, faire un mariage bien plus surprenant.

C'était en 1457. Depuis quatre ans, Mahomet II avait pris Constantinople, et sa formidable ambition menaçait tout ce qui subsistait encore de petits états chrétiens en Orient. Contre le péril prêt à tomber sur leurs têtes, les faibles souverains qui ré-

Katoun, par laquelle les contemporains la désignent, et qui signifie simplement « Madame la princesse ». Aucun texte du quinzième siècle ne mentionne le prénom de cette jeune femme, sauf un document vénitien du 27 février 1466, délibération officielle du Sénat de la République, où il est question des lettres à adresser, en réponse à celles reçues d'elle, « à la très illustre Théodora, fille du seigneur empereur de Trébizonde, et femme du grand Hassan-bey ». Il ne saurait donc subsister de doute sur le véritable nom de notre héroïne.

gnaient sur les débris de l'empire byzantin cherchaient de toutes parts des appuis. Les uns sollicitaient le pape et les rois d'Occident, d'autres espéraient des alliés contre le Grand Turc dans l'Orient musulman même. A ce moment, en effet, grandissait en Mésopotamie un prince turcoman, dont la prodigieuse fortune semblait capable de balancer celle du sultan. Maître de Diarbékir, bientôt de Tauris et de la Perse entière, il se nommait Ouzoun Hassan, c'est-à-dire Hassan le long, et on l'appelait ainsi parce que, au témoignage d'un ambassadeur vénitien qui l'approcha, il était « grand, maigre, et bel homme au demeurant ». Il avait une bonne armée, qu'on n'estimait pas à moins de 60.000 hommes, et ce « Petit Turc » — on le désignait volontiers ainsi en Occident — semblait de taille à affronter le Grand Turc.

C'est de ce côté que le souverain de Trébizonde tourna les yeux : il envoya à Hassan des ambassadeurs, pour solliciter son alliance. La tradition raconte que le Turcoman, qui était jeune et qui n'était point marié, s'était épris à distance, sur les récits qu'on lui avait faits de sa beauté incomparable, de la princesse Théodora, la fille de l'empereur : il répondit donc aux envoyés que, si on la lui donnait pour femme, volontiers il

engagerait son armée, ses trésors, sa personne dans la lutte contre les Ottomans. Il semble bien que cette tradition romanesque ait été imaginée plus tard pour masquer ce que l'histoire vraie avait d'assez peu glorieux pour l'orgueil des princes de Trébizonde. Au moment où il demandait la main de la belle Théodora, Hassan, en effet, en bon musulman, avait plusieurs femmes déjà, et des enfants assez nombreux; il avait, par ailleurs, dépassé la cinquantaine et, quoiqu'il fût, au dire des ambassadeurs vénitiens, de caractère gai, et au total, « un fort plaisant seigneur », pourtant, avec sa face un peu tartare, son visage haut en couleur, visage de gros mangeur et de buveur copieux, avec son humeur parfois incommode et colérique, ce Turcoman n'était point, pour une jeune femme, un prétendant bien souhaitable.

Ce sont là, quand il s'agit de conclure un mariage politique, des considérations tout à fait accessoires et parfaitement négligeables. Aussi l'empereur de Trébizonde n'en prit-il nul souci. Une chose pourtant le gênait quelque peu. Quoique bien des princesses déjà de la famille des Comnènes eussent épousé des musulmans, Jean éprouvait quelque scrupule à donner sa fille à un infidèle, et à l'induire ainsi, peut-être; à aban-

donner la foi orthodoxe. Mais la raison d'État a ses exigences, et, comme le disait plus brutalement, à ce propos, le pape Pie II, « la crainte et le désir de régner font commettre bien des indignités ». L'empereur s'avisa d'un accommodement. Il stipula que Théodora continuerait à pratiquer la religion chrétienne, qu'elle aurait sa chapelle et son chapelain, qui lui servirait la messe selon les rites de la vraie religion. Hassan consentit à tout. Et encore que, selon le mot de Pie II, cet arrangement ne montrât point chez le prince grec une foi bien solide, l'empereur Jean, ayant ainsi fiancé sa fille pour la plus grande utilité de la monarchie, s'endormit, la conscience en paix, dans la tombe.

Son frère David, qui lui succéda, se chargea d'exécuter le traité. En 1458, la princesse Théodora se mit en route, avec une belle escorte de demoiselles nobles, de prêtres et de moines, qui devaient lui faire compagnie dans son lointain exil. A la frontière, elle fut reçue par un cortège de seigneurs magnifiques que son futur avait envoyés au-devant d'elle ; et elle s'achemina vers le palais somptueux qu'Hassan s'était fait construire aux portes de Tauris et où elle allait vivre désormais.

C'était, au milieu de beaux jardins que traversait une rivière, un merveilleux ensemble d'édifices. Un grand palais de marbre frappait d'abord les yeux, dont la façade décorée de faïences brillait au loin comme un miroir. En avant, sur une longue terrasse de marbre, des dragons de bronze de taille colossale lançaient des jets d'eau ; à l'intérieur, sous la haute coupole, toute peinte d'or, d'argent et de bleu d'outre-mer, qui formait le centre du palais, des tapis de soie magnifiques recouvraient le sol, et sur les murailles, des peintures représentaient en couleurs éclatantes des scènes de chasse et de guerre et de solennelles réceptions d'ambassadeurs. « Et quand les portes étaient ouvertes, — dit le voyageur du quinzième siècle auquel j'emprunte cette description, — le palais et la coupole, avec les belles figures qui la décoraient, resplendissaient d'un tel éclat, que c'était chose merveilleuse. » A quelque distance de là, un autre palais abritait le harem, si vaste que mille femmes y pouvaient loger à l'aise. Là aussi tout étincelait d'or et d'azur, et la splendeur des émaux se mêlait à l'éclat adouci des nacres. Dans la grande salle, des ruisselets d'eau claire entretenaient une fraîcheur perpétuelle ; sur l'un des côtés de l'édifice, une loggia élégante, soutenue

par des colonnes de marbres précieux, s'ouvrait sur des parterres de jasmins et de roses. C'est là, dit notre voyageur, que la reine avec ses demoiselles aimait à passer le temps. Plus loin, c'était un grand palais blanc, d'une blancheur éclatante, bâti entre les jardins et la vaste place du Meïdan qui précédait la demeure du sultan. Hassan y venait volontiers regarder du haut de la loggia les fêtes qui se donnaient au Meïdan, et souvent aussi, pour la beauté de la vue qu'il offrait, on logeait dans ce palais les ambassadeurs étrangers. Enfin une mosquée complétait cet ensemble, et un grand hôpital où plus de mille pauvres pouvaient trouver accueil. Et, pour avoir construit ces belles choses, la magnificence d'Hassan-bey était célèbre dans la Perse entière et nul prince ne semblait digne de lui être comparé.

C'est dans ce paradis oriental qu'allait vivre la jeune princesse de Trébizonde. Mais, parmi toutes ces splendeurs nouvelles à ses yeux, dans ce monde inconnu et séduisant qui s'ouvrait devant elle, Théodora n'oublia point le passé. Ferme elle demeura grecque et chrétienne : et comme, à ce qu'il semble, la belle princesse fit très vite la conquête du prince turcoman à qui sa destinée l'avait liée, comme, étant intelligente

autant qu'elle était belle, elle exerça promptement sur lui une influence durable, résolument elle mit tout le crédit dont elle disposait au service de son pays natal : avec une énergie inlassable, du fond de son palais d'Orient, cette princesse byzantine, mariée à un sultan musulman, s'efforça de ranimer une suprême fois le grand enthousiasme de la croisade.

Dès le lendemain de son mariage, à la demande de sa femme, Hassan était intervenu à Constantinople pour obtenir de Mahomet II la remise du tribut que payait au sultan l'empereur de Trébizonde. Ce n'était qu'un commencement. En l'année 1460, Rome put voir un étrange spectacle. Sous la conduite d'un Franciscain, frère Louis de Bologne, déjà célèbre par les grands voyages qu'il avait faits en Orient, on vit défiler par les rues de la Ville Éternelle tout un cortège d'ambassadeurs aux costumes exotiques. C'était un chevalier de haute mine, représentant de l'empereur de Trébizonde ; c'était un vieux seigneur, à la tonsure monastique, que députait le roi d'Iméréthie. Le roi d'Ibérie avait envoyé un ambassadeur encore plus étrange, sorte de colosse à la barbe de fleuve, au crâne rasé d'où jaillissait une touffe unique de cheveux : ce barbare

portait des pendants d'oreilles, et son appétit était tel qu'il engloutissait, disait-on, jusqu'à vingt livres de viande par jour. Enfin un représentant d'Hassan-bey accompagnait l'ambassade, que complétaient quelques seigneurs de moindre importance. Et tous, musulmans et chrétiens, venaient annoncer la grande coalition qu'ils avaient formée contre Mahomet II, les armées formidables qu'ils étaient prêts à mettre en campagne, et ils sollicitaient pour cette entreprise le concours de l'Occident. Le pape Pie II, qui occupait alors le siège de saint Pierre, poursuivait ardemment, on le sait, le rêve de la croisade ; tout récemment, au congrès de Mantoue, il s'était efforcé d'unir les princes de l'Europe en une entreprise commune contre le Turc ; il accueillit donc avec faveur les ambassadeurs orientaux, il les recommanda au duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui les reçut magnifiquement à Saint-Omer ; et, en phrases pompeuses, les envoyés déclarèrent au grand duc d'Occident que, comme jadis les mages, ils venaient à l'étoile qui brillait à l'Occident... On finit pourtant par avoir quelques doutes sur l'authenticité des lettres qu'apportaient ces étranges ambassadeurs, et on alla jusqu'à soupçonner le moine, un peu aventurier, qu'était frère Louis de Bologne,

d'avoir inventé de toutes pièces cette mascarade diplomatique. C'est là, sans doute, un excès de scepticisme. L'alliance des princes d'Orient contre Mahomet II semble avoir eu plus de réalité. Mais l'effet n'en fut guère efficace. En 1461, le sultan paraissait en Anatolie ; il écrasait sans grande peine les forces d'Ouzoun Hassan et ne lui accordait la paix qu'à condition d'abandonner son allié de Trébizonde. Puis il se retournait contre la cité chrétienne, qui tombait sans résistance entre ses mains.

Ainsi Théodora n'avait pu sauver l'empire mourant de Trébizonde. Tous les siens, son oncle l'empereur David, son jeune frère l'empereur Alexis, ses cousins, ses parents, tous avaient été emmenés loin du pays natal et, prisonniers du sultan, ils vivaient internés dans le voisinage de Serrès en Macédoine. La princesse ne se découragea point. Elle s'efforça d'entrer en relations avec les captifs, d'obtenir qu'on envoyât à la cour d'Ouzoun Hassan l'un des fils de l'empereur déchu ou quelque autre membre de la famille impériale, qui, entre les mains du sultan turcoman, plus puissant chaque jour, pourrait jouer le rôle de prétendant. Malheureusement, Théodora avait pris pour confident de ses desseins un des grands sei-

gneurs de l'ancienne cour de Trébizonde, le protovestiaire Georges, personnage peu sûr, et que le bruit public accusait d'avoir trahi, au profit du sultan, l'empereur son maître. Par peur de se compromettre, Georges livra à Mahomet les lettres de la princesse. Ce fut la cause d'une atroce tragédie. Inquiet tout ensemble et lassé de ces intrigues, le sultan fit arrêter et amener à Constantinople l'empereur David, ses sept fils, son neveu ; sans pitié, il les fit mettre à mort et, par surcroît d'horreur, Mahomet ordonna que leurs cadavres seraient abandonnés sans sépulture. Seules, les femmes de la famille impériale furent épargnées ; mais la fille de David dut épouser un musulman, sa belle-sœur entrer au harem du sultan. Quant à l'impératrice Hélène, elle mourut de douleur, peu après la catastrophe des siens. Par une destinée vraiment tragique, la princesse Théodora n'avait réussi, en voulant les sauver, qu'à achever le désastre de ses proches.

*
* *

Dans son palais somptueux de Tauris, Théodora survivait maintenant, rejeton presque unique de la famille impériale des Comnènes. Mais le malheur ne l'avait point

abattue. Fidèle à ses origines, elle élevait dans la foi chrétienne les filles qu'elle avait eues d'Hassan, et pieusement elle leur apprenait la langue de la patrie, le dialecte grec de Trébizonde. Elle entretenait d'actives relations avec sa sœur, mariée à un des dynastes vénitiens de la mer Égée, Nicolas Crespo, seigneur de Santorin et duc de l'Archipel, et avec les filles de celle-ci, que leur mariage avait fait entrer dans quelques-unes des plus illustres familles de Venise, celles des Cornaro, des Priuli, des Zeno, des Lorédan. Surtout sa haine farouche contre Mahomet II ne désarmait point. Sans cesse elle excitait Hassan à rentrer en campagne contre les Ottomans, elle le poussait à rechercher l'alliance de Venise, et résolument elle écrivait de sa main au Sénat de la République, pour lui recommander l'entreprise contre le Turc et solliciter son appui.

Or, le romanesque mariage de la princesse Théodora l'avait rendue célèbre autant que sa beauté. Il n'était bruit en Occident que de l'influence toute-puissante qu'elle exerçait sur son mari, et du « très grand amour » qu'elle lui inspirait. On racontait que, comme jadis Clotilde avait fait pour Clovis, elle s'efforçait de l'amener à la foi chrétienne, et que Hassan, pour lui plaire, avait

accepté de porter au cou, comme un gage de victoire aux jours de bataille, une croix suspendue à une chaînette d'or, et que chaque jour, par amour de sa femme, il l'appuyait contre son front et la baisait dévotement. Et beaucoup de gens pensaient même que le prince turcoman s'était secrètement converti à l'orthodoxie. On savait, d'autre part, la haine implacable que Théodora entretenait contre Mahomet II, le désir de vengeance qui brûlait dans son cœur. De tout cela, la diplomatie vénitienne s'efforça de tirer profit.

Lorsque, en 1471, le Sénat de la République se décida à envoyer un ambassadeur à Tauris, son choix s'arrêta très adroitement sur le mari d'une nièce de la princesse, Caterino Zeno, et, dans les instructions qui furent remises à l'envoyé de la Seigneurie, on lui prescrivit de ne rien épargner pour gagner les bonnes grâces de Théodora. Le récit fort curieux qui nous est parvenu de la mission de Caterino Zeno montre comment il sut s'acquitter de sa tâche. C'était, dans une cour orientale, chose singulièrement difficile d'être admis en présence d'une femme, « les Persans, dit la relation, considérant qu'être vue par un homme est chose aussi fâcheuse que, chez nous, commettre adultère ». Par une faveur spéciale, le Vénitien fut autorisé

à rendre visite à la princesse et, à ce parent qui lui revenait d'Occident, elle se plut à marquer une particulière sympathie. Elle voulut qu'il logeât dans son propre palais, qu'il reçût chaque jour à sa table — ce qui était tenu en Perse pour un traitement tout à fait honorable — les mêmes plats qu'on servait à la table royale. « Et Zeno, dit notre récit, parvint à un tel degré de faveur et d'intimité qu'à toute heure, et comme il lui plaisait, il entrait dans les appartements privés du roi et de la reine, et cela, chose plus extraordinaire encore, même quand Leurs Majestés étaient au lit : privilège que, je pense, jamais souverains, musulmans ou chrétiens, n'accordèrent même à leurs plus proches parents. »

L'ambassadeur mit à profit ces circonstances. Dans les entretiens qu'il eut avec Théodora, il lui parla du passé, de l'ancienne et fidèle amitié que la République avait entretenue avec l'empereur son père ; il l'entre tint davantage encore des belles espérances qu'offrait l'avenir, de la douceur de la vengeance, de l'empire de Trébizonde à reconquérir ; il fit appel à ses sentiments de chrétienne, à la sympathie naturelle qu'elle éprouvait pour les Vénitiens ; il flatta surtout son implacable inimitié contre Mahomet II, et il

n'eut point de peine à la persuader. Désormais la princesse fut, à la cour de Tauris, le plus ferme appui de la Sérénissime République; et à tous les ambassadeurs successifs que le Sénat envoya en Perse, à Barbaro, à Contarini, ordre exprès fut donné de témoigner les plus grands égards à Théodora, de lui déclarer, comme disent les instructions, « notre amour et l'espoir que nous mettons en Sa Sublimité », et, par tous les moyens, de la rendre propice à la grande entreprise projetée.

Pendant quatre ou cinq années, il n'est question, dans la correspondance diplomatique de Venise, que du grand roi Ouzoun Hassan et de la princesse sa femme. Par l'intermédiaire de Zeno, Théodora était entrée en relations directes avec le Sénat; avec le concours de l'ambassadeur, elle avait convaincu le sultan de la nécessité de la lutte contre le Turc. Pour soutenir l'effort du prince turcoman, une ligue se formait en Europe, où entraient Venise, le pape, le roi Ferdinand de Naples, où l'on s'efforçait d'attirer les Hongrois et l'empereur. La république expédiait à Hassan l'artillerie qui lui faisait besoin; et celui-ci se préparait à entrer en campagne, recrutait des alliés en Anatolie, et insolemment il somrait Mahomet II de

lui restituer Trébizonde usurpée. Fatigué de ces intrigues, le sultan perdit patience. En 1472, il passait en personne en Asie Mineure. Après quelques succès éphémères, Hassan fut écrasé en Arménie à la journée de Terdshan. Et quoique Venise, comptant toujours sur l'appui et le crédit de Théodora, s'efforçât de déterminer le prince turcoman à reprendre la lutte, et encore que celui-ci, nullement découragé par son échec, s'y montrât assez disposé, les circonstances l'obligèrent à demeurer en paix. C'était la fin des espérances de la princesse Théodora. Une fois encore, ses rêves s'étaient évanouis.

Il semble qu'alors elle se résigna. Elle avait obtenu de son mari de se séparer de lui, pour vivre désormais dans la retraite ; Hassan, toujours généreux, avait consenti à sa demande, et lui avait assigné pour demeure la ville de Kharpout, avec un état de maison somptueux. C'est là qu'elle passa, avec deux de ses filles (l'aînée avait épousé Sheik-Haïder, prince d'Ardebil), ses dernières années, vivant pieusement dans la foi de ses pères. Quand elle mourut, elle voulut être enterrée dans la petite église de Saint-Georges, qui existait à Diarbékir, et longtemps on y put voir, tout près de la porte, sous un portique, la modeste et pauvre sé-

pulture où la princesse avait trouvé enfin le repos et la paix,

En l'emportant dans la tombe avant Hassan son mari, la mort avait été clémente à Théodora Comnène ; elle lui avait épargné une suprême douleur. Lorsqu'en effet, en 1478, le sultan mourut à son tour, dès la nuit suivante, le fils qu'il avait eu de la Byzantine fut étranglé par les enfants d'une rivale. Craignant pour leur vie, les filles de Théodora s'enfuirent en hâte de Kharpout et s'en allèrent vivre à Alep, et ensuite à Damas. C'est là que les vit, au commencement du seizième siècle, le petit-fils de ce Caterino Zeno qui, jadis à Tauris, avait été en si grande faveur chez leur mère ; elles étaient restées chrétiennes, et parlaient volontiers le grec de Trébizonde, que leur avait appris jadis, au palais de Tauris, Théodora Comnène.

*
* *

C'est une étrange destinée que celle de cette princesse, née chrétienne, et qu'un mariage politique unit à un souverain musulman, grecque d'origine, et qui passa sa vie au fond de la Mésopotamie ou de la Perse, belle enfin et séduisante entre toutes, et qu'une fatalité tragique destina à faire le

malheur de tous ceux à qui elle porta intérêt. Successivement elle a vu la ruine de sa patrie, le massacre de ses proches, la défaite de son mari, l'avortement de toutes ses espérances ; toute son énergie est demeurée inutile, toute son intelligence inefficace, tous ses efforts impuissants.

Et pourtant sa beauté illumine comme d'un reflet de splendeur et de gloire les derniers jours de l'empire mourant de Trébizonde. Lorsque, au commencement du dix-septième siècle, le Génois Giovanni-Ambrogio Marini composait le roman d'aventure, qui fut alors célèbre, et qui s'intitule *Calloandro fedele*, ce n'est point par hasard qu'il en plaçait à Trébizonde la scène et les épisodes principaux. Des souvenirs obscurs d'histoire, flottant devant ses yeux, l'attiraient vers ce pays lointain, dont ses compatriotes, les hardis marins de Gênes, avaient tant vanté jadis les prestiges et la gloire. Il avait entendu parler de ces sites délicieux, « vrai paradis terrestre », où se plaisaient à vivre, dans la joie, les empereurs d'autrefois ; il avait entendu parler de cette cour luxueuse, dont la renommée attirait les plus brillants chevaliers du monde oriental ; il avait entendu parler surtout de ces princesses séduisantes, dont la grâce captivait tous les

cœurs : et quand, à propos de l'une d'entre elles, il faisait dire à l'un de ses personnages : « Si le soleil arrive en votre pays, il ne se peut point qu'on ne parle pas d'elle : du moins l'Asie entière est unanime à louer sa beauté, et l'on n'est pas digne d'être prince, si volontairement on ne devient son sujet » ; quand il écrivait ceci, Marini, sans nul doute, se souvenait de la princesse Théodora Comnène, de celle que tous ses contemporains nommaient « la princesse » tout simplement.

XI

EN CHYPRE AVEC D'ANNUNZIO

Dans son beau drame lyrique, *la Pisanelle*, M. Gabriele d'Annunzio a évoqué à nos yeux, dans un décor admirable, une Chypre ardente et colorée, toute parfumée de senteurs orientales, où, en plein moyen âge chrétien, règne toujours en maîtresse la grande déesse païenne, Vénus implacable et fatale. Je n'ai point à dire ici l'art savant et raffiné de l'œuvre, la beauté du symbole qui en domine l'action, la splendeur des tableaux qui en encadrent les épisodes, que ce soit le port de Famagouste, tout bruissant d'une foule bigarrée et hurlante, ou le palais, plein d'esclaves turques, d'eunuques noirs, d'animaux familiers encagés dans des cages d'or, et de roses parfumées et mortelles. Et je n'ai pas davantage à rappeler ce qu'a été Mlle Ida

Rubinstein, la grâce de ses attitudes, altières parmi la flambée des passions qui montent autour de la captive, séduisantes, presque émouvantes, dans la danse tragique qui s'achève sous l'amoncellement des fleurs. Pour les yeux épris de couleur et de beauté, *la Pisanelle* offrait des spectacles incomparables, d'une richesse de nuances, d'une intensité de vie merveilleuse. Mais j'y ai trouvé quelque chose de plus, et qui est peut-être plus inattendu.

Dans cette vision d'une Chypre lointaine, que nous rend le génie d'un grand poète, l'historien aussi rencontre de quoi se satisfaire. Dans le large tableau brossé par M. d'Annunzio, il y a des « dessous » qui peuvent charmer l'érudit le plus averti des choses du passé. L'auteur a pris un plaisir visible à vivre dans la familiarité de ce monde disparu, à chercher dans les vieilles chroniques, dans les récits des voyageurs anciens, les traits pittoresques dont il pare son œuvre. Ce n'est point une Chypre de fantaisie qu'il évoque à nos yeux : sous la trame qu'a tissée l'imagination du poète, on sent un fond solide de vérité. Et ce n'est pas le moins curieux caractère de cette œuvre si curieuse à tant de titres, de nous présenter une reconstitution historique, étrangement vivante

et suffisamment exacte, de ce royaume de Chypre, aujourd'hui presque oublié, mais qui fut, au treizième et au quatorzième siècle, si magnifique, si prospère, si séduisant et si corrompu.

*
* *

Sur la côte orientale de Chypre, en face des rivages de Syrie, une grande cité, morte aujourd'hui, et qui jadis fut riche et florissante, dresse sur la plage solitaire ses remparts formidables et la fière élégance de ses églises gothiques à demi ruinées. C'est Famagouste, Famagouste où s'encadre *la Pisanelle*, Famagouste où un autre grand poète a placé la tendre et tragique aventure de Desdémone et d'Othello. Si pittoresque et si beau que soit le décor dont Bakst a, au premier acte, paré le drame de M. d'Annunzio, peut-être la réalité est-elle supérieure encore à cette géniale fantaisie. Peu de choses sont plus émouvantes que cette ville, aujourd'hui déserte, mais dont des ruines admirables disent la splendeur évanouie, murailles massives encerclant le port, églises charmantes qui s'inspirent des plus pures traditions de l'art français, noble cathédrale demeurée intacte et dont la façade, aux larges

fenêtres fleuronées, aux trois portails harmonieux, fait penser naturellement à notre cathédrale de Reims. En face de l'église, jadis s'élevait le palais des rois ; sur la place, entre deux colonnes, se dressait — sans que nul s'en étonnât dans cette Chypre toute pleine de souvenirs païens — le sarcophage de la déesse Vénus, qu'on croyait avoir retrouvé dans les ruines de Paphos. Là débouchait la grande rue marchande où s'alignaient les comptoirs et les loges des puissantes cités, Venise et Gênes, Pise et Ancône, Barcelone et Montpellier, qui exploitaient pour leur plus grand profit le commerce de Chypre ; plus loin, c'était la Bourse, les boutiques des changeurs, les vastes entrepôts regorgeant des richesses de l'Orient. Et, tout le long du jour, dans les rues, sur le port, c'était une animation bruyante et cosmopolite. Comme en une vraie Babel, toutes les races, toutes les langues, tous les costumes se rencontraient et s'entre-choquaient à Famagouste, Grecs et Arméniens, Syriens et Juifs, Arabes et Égyptiens, Italiens et Catalans, Provençaux et Champenois. Et toutes les religions aussi se rencontraient à Famagouste, Latins et Grecs, Nestoriens et Jacobites, Syriens et Arméniens ; les monastères orthodoxes y voisinaient avec les cou-

vents des Franciscains et des Clarisses, des Augustins et des Carmes; les églises de tous les rites s'y supportaient en une mutuelle tolérance; et sur la grande cité commerçante flottait comme un mystique parfum d'encens, mêlé à l'incessante chanson des cloches harmonieuses.

Les voyageurs du quatorzième siècle, qui ont visité Famagouste, nous ont laissé des tableaux éblouis de la prospérité prodigieuse de la cité. Dans cette grande ville de commerce où se faisaient d'énormes fortunes, le luxe était magnifique, les fêtes splendides, les dépenses insensées. Durant le quatorzième siècle tout entier, la richesse de Chypre était proverbiale. « Les princes, nobles et barons de Chypre, écrit un voyageur, sont les plus riches seigneurs du monde; posséder trois mille florins de rente, c'est ici être plus pauvre qu'avoir chez nous trois marcs de revenu. » « C'est à Chypre, dit un autre, qu'on trouve les plus riches marchands de la terre. » Aussi l'argent y coulait-il en fastueuses, en folles prodigalités. Pour étonner leurs hôtes, rien ne coûtait à ces commerçants magnifiques. Quand ils donnaient à dîner, les cheminées flambaient de grands feux de bois d'aloès, et la cuisine se préparait au moyen du même

bois parfumé ; le repas était servi dans des vases étincelants de perles, et, au dessert, on apportait de grands plateaux remplis de gemmes et de pierreries ; on vidait sur les tapis les sacs de ducats, « comme si c'était du blé » et, toutes lumières éteintes, on se donnait la joie de contempler l'éblouissement des pierres précieuses et de l'or : occasion favorable aux hôtes peu discrets pour recueillir quelque menu souvenir — sans que le maître de la maison daignât même s'en apercevoir. On buvait copieusement dans ces fêtes. « Il n'y a point au monde, écrit un voyageur du quatorzième siècle, meilleurs et plus grands buveurs qu'en Chypre », et tous ceux qui ont visité l'île s'accordent à louer ce vin admirable, à la couleur d'or, à la saveur sans pareille, « le meilleur vin qu'il y ait sous les rayons du soleil ». Vin dangereux pourtant, et d'une ardeur telle qu'il fallait, sous peine de se brûler les entrailles, le tempérer par une forte addition d'eau, et qui, même ainsi, dans cette Chypre passionnée, tournait bien des têtes légères.

Un des rois du commerce chypriote était un Syrien du nom de Lachas. « Il me serait impossible, dit un chroniqueur, de décrire ses richesses » ; et sa fortune était assez grande pour qu'il se donnât le plaisir de faire

au roi lui-même des cadeaux princiers de 30.000 ducats d'or. Quand il s'agissait d'éblouir, Lachas n'avait point son pareil. Un jour, un marchand catalan avait apporté à Famagouste une escarboucle merveilleuse ; mais, n'ayant point trouvé acheteur, il se répandait en plaintes amères sur la pauvreté parcimonieuse des gens de Chypre. Lachas, piqué au vif, alla trouver l'étranger ; mais, comme, fort modestement vêtu, il ne payait guère de mine, l'autre accueillit ses offres assez dédaigneusement. Il s'humanisa pourtant quand le Syrien, comme arrhes du marché, tira de ses doigts trois bagues magnifiques, et, pour conclure l'affaire, il accepta de déjeuner chez Lachas. Il ne se doutait guère de ce qui l'attendait. Au premier service, le Syrien se fit apporter un mortier, et tranquillement, y plaçant l'escarboucle, il la réduisit en une fine poudre, dont il saupoudra le plat qu'on servait. Le Catalan balançait entre la fureur et l'ahurissement. Mais, comme son hôte payait la pierre au prix demandé, il s'inclina devant cette fantaisie coûteuse qui eût ravi Cléopâtre, et patiemment, avec l'argent, il empêcha la mercuriale dont Lachas le gratifia : « Tu t'es plaint de la ladrerie des gens de Chypre ; j'ai voulu te prouver que tu as eu

tort; et je ne suis pourtant qu'un des plus pauvres parmi eux. » Est-il besoin d'ajouter qu'à ces jeux de prince le Syrien finit par se ruiner et qu'il acheva sa carrière par une faille retentissante ?

*
* *

La noblesse chypriote rivalisait de faste et de magnificence avec ces marchands puissants et riches. Elle se plaisait aux costumes somptueux, aux pierreries merveilleuses, aux fêtes pompeuses, aux divertissements magnifiques. Les barons de Chypre, grands chasseurs, passaient volontiers des semaines dans la montagne, campant sous la tente, au milieu de leur suite de pages, de fauconniers, de léopardiers et de valets de chiens. Ils poursuivaient la bête rare, le mouflon par exemple, qu'ils forçaient avec l'aide de léopards dressés; et, dans leur recherche de l'originalité, soucieux, eux aussi, d'étonner, ils s'amusaient à teindre bizarrement en couleur orange, au moyen du henné, la queue de leurs chevaux et de leurs chiens. Ils aimaient les tournois, les festins, l'aventure. A la cour de Chypre, les femmes, parées magnifiquement et soigneusement fardées, tenaient une grande place; et elles avaient

beau, depuis la perte de la Terre Sainte, se vêtir de noir pour porter le deuil de Jérusalem, le diable n'y perdait rien. La cour de Chypre était pleine d'intrigues, d'aventures d'amour et de mort, où les souverains donnaient l'exemple ; les courtisanes y faisaient de prodigieuses fortunes, à ce point que les voyageurs naïfs étaient parfois choqués « de la richesse de ces infortunées ». Et les âmes pieuses, épouvantées de la corruption et des scandales de la « nouvelle Gomorrhe », prédisaient à l'île dépravée et charmante les plus effroyables catastrophes.

C'est que, dans ce royaume féodal, gouverné par des princes français, l'Orient proche avait mis bien vite sa marque. On y parlait grec et arabe autant que français ; et, dans le costume comme dans le luxe étrange des cérémonies tout rappelait les habitudes orientales. Les femmes, comme des musulmanes, ne sortaient que le visage voilé, ne laissant voir que leurs yeux ; les enterrements s'accompagnaient de pleureuses, « doucement chantant », qui célébraient la valeur et les vertus du mort ; la vie était prodigieusement relâchée et facile.

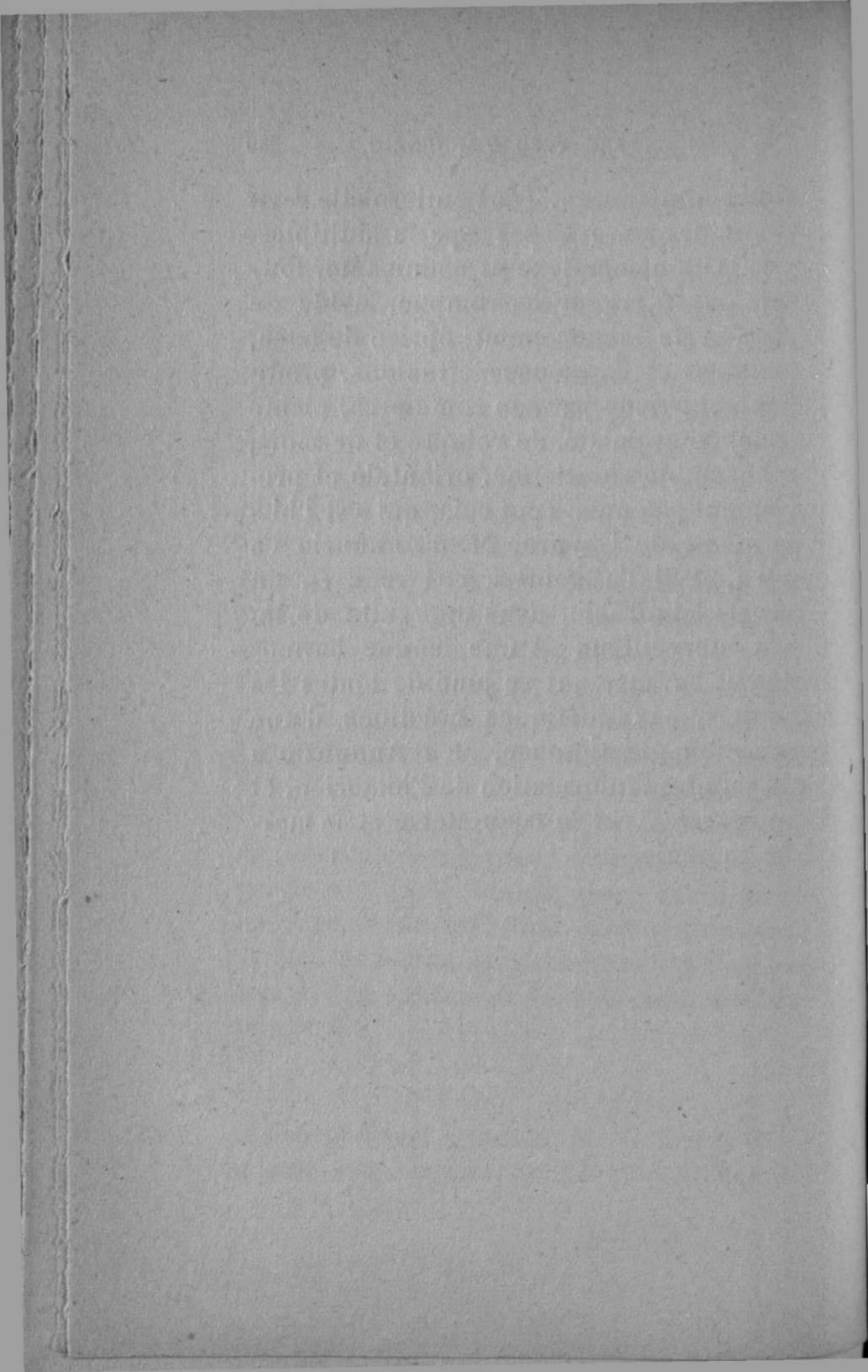
Et aussi bien, dans cette terre brûlante, vivait toujours le souvenir de l'antique Vénus, de la grande et puissante déesse de

Paphos et d'Amathonte. On se souvenait que jadis y avait habité le prince Cupidon, fils de madame Vénus, qui en son vivant avait été reine de Chypre; on se rappelait les rites du culte célébré dans les temples de la déesse païenne, et à la terre recueillie dans l'ardente Paphos l'imagination populaire prêtait d'étranges et magnifiques vertus. (Il faudrait pouvoir citer ici le latin naïf du vieux voyageur.) On avait beau se piquer de piété et vertueusement s'en aller en pèlerinage à la montagne de la Sainte-Croix, où se conservait, relique précieuse, la croix du bon larron: les mœurs n'en étaient pas moins étrangement libres et dissolues. Il semblait qu'un vent de folie soufflât parfois sur Chypre, apportant avec lui la luxure, le scandale, le meurtre; et à l'île délicieuse sainte Brigitte de Suède pouvait justement prédire des destinées tragiques: « Tu périras, brûlée par le feu de la luxure, par l'excès de tes biens et de ton ambition. Tes édifices crouleront, tes habitants s'enfuiront et l'on parlera de ton châtement dans les contrées lointaines. »

*
**

Aujourd'hui, grâce à M. Gabriele d'Annunzio, on reparle de Chypre « dans les

contrées lointaines ». Tout entière elle revit dans son drame, avec ses aspects multiples, sa civilisation complexe et séduisante, tour à tour mystique et corrompue, avide de plaisirs et de renoncement, éprise de fêtes, d'aventures et de pieuses effusions, prodigieusement riche par son commerce, pleine de luxe, de scandale, de volupté et de mort, tout ensemble chrétienne, orientale et profondément païenne. Tout cela, qui est l'histoire même de Chypre, M. d'Annunzio l'a entrevu, et il l'a peint à nos yeux en un raccourci admirable, dans une suite de tableaux merveilleux. A une langue harmonieuse et savante qui se joue de toutes les difficultés, aux poétiques créations d'une imagination prestigieuse, M. d'Annunzio a voulu joindre l'information de l'historien, et il y a réussi. C'est la coquetterie et la merveille du génie.



XII

L'ILLUSTRATION DU PSAUTIER DANS L'ART BYZANTIN¹

La Bibliothèque royale de Munich conserve un psautier du commencement du quinzième siècle, écrit en langue serbe et illustré de 149 miniatures². L'histoire de ce manuscrit, telle que la laissent entrevoir plusieurs notes inscrites sur le feuillet de garde, est curieuse. Probablement écrit, comme l'atteste la richesse de l'exécution, pour un personnage

1. Cet article a été publié dans le *Journal des Savants*, (juin 1907) à propos de l'ouvrage de Strzygowski, *Die Miniaturen des serbischen Psalters der königl. Hof-und Staatsbibliothek in München*, avec une introduction de V. Jagic. (Denkschriften de l'Académie de Vienne, Phil.-hist. Klasse, t. LII, 2^e partie, 1 vol. in-4^e de LXXXVII-139 pages, avec 61 planches.) Vienne, 1906.

2. Il manque deux feuillets avec cinq miniatures : le total primitif était donc de 154.

de famille princière, il se trouvait, dans la première moitié du quinzième siècle, en la possession du despote de Serbie Georges Branković. Il semble avoir passé ensuite, à en croire du moins une inscription assez obscure du commencement du seizième siècle, à Constantinople, d'où il revint dans un couvent de Sirmie, le monastère de Pribina Glava. C'est là que le trouva, en 1627, Paisios, patriarche d'Ipek, lequel, frappé de la beauté du manuscrit, l'emprunta à ses possesseurs pour le faire copier; après quoi, l'ayant pendant trois ans gardé par devers lui, il le renvoya, relié à neuf, à Pribina Glava. C'est de là qu'à la fin du dix-septième siècle, au cours des guerres turques, un officier bavarois le rapporta et en fit don au monastère de Gotteszell en Bavière, d'où il est enfin, au début du dix-neuvième siècle, après un court séjour à Ratisbonne, entré à la Bibliothèque de Munich. Quant à la copie exécutée au dix-septième siècle par les soins du patriarche Paisios, elle nous est également parvenue; elle appartient aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Belgrade. Et encore que cette copie soit fort inférieure au modèle et en reproduise l'illustration d'une façon souvent médiocre et banale, la comparaison des deux manuscrits n'en est pas

moins très instructive. C'est un fait aujourd'hui admis — et peut-être même, à mon sens, l'est-il avec une rigueur trop absolue et un souci insuffisant des distinctions nécessaires — que la plupart des manuscrits illustrés que nous a légués l'art byzantin ne sont que des copies de prototypes beaucoup plus anciens. Il est donc fort intéressant de constater, par un exemple précis et jusqu'ici à peu près unique dans l'histoire de la miniature, de quelle façon le copiste a traduit et interprété son modèle, et l'on est immédiatement frappé de tout ce que deux siècles seulement d'écart ont, entre l'original et la copie, mis de différences profondes. On voit par là avec quelle réserve infinie il convient de raisonner lorsque, dans l'illustration d'un manuscrit, on se flatte de reconnaître les traits caractéristiques de l'original perdu. Et il ne me déplait pas, pour le dire en passant, que ce soit M. Strzygowski, si volontiers séduit d'ordinaire par l'audace des hypothèses, qui nous prodigue aujourd'hui, dans la belle publication qu'il consacre au Psautier serbe de Munich, ces conseils inaccoutumés de prudence et d'esprit critique¹.

Par les soins de MM. Jagić et Strzygowski,

1. Pp. 123-124.

l'Académie impériale des Sciences de Vienne vient en effet de nous donner, avec la reproduction intégrale des miniatures du Psautier de Munich, une étude tout à fait remarquable de ce précieux manuscrit, complétée par l'examen et la comparaison de la copie de Belgrade. Avec sa compétence indiscutée, M. Jagić a fait connaître tout ce qui a trait à l'histoire extérieure du manuscrit, à sa composition, à l'étude philologique du texte. M. Strzygowski, d'autre part, a décrit les miniatures et s'est appliqué à déterminer la place et la valeur de cette illustration dans l'histoire de l'art byzantin. Et je n'étonnerai assurément aucun de ceux qui connaissent les travaux du savant professeur de Vienne en disant tout d'abord que ces recherches, où se manifeste une admirable connaissance des monuments de l'art byzantin, sont pleines des vues les plus ingénieuses et les plus intéressantes. M. Strzygowski me pardonnera de ne point le suivre dans les hypothèses où l'entraîne la fougue de son tempérament, de ne point souscrire sans réserve à quelques-unes des théories qu'il propose. Mais il serait injuste de méconnaître tout ce qu'il y a, dans ce beau mémoire, de nouveauté originale et hardie, de finesse ingénieuse, de science consommée. On pourra, et je n'y

manquerais point, discuter quelques-uns des résultats obtenus, critiquer la méthode employée, regimber contre l'impérieux dogmatisme que professe trop volontiers l'auteur. On ne saurait pourtant refuser d'admirer la belle ténacité avec laquelle Strzygowski poursuit, développe, enrichit sa doctrine, et il faut reconnaître, malgré les exagérations inévitables, la grande part de vérité qu'elle contient. Plus d'une fois, ce livre irrite par tout ce qu'il enferme d'affirmations hasardeuses, d'hypothèses fantaisistes, de parti pris obstiné; mais ce n'est point, à coup sûr, un livre indifférent.

I

Tout le monde sait l'extrême intérêt qu'offre dans l'histoire de l'art byzantin l'illustration du Psautier. « Au point de vue de l'histoire de l'art, dit très bien M. Strzygowski, le Psautier a peut-être plus d'importance que l'Évangile, parce qu'il a inspiré au peintre des images plus riches d'idées et l'a induit à une plus grande indépendance¹. »

1. P. 7.

Les éléments les plus divers composent cette illustration : à côté des scènes empruntées à la vie de l'auteur des *Psalmes*, le roi David, les artistes se sont de bonne heure attachés à traduire en image toutes les allusions symboliques qui, dans le texte, semblaient applicables à la personne du Christ, et les épisodes évangéliques, empruntés à l'enfance, aux miracles et à la passion du Sauveur, ont pris ainsi dans l'illustration une place considérable. D'autres scènes, qui, elles aussi, « préfiguraient » des épisodes de l'histoire du Christ, furent tirées de la vie de Moïse ou de celle de Joseph ; certains sujets traduisirent, sous une forme allégorique, les idées morales exprimées dans le texte ; enfin, dans certains manuscrits du Psautier, se rencontrent de curieuses allusions aux événements historiques et aux polémiques religieuses du temps. Cette illustration toutefois, on le sait, s'ordonne dans les divers manuscrits selon deux types très différents. Tantôt, dans le groupe que Tikkanen appelle « le groupe aristocratique », et dont le Psautier de Paris (gr. 139), du dixième siècle, représente un des plus anciens exemplaires, l'illustration est composée de miniatures en pleine page, empruntées pour la plupart à l'histoire du roi David. Tantôt,

dans le groupe que Tikkanen nomme « le groupe monastique et théologique », et dont le Psautier Chloudof, conservé à Moscou et qui date du neuvième siècle, est le plus ancien exemplaire connu, les miniatures sont au contraire disposées à la marge du texte, et leur nombre est beaucoup plus considérable¹. Dans ces deux séries d'illustrations, le style comme la conception diffèrent profondément. Tout le monde a signalé le caractère antique qui marque les miniatures du Psautier aristocratique, la verve plus populaire, plus réaliste, plus familière qui distingue l'illustration du Psautier à vignettes marginales. Ce qui importe, c'est de marquer la place assez particulière, et par là même fort importante, qu'occupe entre ces deux groupes le Psautier serbe de Munich.

Strzygowski remarque justement que, malgré ses miniatures souvent exécutées en pleine page, le Psautier de Munich se rattache plutôt au groupe des manuscrits à illustration marginale². Mais, malgré cette parenté évidente, le Psautier serbe représente dans ce groupe une rédaction assez spéciale, et, par la composition du texte

1. Cf. Tikkanen, *Die Psalterillustration im Mittelalter*, t. I, p. 90.

autant que par l'illustration, il diffère notablement des autres manuscrits de la série. Dans le texte, outre les Psaumes et les neuf *Odes* ou prières extraites de l'Ancien et du Nouveau Testament, on trouve en tête une série de passages relatifs à Saül et à David, et, après les *odes*, la parabole du Bon Samaritain, le célèbre hymne *Akathistos* en l'honneur de la Vierge, enfin une série de six *tropaires* chantés à l'office du dimanche. A ces différentes parties du livre correspondent des cycles de miniatures, qui, selon la remarque de Strzygowski, sont « absolument uniques en leur genre ¹ ». Nulle part ailleurs on ne rencontre la série de miniatures qui précède le Psautier proprement dit, et dont les deux premières — l'une d'elles se rencontre au reste pour la première fois dans l'histoire de l'art ² — sont visiblement inspirées du fameux roman oriental de Barlaam et Joasaph. Parmi celles qui suivent, et qui sont tirées de la vie de David, deux scènes sur cinq apparaissent pareillement pour la première fois dans l'iconographie. Les miniatures qui viennent après le texte des psaumes et des odes sont peut-être plus ori-

1. P. 7.

2. C'est la scène intitulée : « Voici le calice de la mort. » Pl. I, n° 1.

ginales encore. La parabole du Bon Samaritain ne s'est point jusqu'ici rencontrée dans le Psautier. L'illustration de l'*Akathistos* offre toute une série de traits originaux et caractéristiques, qui contrastent avec les représentations habituelles empruntées à la vie de la Vierge, en particulier une Adoration des Mages qui semble copiée sur une mosaïque monumentale¹, et plusieurs épisodes (Madone trônant, la Vierge et les Orateurs, Adoration de l'icône de la Vierge²), dont l'inspiration est toute différente du type coutumier. Enfin les six miniatures du cycle final ne se rencontrent absolument nulle part ailleurs.

Ce n'est pas tout. Passez en revue les 98 miniatures qui constituent l'illustration propre du Psautier. Un bon cinquième des épisodes représentés ne se retrouve dans aucun des manuscrits illustrés, assez nombreux pourtant, que nous possédons des *Psaumes*. Et, sans entrer dans le détail de ces divergences, que Strzygowski a notées avec une attentive précision³, une conclusion générale s'impose évidemment : c'est que, sur

1. Pl. 54, n° 132.

2. Pl. 55, n° 136 ; pl. 56, n° 140 ; pl. 58, n° 147.

3. Pp. 28, 32, 34, 36, 37, 40, 42, 43, 44, 46, 47, 48, 52, 57, 58, 60, 61, 62.

beaucoup de points, l'illustration du Psautier de Munich s'écarte de la rédaction ordinaire, pour suivre une voie originale.

II

Faut-il croire que ces traits si caractéristiques soient dus à l'inspiration individuelle du peintre serbe qui, au commencement du quinzième siècle, a enluminé notre manuscrit? Assurément il ne paraît pas avoir été incapable de toute initiative personnelle : dans certains détails du mobilier et surtout du costume¹, dans certaines compositions même où semble apparaître une tendance politique correspondant à certains événements contemporains², on trouve l'influence évidente du temps où travaillait le peintre. Pourtant il semble difficile d'attribuer à son invention propre tant d'épisodes originaux qui remplissent le Psautier de Munich; et si l'on considère que certains de ces épisodes, par la conception ou par le style, paraissent s'inspirer de modèles d'un âge beaucoup plus

1. En particulier pl. 39, n° 92; pl. 58, n° 147, et pl. 45, n° 105. Cf. pp. 108-111.

2. Pl. 3, n° 5; pl. 21, n° 44. Cf. pp. 111-112.

ancien, l'idée vient naturellement de se demander si, à l'origine de cette illustration si particulière, il ne faut point chercher quelque lointain prototype perdu.

C'est ici l'intérêt tout spécial et la nouveauté du livre de M. Strzygowski. On admet généralement que l'illustration marginale du Psautier est née, sous l'inspiration monastique, dans la première moitié du onzième siècle. M. Strzygowski s'efforce de lui trouver des origines plus anciennes. De même qu'il a tâché récemment de démontrer que le Psautier aristocratique dérive d'un prototype asiatique du quatrième ou du cinquième siècle¹, pareillement il s'applique aujourd'hui à prouver que le Psautier à illustration marginale « est une création spécifiquement orientale, née dans les couvents de Mésopotamie et de Syrie, vers le sixième siècle ou même auparavant² ». C'est précisément sur l'illustration du Psautier de Munich que se fonde la démonstration. Ses miniatures nous auraient conservé, « nettement reconnaissable, un prototype non point byzantin,

1. Strzygowski, *Eine Alexandrinische Weltchronik* (Denkschriften de l'Académie de Vienne, t. LI, fasc.2), p. 182. Je suis heureux de saisir ici l'occasion de signaler ce travail intéressant.

2. P. 91.

mais hellénistico-oriental, c'est-à-dire syrien¹, » et le cycle entier du *Monacensis* représenterait cette rédaction plus ancienne, fort différente de la rédaction postérieure que nous offrent les autres manuscrits du Psautier à illustration marginale.

Il n'est point niable, et Tikkanen déjà l'avait remarqué², que les psaumes ont tenu une grande place dans la pensée des Pères du quatrième siècle, et l'on sait avec précision que, dès le cinquième siècle, un évêque de Ravenne avait fait décorer une salle de sa maison de mosaïques ou de peintures illustrant le psaume 148. Il n'est donc nullement invraisemblable d'attribuer au Psautier illustré des origines plus anciennes que celles qu'on lui attribue communément. Il est remarquable, d'autre part, que les allusions à la querelle des iconoclastes, si nombreuses dans l'illustration des Psautiers à vignettes marginales, manquent absolument dans le Psautier serbe de Munich, ce qui semblerait bien indiquer un prototype antérieur à cette époque. Mais conclura-t-on de là que ce prototype soit nécessairement d'origine syrienne ? Il faut ici examiner d'un peu

1. P. 94.

2. *Loc. cit.*, p. 3 et suiv.

plus près l'argumentation de Strzygowski.

Strzygowski lui-même convient quelque part que l'iconographie byzantine renferme nombre de motifs qui, nés originairement en Syrie, ont passé ensuite dans l'art byzantin et ont été adoptés par lui¹. Dans ces conditions, de ce que l'on rencontre, dans une mosaïque ou une miniature, telle composition d'origine prétendue syrienne, comme la Nativité², l'Anastasis ou la Mort de la Vierge³, on ne saurait vraiment conclure que l'œuvre, pour reproduire un thème aussi connu, doive avoir nécessairement reçu l'inspiration directe de modèles syriens. L'art byzantin, nul ne le conteste, doit beaucoup à l'art syrien au cinquième et au sixième siècle ; il est donc tout naturel que des éléments de provenance syrienne se soient conservés dans les monuments ultérieurs de l'art byzantin. Mais j'ajoute que ces éléments spécifiquement syriens apparaissent dans le *Monacensis* moins fréquemment que Strzygowski ne pense ; et aussi bien lui-même reconnaît que, dans le manuscrit, « les types correspondent en général à ceux des peintures byzantines⁴ ». En

1. P. 130.

2. P. 77.

3. P. 98.

4. P. 90.

outre, plusieurs rapprochements qu'établit M. Strzygowski entre les miniatures du Psautier et certains monuments orientaux ne semblent pas, quand on examine les ouvrages en question, être toujours fort démonstratifs¹. Et les preuves mêmes que l'auteur juge les plus fortes laissent encore quelque place au doute.

C'est ainsi qu'il attache une valeur très particulière à une figure allégorique de la Terre², dont le caractère est incontestablement antique, mais qui, selon Strzygowski, n'est point, à la différence des personnifications du Jour ou de la Nuit, du Jourdain, de la Mer, du Kosmos, devenue un des motifs courants de l'art byzantin. Strzygowski en conclut que le miniaturiste du quinzième siècle n'a pu emprunter ce type rare qu'à un modèle tout à fait ancien. Je ne méconnaissais point la valeur de l'argument, et je m'inclinerais volontiers devant « ce témoignage capital » (*Kronzeugen*), comme dit Strzygowski³, si l'étude des représentations de la Terre personnifiée n'était encore une des questions les plus obscures de l'iconographie. Il y a toute une série de monuments où cette figure

1. Pp. 25, 27, 51.

2. Pl. 11, n° 25.

3. P. 96.

allégorique apparaît et que Strzygowski ne semble point avoir connus. Dans les miniatures des *Exultet* italiens qu'a étudié M. Bertaux, la Terre est représentée, tantôt sous l'aspect d'une princesse byzantine, couronnée de feuillages, debout sur un tertre entre deux arbres et entourée d'animaux¹, tantôt comme une femme demi-nue, livrant à des animaux variés ses mamelles nourricières et tenant d'une main une corne d'abondance². Dans cette seconde représentation, M. Bertaux voit un motif carolingien, assez semblable à la figure allégorique décrite par Théodulfe, évêque d'Orléans³, et il l'oppose à l'allégorie byzantine de l'*Exultet* de Bari. Je ne doute point qu'à ce motif « carolingien » Strzygowski ne s'empresse de découvrir une origine syrienne et n'en tire un argument pour renforcer sa thèse, et je ne dis point qu'il aura tort. Je veux indiquer seulement que la personnification de la Terre se rencontre dans l'iconographie plus fréquemment que Strzygowski ne pense et que,

1. Bertaux, *l'Art dans l'Italie méridionale*, pl. X, fig. 1, et p. 218.

2. *Ibid.*, 222, 226, 236.

3. *Mon. Germ. hist., Poetae latini aevi carolini*, I, 547-548. La Terre est représentée dans un globe cerné par les eaux.

sur cette question essentielle, le dernier mot n'est pas dit.

J'en dirai autant des raisonnements relatifs à la miniature représentant l'eau jaillissant sous la main de Moïse pour abreuver le peuple d'Israël¹. Pour expliquer l'origine de cette représentation, en effet singulière, Strzygowski se contente à peu de frais d'arguments un peu légers. Cela dit, j'accorde volontiers que, pour ce qui touche l'illustration de l'*Akathistos*, la démonstration paraît infiniment plus probante. Entre ce cycle de miniatures et les manuscrits d'origine nettement syro-mésopotamienne, tels que l'Évangile de Rabula ou celui d'Etschmiadzin, il y a des ressemblances assez frappantes, et il n'est point impossible que l'Adoration des Mages s'inspire des mosaïques qui décoraient la façade de l'église de Bethléem². Mais s'il est vrai que les textes apocryphes relatifs à la vie de la Vierge semblent avoir de bonne heure trouvé grande faveur en pays syrien³, encore faudrait-il, pour ce qui regarde l'*Akathistos*, savoir exactement à quelle époque et où fut composé cet hymne fameux.

1. Pl. 27, n° 59.

2. Pl. 54, n° 132, et p. 102.

3. Cf. *Oriens christianus*, IV, 187.

et la question, on ne l'ignore pas, est loin d'être résolue.

Et enfin, en acceptant même comme démontré tout ce que Strzygowski nous propose, pourquoi ces types, d'origine syrienne, ne seraient-ils point entrés dans le Psautier serbe par l'intermédiaire de Byzance ? Il est indéniable que l'art byzantin s'est fort occupé de l'illustration du Psautier; et c'est même, pour le dire en passant, chose assez surprenante qu'il ait, durant tant d'années qu'il travaille sur ce texte, entièrement négligé le prétendu prototype syrien que représente le Psautier de Munich, pour s'en tenir à la rédaction plus récente que représentent tous les autres manuscrits connus. Mais en tout cas, si l'on examine ces manuscrits, il semble bien que, de l'un à l'autre, on constate une évolution¹ dans le choix et la conception des motifs et une indépendance souvent très nette des différentes rédactions, Cela étant, qui atteste un long et important travail, avons-nous le droit, de ce qu'une formule iconographique nouvelle se rencontre, de lui attribuer sans plus une origine syrienne ? Avons-nous le droit sur-

1. Millet, *l'Art byzantin*, dans A. Michel, *Hist. de l'art*, I, 227.

tout, de ce qu'un prototype syrien semble avoir inspiré le Psautier de Munich, de rien conclure sur la façon dont cet original est parvenu aux mains du miniaturiste du quinzième siècle? Un manuscrit voyage aisément, et on peut faire bien des hypothèses diverses sur la manière dont il a passé d'un endroit à un autre. A-t-il été apporté, comme le dit quelque part Strzygowski, de Syrie dans un des couvents de l'Athos? Est-ce, au contraire, comme il le pense ailleurs, au monastère de Sinaï que le vieil original syrien a été copié au quinzième siècle¹? M. Strzygowski n'en sait rien, ni moi non plus. Seulement, il raisonne comme s'il le savait; car de ce fait isolé, qu'un psautier serbe du quinzième siècle a peut-être — disons même probablement — reproduit un prototype syrien du sixième siècle, il déduit toute une théorie générale.

III

M. Strzygowski est un grand démolisseur d'idoles. Il y a quelques années, dans un livre célèbre : *Orient oder Rom*, il avait, d'ail-

1. Pp. 114, 135.

leurs avec raison, revendiqué pour l'Orient hellénistique la part principale dans la formation de l'art chrétien. Aujourd'hui, après Rome, c'est Byzance qu'il prétend découronner, et c'est un autre dilemme retentissant qu'il pose : *Orient oder Byzanz?* A l'en croire, Byzance, pas plus que Rome, n'a été la créatrice d'un « art d'empire » (*Reichskunst*), exerçant son influence sur les diverses parties de la monarchie et du monde. Elle s'est bornée à recueillir les éléments orientaux que lui fournissait l'art chrétien de Palestine, de Syrie, de Mésopotamie et d'Asie Mineure; elle n'a pas été autre chose que « le point de passage » par où ces éléments, venus d'Orient, se sont répandus à travers le monde. Et encore n'est-il même point nécessaire, dans bien des cas, de lui reconnaître ce modeste rôle d'intermédiaire. Jusqu'à une époque assez avancée, les vieilles traditions orientales conservées dans les couvents ont exercé, indépendamment de Byzance, leur action sur le développement de l'art. C'est ce qui est arrivé, à en croire Strzygowski, en particulier chez les Slaves du Sud, et, parmi eux, surtout chez les Serbes, qui, par leurs relations avec l'Athos, sont demeurés en rapports fréquents avec la Syrie et ont recueilli la tradition monastique

de l'art chrétien d'Orient. Et en face de chaque monument, il convient désormais, selon Strzygowski, de se demander tout d'abord « si Byzance même y exerce quelque influence, ou si l'on y trouve l'action, persistant dans les cloîtres, des vieilles traditions christiano-orientales¹ ».

Grâce à cette théorie sensationnelle, non seulement les miniatures du Psautier serbe, « que tout le monde, dit Strzygowski, eût tenues pour byzantines² », doivent, aussi bien que l'illustration de l'*Akathistos*, être retirées à l'art byzantin; mais toute une série d'autres monuments, les miniatures des Homélies du moine Jacques, qui datent du onzième siècle, aussi bien que les mosaïques de Kahrié-Djami, qui sont du quatorzième, doivent, en attendant d'autres découvertes du même genre, être rattachées « à la sphère de l'art syrien primitif³ ». Mais il ne suffit pas d'affirmer ces choses. Il faudrait les prouver, et c'est ce que Strzygowsky ne fait pas. Car enfin il ne suffit pas de dire sans cesse que telle chose est « possible » ou « vraisemblable⁴ ». Tout est possible, presque tout

1. Pp. 88-89.

2. P. 135.

3. P. 135.

4. Les mots « möglich, wahrscheinlich » reviennent sans cesse. Pp. 91, 93, 98, 103, 114, 116,

est vraisemblable : mais, en matière scientifique, des possibilités ne sont pas des arguments.

Il me paraît, en outre, qu'à cette théorie générale on peut opposer d'assez sérieuses objections. Et d'abord, ce qui est vrai de Rome ne l'est point au même degré de Byzance. Sous l'Empire romain, en effet, subsistaient en Orient ces grandes villes hellénistiques, Alexandrie, Antioche, Éphèse, dont Strzygowski a justement mis en lumière le rôle et l'importance dans l'histoire de l'art. A partir du septième siècle, ces grands centres de culture tombent, avec la conquête arabe, dans une décadence chaque jour plus profonde, tandis que l'histoire montre dans Byzance la capitale incontestée du monde chrétien oriental. C'est là qu'entre le neuvième et le douzième siècle, de l'Orient comme de l'Occident, on vient chercher tout ce qui constitue la civilisation. Toutes les races s'y rencontrent et s'y mêlent, Russes et Scandinaves, Géorgiens et Arméniens, ceux de Venise, de l'Italie du Sud, de la Sicile, comme ceux de la Grèce ou de la péninsule balkanique. S'agit-il de faire exécuter quelque précieux travail de bronze ? on le commande à Constantinople. S'agit-il d'acquérir quelque soierie magnifique ? on va l'acheter à Byzance,

S'agit-il de construire quelque église et de la décorer de mosaïques somptueuses ? c'est à la capitale de l'empire qu'on demande les modèles et les ouvriers. Sans cesse Constantinople s'embellit d'édifices nouveaux, et sans doute elle y accueille, elle y combine ingénieusement les traditions anciennes de l'art chrétien d'Asie, mais elle transforme en même temps ces traditions par l'esprit créateur qu'elle apporte dans ses combinaisons. La splendeur de Constantinople, sa richesse, l'attrait qu'elle exerce universellement sont des lieux communs que répètent tous les écrivains du moyen âge. Et cela étant, il est un peu paradoxal de croire que cette capitale, centre principal, sinon unique, de la civilisation chrétienne en Orient, n'a exercé nulle influence sur l'art, tandis que d'obscurs couvents, perdus dans les solitudes de la Syrie ou de la Mésopotamie arabes, conservaient précieusement et transmettaient par le monde — cela jusqu'au quatorzième ou au quinzième siècle — le flambeau des traditions artistiques.

Je concède volontiers à M. Strzygowski que les rois serbes du treizième et du quatorzième siècle ont entretenu avec les monastères de l'Athos certaines relations. Je concède qu'ils ont entretenu certains rapports avec la Pa-

lestine, et qu'ils ont eu, comme d'ailleurs tous les gens du moyen âge, une grande vénération pour les Lieux saints et pour Jérusalem. Et après ? Est-ce de l'Athos, est-ce de la Syrie que le christianisme est venu aux Slaves de Serbie, et, avec le christianisme, les éléments de la civilisation ? Comme les Bulgares, comme les Russes, comme les Croates, c'est par les missionnaires byzantins qu'ils ont été convertis ; c'est de Byzance qu'ils ont reçu tous les éléments de leur future grandeur. Je ne trouve en cette affaire aucun moine syrien (la règle de saint Sabas elle-même, répandue d'ailleurs dans tous les couvents du monde byzantin, est venue aux Serbes de Constantinople), ni aucun moine même de l'Athos. Et enfin, quand même il serait vrai qu'un vieux manuscrit syrien serait, par l'intermédiaire de l'Athos, venu, au quinzième siècle, aux mains d'un miniaturiste serbe, a-t-on le droit d'en déduire des conclusions aussi générales que celles-ci : que l'art serbe doit « son caractère particulier à ce qu'il montre les plus étroits rapports avec l'art monastique né de racines syriennes »¹ ? Selon un mot connu, une hirondelle ne fait pas le printemps.

1. P. 128.

Et enfin, s'il est vrai peut-être qu'au cinquième et au sixième siècle les couvents de Palestine, de Syrie, de Mésopotamie représentent un courant propre dans l'histoire de l'art chrétien, il faudrait prouver ensuite que les monastères de l'Athos sont les héritiers de cette tradition. Et ce que nous savons de leur fondation au dixième siècle ne montre rien de tel, et ce que nous connaissons de leur histoire ultérieure ne les montre point en rapports particulièrement étroits avec le monde syrien. Et enfin, il resterait à démontrer encore que l'Athos joue un rôle quelconque dans toute cette affaire. Sur le feuillet de garde du manuscrit de Munich, on lit cette mention : « Ce livre appartient au seigneur Georges, l'ancien (ou le vieux) despote de Serbie. Dans l'endroit de la grande ville impériale. Écrit dans l'endroit de la Sainte Montagne. Kyr Gennadios, moine. Amen. » Comme Jagić le remarque justement¹, ce texte est étrangement obscur. Il y est question, dans la même phrase, de Constantinople et de l'Athos. Et que signifie cette phrase ? L'auteur entend-il que le manuscrit a été illustré à l'Athos et qu'il se trouvait ensuite à Constantinople ? Et, comme

1, Pp. VI-VII.

l'écriture date du seizième siècle seulement, que savait à ce moment le rédacteur de la note sur l'origine réelle du manuscrit ? Jagić observe prudemment que « l'interprétation de cette inscription entortillée rencontre vraiment bien des difficultés ¹ ». J'aurais aimé que Strzygowski, imitant cette réserve, ne construisît point sur ce texte obscur — en dehors duquel rien n'autorise à mêler l'Athos à tout ceci — toute une ample théorie.

Et c'est ici que la méthode de Strzygowski me paraît vraiment un peu aventureuse. Est-il légitime, sur un manuscrit unique, de bâtir toute une théorie générale sur les caractères de l'art serbe ? Est-il légitime, sur un texte unique et d'interprétation incertaine, d'édifier tout un système sur les origines de cet art ? Et que vaut enfin tout cet appareil de déductions ? Si Strzygowski entend prouver que dans l'art byzantin ont pénétré beaucoup d'éléments orientaux, c'est là un fait aujourd'hui admis par presque tous les savants, et l'établir à nouveau, si intéressant que soit l'exemple particulier, c'est un peu enfoncer une porte ouverte. Si, au contraire, Strzygowski prétend démontrer que, jusqu'à une époque très tardive (*noch in der*

1, P. x.

Spätzeit)¹, un courant oriental, se propageant par l'intermédiaire des monastères, a exercé, indépendamment de Byzance, son action sur cet art, c'est là une affirmation sans preuves. Que savons-nous de ces couvents de l'Orient syrien pour l'époque dont parle Strzygowski? Quelles traditions y conservait-on alors? Mystère. Au lieu qu'il est au moins vraisemblable, *a priori* aussi bien que d'après les données historiques, d'admettre que Byzance, centre d'art actif et prochain, a exercé une influence puissante sur la péninsule des Balkans².

IV

Quoi qu'il en soit, il faut savoir grand gré à M. Strzygowski de nous avoir fait connaître cet important manuscrit. Un assez grand nombre de scènes y sont nouvelles

1. P. 89.

2. Cf. pour la Serbie, le beau livre; récemment publié sous le patronage de l'Académie impériale des Beaux-Arts, de Pokrichkin, *Pravoslavnaia tserkovnaia arkhitektoura v Srbskom Korolevstvie*, Pétersbourg, 1906. On y trouvera reproduites une série de fresques qui décorent les églises de Studenitza (1190), de Zitcha (1222-1228), de Studenitza encore (1314), de Ravanitza (1381), de Manassia (1407). On n'y constate rien de syrien, mais un art purement byzantin.

pour l'iconographie; d'autres miniatures offrent des représentations intéressantes ou curieuses, soit par les figures allégoriques qu'elles renferment (n° 22, la Pentecôte, avec la figure du Kosmos; n° 25, la Terre, etc.), soit par les traits de réalisme qu'elles contiennent (n° 22, les *φύλαί* dans la Pentecôte; n° 61, le repas des Israélites). Certaines compositions, par exemple les scènes de batailles ou de défilés militaires (nos 42, 45, 46) sont pleines de vie et d'animation; d'autres, par la symétrie de leur ordonnance, semblent inspirées de mosaïques anciennes (nos 6, 31, 33, 92). Ce qui frappe surtout, au reste, c'est l'évidente parenté de beaucoup de ces scènes avec les compositions plus antiques du cinquième et du sixième siècle, et la réelle beauté des épisodes évangéliques (n° 24, Crucifixion; n° 34, Ascension; n° 52, le Christ conduit au Calvaire, etc.). Derrière le miniaturiste du quinzième siècle, on sent des modèles excellents et une longue tradition d'art. Et ceci m'amène à dire un mot, pour finir, de la théorie, fort à la mode aujourd'hui, qui, dans tout manuscrit byzantin illustré, veut retrouver un prototype généralement très ancien.

C'est Kondakof qui, le premier, a eu l'idée de classer les manuscrits à miniatures, non

point d'après leur date ou leur style, mais en groupes fondés sur la nature du texte auxquels s'est appliqué l'illustration. Prudemment pratiquée, comme elle le fut par le maître, cette méthode est apparue féconde et riche en enseignements; mais, comme il arrive souvent, elle a, entre les mains des disciples, produit d'assez dangereuses conséquences. Kondakof écrivait justement : « Si, dans un manuscrit du dixième siècle, nous apercevons un détail de peinture d'un caractère quasi pompéien, nous serons dans le vrai en disant : Voici une copie faite d'après un modèle que le calligraphe-miniaturiste avait par hasard sous la main; *mais cette copie est, en même temps, une preuve évidente que l'antiquité inspirait l'art et toute la vie intellectuelle de l'époque*¹. » C'est ce second point qu'aujourd'hui on incline un peu trop à oublier. Dans tout manuscrit, quelle qu'en soit la date, on s'applique à retrouver les caractères du prototype perdu : on laisse de côté tout ce que le copiste a, sous l'influence de son temps, pu introduire dans sa copie de nouveau et d'original. Or c'est là, précisément, ce qui importe pour étudier l'évolution de l'art byzantin. Car autrement, en dernière

1. Kondakof, *Hist. de l'art byzantin*, I, pp. 31-32.

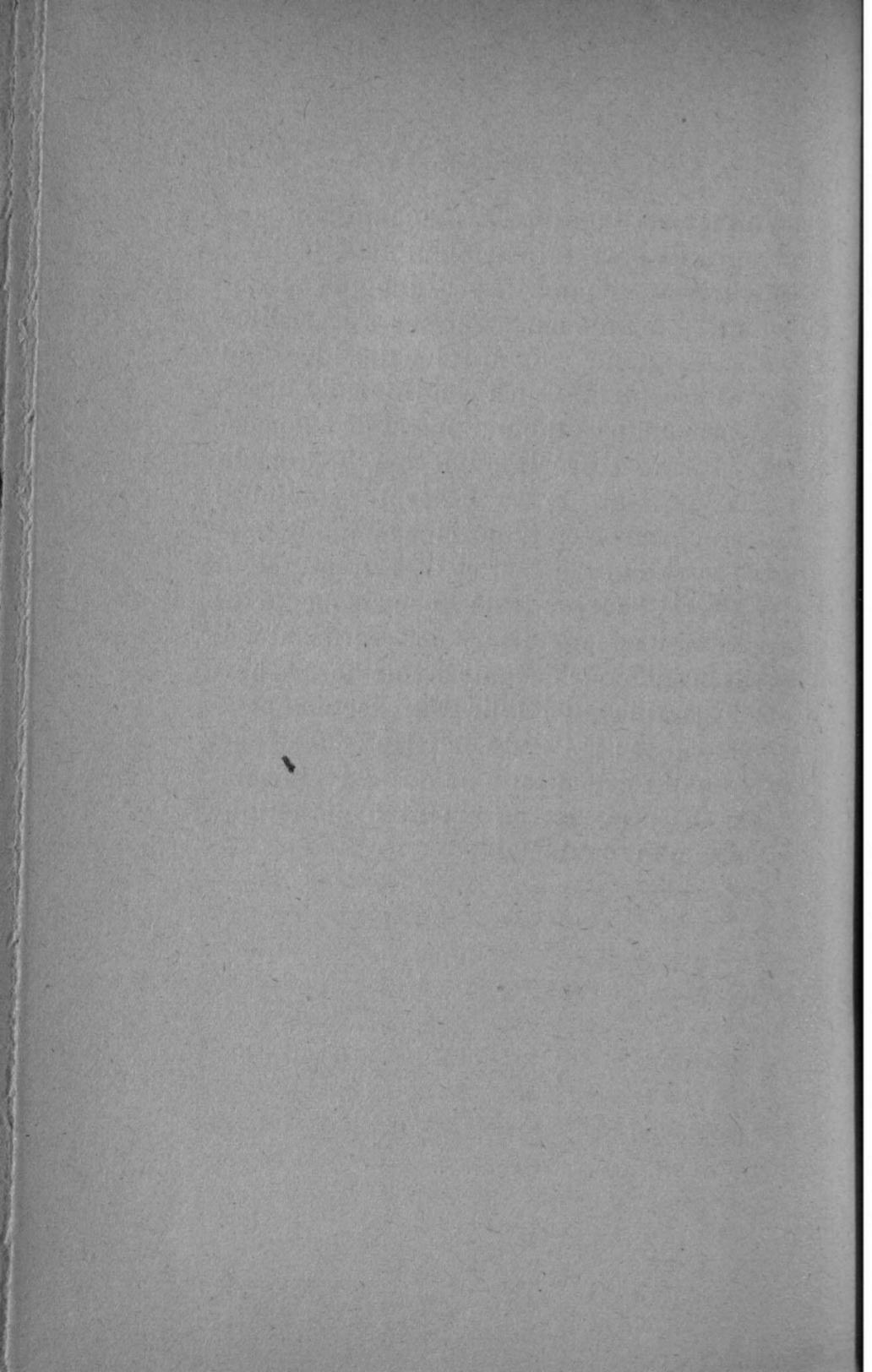
analyse, on aboutirait à ceci : l'art byzantin a tout inventé, a tout créé entre le quatrième et le sixième siècle; il s'est borné ensuite à copier les modèles anciens précieusement conservés. Que devient, dans cette hypothèse, le grand mouvement d'art du neuvième au onzième siècle, l'époque qu'on a justement appelée « le second âge d'or de l'art byzantin » ? Que devient ce grand mouvement de renaissance qui marque le temps des Paléologues ? Strzygowski nous répond sans hésiter : tout cela, mosaïques et miniatures, doit ses qualités aux modèles anciens qui l'inspirent¹. Ainsi, pendant des années, ceux qui ont étudié l'art byzantin se sont appliqués à montrer la variété, la souplesse dont il fut capable, et comment, d'âge en âge, il évolua et se transforma; ils se sont efforcés de le débarrasser de cette sotte épithète de « hiératique » dont on l'accablait si volontiers. Aujourd'hui, par un savant détour, nous en reviendrions au point de départ. Après deux siècles glorieux, où il fut magnifiquement créateur, l'art byzantin, sous les Macédoniens, sous les Comnènes, sous les Paléologues, n'aurait plus fait autre chose que répéter éternellement ses inventions

1. P. 94, note 2, et pp. 129, 135.

premières et, pendant huit ou neuf siècles, il se serait survécu à lui-même dans une immuable stérilité. C'est là une conclusion que les faits démentent et que je me refuse absolument à admettre.

Il y a, tout le monde le sait, des thèmes éternels dans l'art : cela n'empêche point que chaque siècle, en les traitant à nouveau, ne les renouvelle. L'art byzantin a souvent fait ainsi. Alors qu'il semble copier un prototype ancien, il le transforme au goût du jour. La comparaison du Psautier de Munich et de la copie de Belgrade montre clairement, on l'a vu, quelle différence peut exister entre la copie et l'original. On imagine sans peine combien cette différence est plus grande encore quand le miniaturiste, au lieu d'être un barbouilleur, comme le copiste du dix-septième siècle, a vraiment du talent, comme ce fut le cas pour bien des peintres de l'époque macédonienne ou de l'époque des Comnènes. Ce sont là des choses dont il convient de tenir compte, si l'on veut juger exactement de l'art byzantin. Et il ne faut point oublier enfin que les miniatures ne nous offrent qu'un des aspects de cet art, et que ce qui n'est vrai pour elles que partiellement l'est moins encore pour les œuvres plus considérables de l'art, créations de

l'architecture, mosaïques, et même pour les ouvrages de l'art industriel, étoffes, ivoires, orfèvreries et émaux. Il y a quelque inconvénient, à mon sens, à laisser s'accréditer avec une rigueur trop absolue des idées qui ne sont acceptables qu'à condition d'y introduire beaucoup d'atténuations et de nuances. C'est le danger précisément des théories de M. Strzygowski, de se présenter toujours sous une forme trop impérieusement dogmatique; et comme le réel et très grand talent avec lequel l'auteur les expose risque de les faire admettre sans discussion suffisante, il est essentiel, pour l'avenir même des recherches byzantines, d'établir très exactement — et c'est ce que j'ai tenté de faire — le départ entre ce qui est certain, ce qui est vraisemblable et ce qui est purement hypothétique ou nettement contestable.



XIII

SAINTE-MARIE-ANTIQUE UN MONUMENT DE L'ART CHRÉTIEN DU MOYEN AGE¹

Parmi les découvertes archéologiques de ces dernières années, il en est peu de plus importantes, pour l'histoire de l'art chrétien du haut moyen âge, que celle de l'église de Santa Maria Antica à Rome. Lorsque, au printemps de 1900, au pied du Palatin, sur l'emplacement rendu libre par la démolition de Sainte-Marie-Libératrice, on remit au jour la vieille église ensevelie depuis des siècles, lorsqu'elle reparut à la lumière,

1. Cet article a été publié dans le *Journal des Savants* (février et mars 1913) à propos de l'ouvrage intitulé : *Sainte-Marie-Antique*, par W. de Grüneisen, avec le concours de Chr. Huelsen, G. Giorgis, V. Federici et J. David. 1 vol. in-f°. — Rome, Bretschneider, 1911.

avec la parure resplendissante de ses peintures anciennes à peine altérées, ce fut, dans tout le monde savant, un émoi sans pareil. Pendant qu'avec un soin, qui aurait pu être plus attentif, on s'occupait de consolider et de conserver le monument, de toutes parts on entreprit, de façon d'ailleurs souvent incomplète et hâtive, l'étude des inscriptions et des fresques qui le décoraient¹. Pourtant, quoique depuis des années on ait beaucoup parlé de Santa Maria Antica, nous attendions toujours, sur ce monument d'importance essentielle, une publication définitive. Des jalousies un peu mesquines, sur lesquelles il est inutile d'insister, l'ont assez longuement retardée; et, pendant ce temps, les peintures, insuffisamment protégées, incom-

1. Je cite, parmi ces travaux assez nombreux, ceux qui semblent les plus importants : Rushforth, *The church of Santa Maria Antica* (Papers of the British School of Rome, t. I), 1902; Venturi, *Storia dell'Arte italiana*, t. II, 1902; de Grüneisen, *Studi iconografici in Santa Maria Antica* (Archivio della Soc. romana di storia patria, t. XXIX), 1906; Wilpert, *Beiträge zur christlichen Archäologie* (Röm. Quartalschrift, 1905 et 1907) et une importante monographie, *Santa Maria Antiqua* (l'Arte, t. XIII), 1910. Un article anonyme, publié en russe dans la revue *Zerkow* (1908), présente cet intérêt, de reproduire au complet la collection des photographies prises par le ministère de l'Instruction publique. Naturellement il est question de Santa Maria Antica dans les monographies, relatives au Forum, de Huelsen (1904), trad. française de J. Carcopino (1905) et de Thédénat (1906), ainsi que dans la *Rome* de Bertaux, t. II, 1905.

plètement et médiocrement relevées aussi, ont étrangement souffert. « Les dilettantes inexpérimentés, écrit M. de Grüneisen; avec des moyens souvent nuisibles, ont exercé leur art sur les peintures séculaires, et en cherchant à leur redonner la splendeur perdue, ont mutilé le caractère des couleurs, en écorchant par places la peinture elle-même. Les photographes, pour mieux réussir dans leur métier, les baignaient abondamment à seaux d'eau, sans s'arrêter même devant les peintures qui craignent l'humidité, comme par exemple la fresque dégénérée. Privées de toit, exposées à la chaleur et au froid, au soleil de l'été et à la pluie de l'hiver, les peintures ont perdu successivement leur éclat originaire, et certaines d'entre elles ont disparu définitivement. Des pailles primitives les couvrent¹; agitées par le vent et les courants d'air, elles les endommagent et affaiblissent le stuc¹. » Il a fallu l'administration plus libérale du directeur des Beaux-Arts C. Ricci pour remédier partiellement à cet état de choses, et permettre à l'auteur du présent livre l'étude approfondie des restes de Santa Maria Antica. Et il s'est trouvé, au cours de ces recherches récentes,

1. Pp. 57, 59. Cf., p. 92.

que, par une heureuse compensation à bien des pertes, certaines fresques nouvelles ont été découvertes, certaines peintures déjà connues plus complètement dégagées et que, pour la première fois, un relevé satisfaisant et complet a été fait de tout ce qui subsiste encore de la décoration de l'antique église.

C'est de ces travaux, patiemment poursuivis pendant plusieurs années, qu'est sorti le beau livre de M. de Grüneisen. Pour que son œuvre fût définitive, l'auteur n'a rien épargné, ni le temps, ni l'argent, ni la peine. Il a fait appel aux collaborateurs les plus compétents pour compléter ses recherches personnelles : ainsi Huelsen a étudié l'édifice païen où s'installa l'église chrétienne ; Giorgis a examiné les procédés techniques de la peinture ; Federici a dressé le catalogue des inscriptions ; J. David, dans un excellent chapitre, a tenté la reconstitution hagiographique et liturgique du monument. M. de Grüneisen s'est réservé le gros de la tâche, l'histoire de Sainte-Marie-Antique, la description raisonnée des peintures, l'examen du caractère et du style de ces fresques précieuses ; il a surtout magnifiquement enrichi son œuvre de toute une série d'admirables planches (on en compte

près de 80) qui mettent sous nos yeux les aspects divers du monument, les grands ensembles décoratifs, des restaurations ingénieuses qui permettent d'en retrouver le style. Cela seul est un service incomparable rendu à la science, et dont on ne saurait remercier assez l'auteur du présent livre. Mais à cela ne s'est point bornée l'ambition de M. de Grüneisen : il a voulu faire plus et mieux qu'une simple monographie. Il a « tenté d'écrire l'histoire de l'art romain et chrétien dans le haut moyen âge, d'indiquer ses points d'attache, de caractériser les diverses périodes de son évolution, et de lui rendre sa place légitime dans l'histoire générale de l'art¹ ». Et sans doute, dans l'examen de problèmes tout hérissés de difficultés encore, on pourra ne point partager toutes les opinions de l'auteur et hésiter à accepter quelques-unes de ses conclusions. Il n'en demeure pas moins que Sainte-Marie-Antique « est l'écrin précieux où se retrouve le plus riche ensemble d'œuvres d'art d'une période dont les démolisseurs du bas moyen âge et les embellisseurs des époques suivantes nous ont laissé si peu de reliques », qu'on y rencontre « les traces de toutes les

1. P. 4.

influences qui sont venues de l'Orient byzantin ou barbare, du sixième au dixième siècle, impressionner et modifier le génie romain¹ ». Cela seul suffit à marquer l'importance de l'antique église et du livre qui lui est consacré. Comme on l'a justement observé, « ni la Grèce ni l'Orient n'ont conservé de fresques comparables aux fresques byzantines de l'église du Palatin² ».

Je ne suivrai point M. de Grüneisen et ses collaborateurs dans tous les détails du livre savant et touffu qu'ils ont écrit sur Sainte-Marie-Antique; je me contente de signaler ici l'étude détaillée qui y est faite du costume des personnages, chapitre excellent et infiniment utile de l'histoire du vêtement, ou encore l'intéressant chapitre consacré à la reconstitution hagiographique et liturgique du sanctuaire, qu'accompagne un bon catalogue raisonné des saints représentés dans l'église. Je me bornerai à examiner ici deux points qui me semblent essentiels : l'histoire même du monument, extrêmement curieuse et instructive pour la vie romaine du haut moyen âge; la succession chronologique, assez malaisée, à fixer, des fres-

1. P. 4.

2. Bertaux, *Rome*, p. 54.

ques qui le décorent et les influences sous lesquelles s'est formée cette ample et magnifique décoration.

I

On sait comment, après le triomphe du christianisme, l'Église utilisa volontiers, pour les adapter au culte nouveau, nombre de monuments antiques. Rome, en particulier, est pleine de telles transformations. Dès le quatrième siècle, l'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem s'établissait dans le *palatium Sessorium* bâti par Constantin; à la fin du cinquième siècle, l'église de Saint-André s'installait dans la basilique de Junius Bassus; au cours du sixième et du septième siècle, pareillement le *templum Sacræ Urbis* devenait l'église des Saints-Cosme-et-Damien, le Panthéon se transformait en église de la Vierge, la salle des séances et les bureaux du Sénat abritaient les églises de Saint-Adrien au Forum et de Sainte-Martine. On pourrait multiplier ces exemples. C'est à une semblable transformation d'un monument païen que Sainte-Marie-Antique dut sa naissance.

Au pied de l'angle nord du Palatin s'élevait le temple d'Auguste, auquel s'adossait à l'est une construction assez vaste servant de bibliothèque. La façade de cet édifice s'ouvrait sur une petite place située entre le temple de Castor et l'atrium de Vesta; sa façade latérale communiquait par trois portes avec la rampe qui monte au Palatin. C'est cette bibliothèque qui, au sixième siècle sans doute, fut aménagée en église sous le vocable de la Vierge; et elle devint le siège d'une diaconie, c'est-à-dire d'un de ces établissements de bienfaisance où l'Église romaine fournissait aux besoins des indigents et des pèlerins pauvres. D'où lui vint alors le nom de *Sancta Maria Antiqua*, sous lequel elle apparaît plusieurs fois dans le *Liber pontificalis*? On a cru à tort que cette appellation provient de ce qu'elle fut à Rome la plus ancienne église consacrée sous le vocable de la Madone; l'hypothèse est historiquement insoutenable¹. Faut-il penser, plus vraisemblablement, que l'épithète d'*antiqua*, s'appliquant primitivement à la diaconie, désignait le plus ancien centre hospitalier organisé par la charité de l'Église? Il se

1. Cf. Duchesne, *Sancta Maria Antiqua* (Mélanges de Rome, 1897), pp. 29-30.

peut. Il semble en tout cas — et ceci a quelque importance — que les moines attachés au service de la diaconie furent de bonne heure des orientaux, Grecs et Syriens, et que d'autre part l'église, voisine du Palatin, où résidaient au huitième siècle encore les chefs de l'administration byzantine, se trouvait placée sous la tutelle immédiate des représentants de l'empereur. Et ceci explique le caractère particulier que prendra la décoration de Sainte-Marie-Antique.

Il fut aisé d'aménager en église la bibliothèque du temple d'Auguste. La vaste cour, dite *ad Minervam*, qui la précédait fournit à l'édifice chrétien un atrium aux amples proportions; le *quadriporticus* qui formait le centre de la bibliothèque devint tout naturellement la nef majeure, autour de laquelle quatre galeries constituèrent, en avant, le narthex de l'église, sur les côtés les nefs latérales, en arrière la *solea* ou *senatorium*, précédant trois salles qui terminaient au sud l'édifice antique, et où trouvèrent place, aux côtés de l'abside principale ou *presbyterium*, les deux chapelles latérales de la *prothesis* et du *diaconicum*. Par une disposition assez originale et qui se retrouve encore aujourd'hui à Rome dans la vieille église, elle aussi

d'origine byzantine, de Santa Maria in Cosmedin, la plus grande partie de la nef centrale fut occupée par la *schola cantorum*; des murs bas, décorés de peintures, la séparèrent de l'espace réservé aux fidèles, et au milieu de la nef s'élèvera plus tard l'ambon consacré par le pape Jean VII. Entre la *schola cantorum* et le *presbyterium*, une plateforme, un peu surélevée au-dessus du niveau de l'église, et que des murs bas séparaient pareillement des bas côtés, semble avoir été l'endroit réservé aux fonctionnaires et aux personnages de distinction (*senatorium*), tandis que le peuple des fidèles prenait place dans les collatéraux, les hommes à gauche et les femmes à droite. Dans l'axe de la nef majeure, au delà du *senatorium*, s'ouvrait le *presbyterium*, qui semble primitivement s'être terminé par un mur droit, au milieu duquel une vaste niche, originairement ménagée pour une statue, tint d'abord lieu d'abside : plus tard, on le verra, cette niche fut agrandie en creusant le massif de maçonnerie, de manière à créer l'abside actuellement existante. Les chapelles latérales, au contraire, conservèrent le mur droit par lequel elles s'achevaient. Dans celle de gauche on voit encore, creusée dans le mur, l'armoire où on gardait les vases sacrés et,

du côté opposé, la piscine où les prêtres faisaient les ablutions.

Depuis le jour où, au sixième siècle, se fonda l'église de Sainte-Marie-Antique, bien des papes s'intéressèrent à l'embellissement du pieux édifice. Jean VII (705-707), qui semble lui avoir marqué une particulière sympathie, décora la basilique de peintures, et la dota d'un ambon nouveau et d'un *ciborium* de marbre élevé au-dessus de l'autel¹. Après lui, au cours du huitième siècle, Zacharie, Paul I^{er}, Hadrien I^{er}, voulurent contribuer à leur tour à la décoration du sanctuaire, auquel Léon III (795-816) fit don un peu plus tard d'un *ciborium* d'argent et de riches tapisseries. Aujourd'hui encore, dans les ruines de Santa Maria Antica, on retrouve les restes de cette splendeur passée. Ce sont des fragments de sculptures, datant du huitième et du neuvième siècle, colonnes torsées, piliers ornés de feuilles de vigne, dalles aux entrelacs encadrant des fleurs, archivolté d'un *ciborium*, décorée de palmettes stylisées et de rosettes, débris de l'ambon où se lit le nom du pape Jean VII, « esclave de la Theotokos », qui attestent la richesse de l'antique décoration. Sur la

1. *Lib. pontif.*, I, 385.

plate-forme du *senatorium*, sur le sol du *presbyterium*, ce sont des pavements en *opus alexandrinum*, qui semblent du huitième et du neuvième siècle. Et partout, sur les balustrades de la *schola cantorum* comme sur les piliers et les colonnes de la nef majeure, aux murailles des nefs latérales comme aux parois des trois chapelles, dans les niches de l'atrium comme sous la voûte des portes, ce sont de longues suites de fresques pâlies, où les images des saints et des apôtres se mêlent aux cycles empruntés aux récits de la Bible ou à l'histoire des martyrs. On reviendra tout à l'heure sur cette vaste décoration. Il faut auparavant suivre jusqu'à sa fin l'histoire de Santa Maria Antica.

On admet assez généralement, sur la foi de deux passages du *Liber pontificalis*¹, que, vers le milieu du neuvième siècle, au temps du pape Léon IV, l'église du Palatin fut abandonnée, et remplacée par une église nouvelle, que le pontife fit construire au Forum, près de la Voie sacrée, là où s'élève aujourd'hui Santa Francesca Romana, et qu'à cette Sainte-Marie-la-Neuve passa pour quelque temps, avec le titre diaconal, l'épithète d'*Antiqua* appartenant à l'ancienne

1. *Lib. pontif.*, II, 145, 158,

diaconie. Sans entrer ici dans une controverse délicate, il suffira de dire que M. de Grüneisen est d'une autre opinion. Il admet que l'église, bâtie ou plutôt restaurée en 847 par le pape Léon IV, n'est autre que la vieille église du Palatin, endommagée par le tremblement de terre qui à cette date même désola Rome. A la suite de cette restauration, l'antique basilique prit le nom de Santa Maria Nova, sous lequel les textes la désignent désormais, mais sans qu'on oubliât pour cela son ancienne appellation d'Antiqua. En conséquence M. de Grüneisen fait honneur au sanctuaire du Palatin des peintures dont Nicolas I^{er}, au témoignage du *Liber pontificalis*¹, embellit l'église reconstruite par Léon IV, et il prolonge jusqu'à la fin du neuvième ou au début du dixième siècle l'existence de la vieille basilique. J'inclinerais volontiers pour ma part, sans me dissimuler les difficultés du débat, à admettre une hypothèse qui permet d'attribuer au milieu du neuvième siècle une partie des peintures de Sainte-Marie-Antique. Mais, quoi qu'il en soit de ce point, il est certain, qu'après même que l'église propre de la Vierge eût été abandonnée, un lieu de

1. II, 158.

culte subsista à l'endroit où elle s'élevait. L'atrium de Sainte-Marie-Antique se transforma en une église dédiée sous le vocable de Saint-Antoine. C'est pourquoi on trouve, dans cette partie du monument, des fresques qui semblent dater du douzième et du treizième siècle.

Puis peu à peu l'oubli se fit. Sur le sol exhaussé, Sainte-Marie-Libératrice s'éleva au-dessus des ruines de Sainte-Marie-Antique. Parfois le hasard des fouilles rendait passagèrement au jour quelque reste du monument enseveli. C'est ainsi qu'en 1702, dans le jardin situé derrière l'abside de Sainte-Marie-Libératrice, on remit au jour pour quelques semaines l'abside de l'ancien sanctuaire : c'est ainsi qu'en 1885 on dégagaa quelques figures de saints qui décoraient un des passages de l'atrium. Nul ne soupçonnait pourtant l'importance de la découverte que présageaient ces rencontres de hasard, et que Sainte-Marie-Antique, telle que les fouilles de 1900 allaient la révéler, serait « l'incomparable écrin où sont conservés les joyaux de la peinture à Rome du sixième au treizième siècle¹ ».

1. P. 476.

II

C'est une entreprise étrangement malaisée de dater avec précision les fresques de Sainte-Marie-Antique. Entre tant de générations successives, qui travaillèrent à la décoration de l'église, c'est chose difficile de faire à chacune exactement sa part. Sans doute, quelques groupes de peintures semblent offrir des points de repère indiscutables¹; on y rencontre des figures dont la tête se détache sur cette planchette rectangulaire (*tabula circa verticem*) qu'on appelle volontiers le nimbe carré, et qui indique que le personnage représenté était vivant². C'est ainsi que, dans la chapelle latérale de gauche, le pape Zacharie (741-752) et le primicier Théodote apparaissent aux côtés de

1. Encore cela même n'est pas absolument probant, s'il est vrai, comme le pense M. de Grüneisen (*Studi iconografici*, p. 88 et suiv.), que, dans la chapelle latérale de gauche, le pape Zacharie et le primicier Théodote ont tout simplement substitué leurs visages à ceux d'un pape antérieur et d'un autre donateur.

2. Cf. le mémoire récent de Grüneisen, *le Portrait d'Apollon Jérémie* (Mémoires présentés par divers savants, t. XII, 2^e partie), 1912.

la Vierge et des saints; qu'à la courbe de l'abside, le pape Paul I^{er} (757-767) se tient debout auprès d'une image colossale du Sauveur; que, sur le mur de droite de l'atrium enfin, le pape Hadrien I^{er} (772-795) est présenté à la Vierge-reine. Et de tout ceci on pourrait conclure peut-être qu'une bonne partie des fresques de Santa Maria Antica appartient au huitième siècle. Ailleurs on trouve, sur les parois de la basilique, plusieurs couches de stuc superposées, dont chacune porte des traces de peinture. Par un procédé qu'on observe bien des fois dans les chapelles byzantines de l'Italie du sud, et qui est de pratique courante dans les monastères de l'Athos, on a, à plusieurs reprises, par-dessus les fresques altérées où pâlies, résolument placé une décoration nouvelle; et de la succession de ces couches de stuc on peut déduire une chronologie tout au moins relative. M. de Grüneisen, avec un soin minutieux, s'est efforcé de tirer parti de toutes ces indications de fait pour établir un classement satisfaisant des peintures de Sainte-Marie-Antique: et s'il faut avouer que les résultats ainsi obtenus semblent, en bien des points, tout à fait vraisemblables, il est certain par ailleurs qu'ils sont parfois étrangement troublants et bou-

leversent quelques-unes des idées qui semblaient le mieux établies dans l'histoire de l'art romano-byzantin.

Au fond de la chapelle principale, sur le mur où se creuse l'abside et à la courbe même de cette abside, on n'a pas relevé moins de trois couches de stuc peint superposées. De ce mur « palimpseste », comme on l'a spirituellement nommé, sur lequel chaque génération semble avoir voulu laisser le témoignage de sa piété, il n'est pas aisé de déchiffrer l'énigme. Regardez, pour en saisir la complication, la planche XLIV du livre de M. de Grüneisen ; l'aspect en est extrêmement pittoresque, avec ces figures de style différent qui semblent comme sortir de l'ombre, et dont l'état fragmentaire rehausse encore la singulière beauté. Sur la couche de stuc la plus ancienne, sur celle qui porte directement sur le stuc de l'époque impériale, la Vierge est assise sur un trône, en costume d'impératrice byzantine, vêtue d'une dalmatique de pourpre violette, toute constellée de pierreries et d'or, et la tête chargée d'un lourd et magnifique diadème ; sur ses genoux l'enfant est assis, en robe blanche, en manteau d'or ; à droite, un ange s'incline vers la Madone, et, dans cette composition strictement symétrique, figurait

assurément à gauche, dans la même attitude, un autre archange aujourd'hui disparu.

A voir cette princesse orientale, dont le riche costume rappelle la Vierge-reine qui figurait en mosaïque dans l'oratoire du pape Jean VII (fig. 232) et les Vierges trônantes qui, à Santa Maria Antica même, datent du temps de Zacharie ou d'Hadrien (pl. XXXVI et fig. 69), on incline d'abord à attribuer cette peinture au huitième siècle, surtout quand on se souvient que Jean VII fit décorer de fresques l'église de Sainte-Marie-Antique, et qu'il professait pour la Madone une particulière vénération. M. de Grüneisen pourtant n'hésite pas à attribuer cette composition au sixième siècle et Wilpert la date même de la fin du cinquième : et si surprenant qu'il semble tout d'abord de trouver à cette époque une telle représentation de la Madone (que l'on compare les Vierges trônantes du sixième siècle qui figurent dans les mosaïques de San Apollinare Nuovo ou de Parenzo, ou dans la fresque des catacombes de Commodilla, on verra que celle de Sainte-Marie-Antique offre un type tout différent, et *unique* jusqu'ici) pourtant de bien fortes raisons semblent justifier cette hypothèse.

Un fait frappe, en effet, quand on examine attentivement la composition. Le bord de

L'abside actuelle entame une partie de l'épaule de la Vierge et une portion du trône ; et d'autre part, sur la couche de stuc qui recouvrit la Madone trônante, les sujets représentés occupent un espace plus étroit. Ceci prouve avec évidence que l'image de la Vierge-reine est antérieure au creusement de la grande abside ; or il semble bien que cette abside fut ménagée vers le milieu du septième siècle. Sur les panneaux qui l'encadrent à droite et à gauche, apparaissent en effet des figures significatives. A droite, c'est saint Jean Chrysostome et saint Basile, à gauche, saint Grégoire de Nazianze et saint Léon, tenant des rouleaux déroulés sur lesquels se lisent des passages de leurs œuvres, ceux-là mêmes que le concile de Latran de 649 invoqua pour condamner l'hérésie monothélite. Il en paraît bien résulter que ces peintures furent exécutées sous le pontificat du pape Martin I^{er} (649-655) et de cette même époque datent les fragments admirables d'une Annonciation qui, sur la même couche de stuc que les saints, recouvre la Madone trônante. Peu de morceaux sont d'un modelé plus savant et d'un charme plus exquis que la belle tête pensive d'ange, d'une inspiration encore toute antique, qui fait face au visage assez indistinct de la

Vierge (pl. XLVIII, XLIX). Mais ici encore, de même que pour la Madone trônante du sixième siècle, cette figure; de qualité assez rare, semble un peu déconcertante à rencontrer dans l'art romain du septième siècle.

On voit comment on doit se représenter la décoration primitive du mur terminal de Sainte-Marie-Antique. A l'origine, des deux côtés de la niche étroite qui en occupait le centre, et qu'ornait peut-être une grande croix gemmée, se seraient posés deux sujets symétriques, la Vierge trônante à droite, et à gauche une composition qu'on ne saurait déterminer. Lorsque, vers le milieu du septième siècle, on élargit l'abside, les scènes représentées se trouvèrent mutilées en partie et des fresques nouvelles les remplacèrent, autrement disposées. Deux registres superposés montrèrent, de chaque côté de la courbe; deux Pères de l'Église, et au-dessus une scène sacrée (la Visitation faisant peut-être, comme à Parenzo, pendant à l'Annonciation). La conque même de l'abside fut-elle dès ce moment ornée de peintures? Cela est probable, et M. de Grüneisen incline à croire que Martin I^{er} fit même décorer une partie assez considérable de la basilique. C'est à son époque qu'il attribue une belle Annonciation, récemment retrouvée sur un

des piliers de la nef majeure, sous une couche de stuc plus récente, où la même scène était représentée (pl. XIX *a*). La conservation on est remarquable et le style vraiment beau. Mais, derechef, la date proposée ne laisse pas de surprendre un peu.

Et pourtant l'examen du mur de l'abside semble obliger à l'accepter. Par-dessus les deux couches de stuc déjà mentionnées, une troisième couche porte une vaste décoration (pl. L). Au-dessus de la conque de l'abside, une grande fresque montre, disposée par zones superposées, la Glorification de la croix; sur les côtés, comme dans la décoration du septième siècle, s'alignent au-dessus d'une draperie peinte, en registres successifs, quatre Pères de l'Église, deux grecs et deux latins, et quatre papes, dont l'un, ceint du nimbe, porte le nom de Martin I^{er}, dont un autre a derrière sa tête la tablette, insigne des vivants. Or il paraît certain que ce pape, dont l'effigie date la composition, est le pape Jean VII, qui, on le sait, contribua puissamment à l'embellissement de l'église : la figure, encore qu'un peu indistincte, offre une frappante analogie avec le portrait en mosaïque du pontife, conservé dans les Grottes vaticanes (fig. 228). Et, s'il en est ainsi, force est de reporter à une époque

antérieure au début du huitième siècle les peintures, nécessairement plus anciennes, que supportent les couches de stuc précédemment analysées.

Le pontificat de Jean VII marque une époque de splendeur pour Sainte-Marie-Antique. On a retrouvé parmi les ruines les débris de l'ambon et du *ciborium* qu'il édifia. Il semble bien que toute la décoration peinte du *presbyterium* lui appartient. Dans la conque de l'abside, au centre de la grande composition décrite plus haut, il fit placer l'image de la Vierge-reine, assise entre des anges et assistée des apôtres Pierre et Paul : un fragment de cette fresque a été récemment dégagé sous le stuc plus récent qui la recouvrait. Sur les murs latéraux, des médaillons d'apôtres, parmi lesquels il faut citer les admirables têtes, d'un type si individuel, de saint André et de saint Barthélemy, s'alignaient au-dessous d'une série de scènes, représentant la vie et la passion du Christ. Des icônes de saints, figurés en pied, complétaient la décoration : il en subsiste, sur la paroi de droite, une sainte Anne d'un beau style. Il est aisé de saisir l'idée générale qui inspira cette magnifique ordonnance. « Autour de l'abside et du mur absidal, réservés l'une à la titulaire de l'église,

l'autre à la glorification du Christ, les peintures du *presbyterium* se déroulent de façon significative. Les scènes évangéliques des deux côtés aboutissent à la croix glorieuse. Les apôtres, les docteurs, les papes semblent soutenir les fondements de l'édifice mystique qui s'achève aux séraphins planant autour de la tête du Christ ¹. »

M. de Grüneisen attribue au même temps les peintures des chapelles latérales. « Celle de gauche est celle du jeune saint Cyr, l'intercesseur que l'on venait prier pour la purification des âmes : dans celle de droite, les fidèles trouvaient les protecteurs populaires, les Anargyres en particulier, et tous les saints spécialement invoqués pour le soulagement des maux du corps et la protection dans les besoins temporels ². » L'hypothèse est acceptable en ce qui touche une partie des figures de saints représentés dans la chapelle de droite, en particulier pour la belle image de saint Pantéléimon ; elle est plus discutable pour les fresques de la chapelle de gauche, qui furent tout au moins retouchées — sinon exécutées entièrement — au temps du pape Zacharie. Quant aux

1. P. 381.

2. *Ibid.*

peintures de la nef majeure, où apparaissent, sur les piliers voisins du *presbyterium*, saint Démétrius, sainte Barbe, sainte Salomoné, mère des Macchabées, l'Annonciation, la Déisis, l'Anastasis, j'ai quelque peine à croire qu'il les faille dater du début du huitième siècle.

Si, des fresques que Jean VII fit peindre à Sainte-Marie-Antique, on rapproche les fragments de mosaïques qui proviennent de l'oratoire du même pontife, on ne peut manquer d'être frappé des qualités d'art, assez inattendues, qui se révèlent dans ces ouvrages. Dans le groupe des anges pieusement inclinés devant la croix, il y a une grâce et une souplesse d'attitude tout à fait dignes d'attention; dans le visage des séraphins planant au-dessus du crucifix, il y a un souci de l'expression vraiment remarquable; dans les têtes des apôtres ou de sainte Anne, on observe, avec un réalisme puissant, un art savant du modelé et une technique singulièrement habile. Dans tous ces ouvrages persistent les traditions d'une grande école d'art, et aussi bien l'inspiration en est évidente. Jean VII, Grec de naissance et fils d'un haut fonctionnaire de l'administration impériale, a fait appel, ici comme dans l'oratoire de Saint-Pierre, à des artistes

nourris des leçons de l'art byzantin. Ce sont des inscriptions grecques qui désignent le plus grand nombre des saints représentés ; c'est en grec que sont écrits, au pied de la croix, les longs textes des prophéties relatives à la Passion. Dans la Rome de Jean VII, comme dans celle de Martin I^{er} (toutes les inscriptions sont grecques aussi dans les peintures qui datent de son temps), l'influence byzantine domine en maîtresse : par les types comme par la composition, cet art est essentiellement oriental.

Les papes du huitième siècle complétèrent et modifièrent parfois l'œuvre de Jean VII. A leur activité nous devons quelques groupes de peintures qui se peuvent dater, cette fois, avec plus de certitude. Dans la chapelle latérale de gauche, où le pape Zacharie a fait représenter, d'après les actes apocryphes qui ont conté leur martyre, les épisodes de la passion de saint Cyr et de sainte Julitte, de curieux portraits contemporains se mêlent aux histoires sacrées. C'est l'image du pontife, c'est celle, trois fois répétée, d'un grand personnage de la cour papale, le primicier Théodote, « dispensator » de l'église de Sainte-Marie-Antique. Tantôt il apparaît seul, prosterné aux pieds des saints, ou offrant à la Vierge le modèle de la basilique

embellie par ses soins ; tantôt il est représenté avec sa femme, son fils et sa fille, et les costumes dont sont habillés ces personnages sont tout à fait intéressants à étudier. La fillette en particulier porte une longue tunique vieil or, et sur les épaules elle a un châle frangé de laine jaunâtre ; des bijoux assez luxueux la parent, collier de perles, lourdes boucles d'oreilles à pendeloques ; dans sa main droite elle tient une rose rouge stylisée. Et sans doute ces portraits sont d'un art moins savant que les peintures de l'époque antérieure ; on y sent pourtant un souci de l'exactitude, de la réalité, de la vie, qui n'est point sans mérite. Il y a de la noblesse encore dans l'ordonnance qui, sur la paroi du fond, au-dessous d'une Crucifixion toute byzantine, groupe, aux côtés de la Vierge-reine, les apôtres, les saints titulaires de la chapelle et les pieux fondateurs. On observera toutefois que, dans cette chapelle, pour la première fois, toutes les inscriptions sont latines.

Pour quelle raison, dans la seconde moitié du huitième siècle, le pape Paul I^{er} substitua-t-il, dans la conque de l'abside, à la figure de la Vierge-reine l'image colossale du Sauveur ? il est impossible d'expliquer ce fait un peu surprenant. La peinture malheureu-

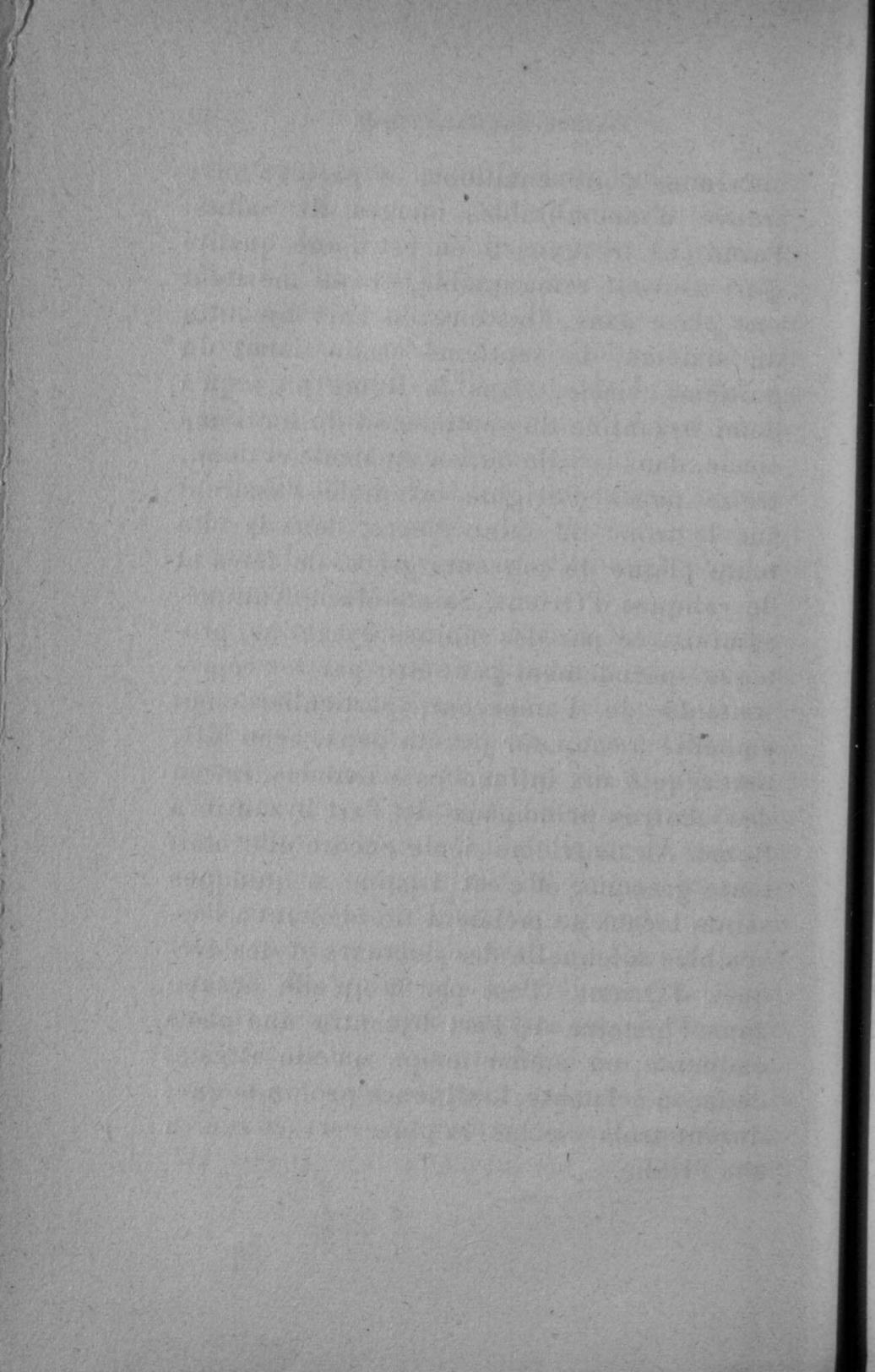
sement est trop endommagée pour qu'il soit aisé d'en apprécier le style. Pourtant, dans ce qu'on entrevoit, on sent quelque décadence, et cette décadence ira maintenant se précipitant. Des peintures dont le pape Hadrien décora l'atrium, des scènes, empruntées aux livres historiques de la Bible (Rois, Judith, Esther, Macchabées) qui couvraient les balustrades de la *schola cantorum*, et que M. de Grüneisen attribue au commencement du neuvième siècle, je ne dirai rien ici. Mais il faut mentionner du moins les peintures qui ornent les nefs latérales, et que Grüneisen attribue à l'époque de Nicolas I^{er}, tandis que Wilpert les daterait volontiers de la fin du huitième siècle. A gauche, une série de tableaux racontent des épisodes de la Genèse, depuis la Création jusqu'à la fin de l'histoire de Joseph; à droite, des fragments très mutilés subsistent seuls des fresques où, d'après les apocryphes, était représenté le cycle de l'enfance du Christ. Au-dessous des scènes sacrées s'alignent des figures de saints : on voit, sur la paroi de gauche, une solennelle assemblée, où, aux côtés du Christ trônant, se rangent, tous désignés par des légendes grecques, des docteurs de l'Église, des papes, des évêques et des moines fameux. Rien n'est plus impression-

nant que cette magnifique théorie, où reparaissent à nouveau des influences nettement orientales. Pourtant, à regarder de près ces figures, on sent la décadence dans ces corps ramassés et un peu courts, dans ces visages lourds et massifs, si différents des belles têtes d'apôtres de l'époque de Jean VII. Le coloris aussi est pauvre, le relief peu accentué et l'expression monotone.

Enfin, dans l'atrium, un certain nombre de peintures, assez détériorées, semblent dater du onzième, du douzième, et même du treizième siècle.

On voit tout ce que Sainte-Marie-Antique laisse encore d'incertitudes à dissiper, de problèmes à résoudre, et quelle part d'hypothèse contiennent toutes les solutions proposées. Pourtant, telle que les fouilles nous l'ont rendue, l'église du Palatin est un monument unique pour l'histoire de la peinture au moyen âge. La variété de sa décoration est prodigieuse. A côté des grands cycles de la Genèse, des histoires de l'Ancien Testament, de l'enfance ou de la vie du Christ, de la passion des martyrs, on y rencontre d'intéressants exemplaires des scènes en quelque sorte dogmatiques, telles que la Crucifixion ou l'Annonciation, l'Anastasis ou la Déisis, qui apparaissent ici en d'assez

anciennes représentations, et partout on y trouve d'innombrables images de saints. Parmi ces fresques il en est d'une qualité d'art souvent remarquable, et qui méritent une place dans l'histoire de l'art byzantin du sixième, du septième et du début du huitième siècle. Dans la Rome plus qu'à demi byzantine du septième et du huitième siècle, dans la ville où, en un siècle et demi, treize papes d'origine orientale s'assirent sur le trône de saint Pierre, dans la cité toute pleine de couvents grecs, de fêtes et de reliques d'Orient, Sainte-Marie-Antique, administrée par des moines byzantins, protégée spécialement peut-être par les représentants de l'empereur, particulièrement embellie à coup sûr par un pape, Jean VII, tout acquis aux influences orientales, fut un des centres principaux de l'art byzantin à Rome. Au neuvième siècle encore elle était toute grecque, et c'est à peine si quelques saints locaux se mêlaient timidement à l'assemblée solennelle des docteurs et des évêques d'Orient. C'est par là qu'elle occupe dans l'histoire de l'art byzantin une place éminente, en même temps qu'elle atteste, de façon éclatante, l'influence profonde que, durant trois siècles et plus, cet art exerça sur l'Italie.



ROME RELIQUAIRE D'HISTOIRE

Entre toutes les villes d'Italie, et peut-être entre toutes les villes du monde, Rome offre un caractère unique et singulier. Ailleurs, à Florence ou à Venise, à Sienne ou à Orvieto, à Ravenne ou à Pérouse, et partout enfin, dans les plus fameuses capitales de l'univers, une période de civilisation particulièrement brillante, un monument qu'il lustra le génie d'un grand artiste, suffisent à parer la cité de prestige et de gloire. A Rome, vingt-cinq siècles d'histoire sont contenus dans l'enceinte de la Ville Éternelle.

Comme le disait déjà Cicéron, « en quelque endroit qu'on mette le pied, on éveille un souvenir » ; à chaque pas, quelque monument évoque la mémoire d'un long et magnifique passé. Les ruines majestueuses de

l'antiquité romaine se dressent à côté des graves basiliques qu'édifia la piété du moyen âge; les églises et les palais de la Renaissance, les villas somptueuses où s'amusa la fantaisie coûteuse des patriciens d'autrefois, voisinent avec les architectures maniérées et pittoresques qu'aima la Rome du Bernin. Et, au milieu de ces monuments de tous les temps, de tous les styles, juxtaposés et comme enchevêtrés sur la surface de la Ville Éternelle, une Rome nouvelle a mis l'animation de ses quartiers modernes, le grand mouvement affairé qui convient à la capitale d'un grand État.

Pour le voyageur qui arrive à Rome, tant de souvenirs divers, tant de gloires surgissant brusquement, au hasard des flâneries, des lointains de l'histoire, ne laissent point d'abord de troubler un peu et de déconcerter. Au bout du *Corso*, sur la pente du Capitole, le monument de Victor-Emmanuel dresse sa masse imposante au-dessus du palais de Venise et du Forum de Trajan. Le Colisée est sur la route qui mène du tombeau de Romulus à la basilique pontificale de Saint-Jean-de-Latran. Les restes d'une élégante maison romaine se rencontrent dans les jardins de cette Farnésine qu'emplit la gloire de Raphaël et que dominant,

étagés aux flancs du Janicule, le Tempietto de Bramante, le couvent de Saint-Onofrio où mourut le Tasse, et la statue de Garibaldi. Au pied de l'Aventin, dans un des coins les plus charmants de Rome, la même place solitaire rassemble côte à côte le vieux temple de *Mater Matuta*, un des rares monuments qui datent du temps de la République, et l'église exquise de Sainte-Marie in Cosmedin, la rotonde de Vesta et la pittoresque maison où la légende accroche le nom de Cola di Rienzi, tandis qu'au bord du Tibre, au-dessus des eaux, s'arrondit la voûte vénérable de la *Cloaca Maxima*. Mais, dès qu'un séjour un peu plus long a classé tant d'impressions complexes et diverses, on sent profondément le charme unique de cette Rome où apparaît, comme nulle part ailleurs, en une suite ininterrompue de monuments, la perpétuité de l'histoire. D'autres villes, Venise ou Florence, sont d'une séduction plus directe et plus immédiate; il faut, pour comprendre Rome et pour l'aimer, un peu plus de temps et d'effort; mais quiconque en a goûté une fois la grâce singulière ne s'en arrache plus sans un déchirement.

C'est ce qu'exprimait ingénieusement je ne sais quel pape, quand, aux étrangers

qui avaient passé quelques jours à Rome, il disait simplement : « Adieu », tandis qu'à ceux qui y étaient demeurés des semaines, prophétiquement, il disait : « Au revoir ». Il savait quels joyaux merveilleux, quels trésors inoubliables un voyageur averti peut tirer de cet admirable reliquaire d'histoire, le plus beau qu'il y ait au monde.

*
* *

Sur la colline du Palatin, parmi les ruines grandioses des palais des Césars, quelques vestiges vénérables évoquent les plus lointaines origines de la cité romaine. Ce sont des restes de murailles de tuf aux assises puissantes, une tour très ancienne qui gardait une entrée, et devant ces débris naturellement on se souvient qu'à l'époque de Tacite encore on montrait ici l'emplacement de la ville primitive, de la *Rome carrée* fondée par Romulus sur la colline palatine, et que jusqu'à la fin du quatrième siècle on y entretenait avec un soin pieux la cabane légendaire du premier roi de Rome. Sans doute les historiens qui, plus tard, racontèrent la merveilleuse histoire de Romulus, de Numa et des Tarquins, ont embelli de belles légendes ces humbles origines, et

Tive-Live, avec un orgueil qui ne va point sans scepticisme, a déclaré déjà que Rome était assez glorieuse pour que le monde acceptât sans discuter les fictions augustes dont elle entourait sa naissance. Pourtant tout n'est point mensonge dans cette antique histoire.

De très bonne heure, dans la vaste plaine qui s'étend au pied des monts Albains et que le Tibre limite au nord, une petite colonie de bergers, chassés sans doute par la nécessité de leur district natal, vint, poussant devant elle ses troupeaux, s'établir sur la colline escarpée du Palatin qui dominait le fleuve, et y bâtit une enceinte fortifiée. Pauvre bourgade assurément, et moins pleine de monuments magnifiques que de cabanes de branchages et de chaume, de ces huttes rondes au toit conique, dont on retrouve comme une image réduite dans les urnes funéraires en terre cuite, découvertes dans les nécropoles de l'Esquilin. Bourgade malsaine aussi, qu'entouraient sur trois côtés des marécages couvrant le fond des vallées et au pied de laquelle des sources abondantes, jointes aux débordements du Tibre, entretenaient une humidité constante et une perpétuelle *malaria*. Bourgade, enfin, aux mœurs rustiques et grossières, dont la

civilisation était encore celle de l'âge de bronze, dont les habitants, vêtus de peaux de bêtes, faisaient chaque jour, par la *porta Mugonia*, dont on voit encore la place, descendre leurs troupeaux mugissants dans la plaine où sera plus tard le Forum. Mais le site était si bien choisi, au bord d'un grand fleuve, au voisinage de la mer, au centre de l'Italie, la position était si propice pour faire de Rome le boulevard naturel du Latium contre l'Étrurie, le centre du commerce avec les Carthaginois et les Grecs, que l'étroite bourgade du Palatin ne tarda pas à s'agrandir.

Elle déborda sur les collines voisines, où d'autres communautés s'étaient installées, qui progressivement vinrent s'unir aux habitants de la ville primitive pour former la cité romaine. Aujourd'hui encore, en différents endroits de Rome, on rencontre les restes magnifiques de cette enceinte de l'époque royale, dont la tradition fait honneur au roi étrusque Servius Tullius, et, au-dessous du niveau du Forum, subsistent les voûtes puissantes du grand égout collecteur que Tarquin l'Ancien fit construire pour drainer les eaux stagnantes accumulées dans la vallée qui sépare le Capitole du Palatin. Et sans doute, cette *Cloaca Maxima*,

dont on voit au pied de l'Aventin l'orifice bâti en blocs de tuf énormes a été plus d'une fois reconstruite depuis le temps des rois ; elle n'en évoque pas moins, comme cet autre égout non moins remarquable découvert il y a quelques années entre le Cœlius et le Palatin, une merveilleuse image de force et de grandeur. « On commençait déjà, comme dit Montesquieu, à bâtir la Ville Éternelle. »

*
*
*

Au pied du Palatin, entre le Capitole et le Colisée, s'étend le Forum romain ; et c'est, dans la Ville Éternelle, le plus admirable champ de ruines et le plus évocateur qui se puisse rencontrer. De bonne heure, grâce à la position assez centrale qu'occupait dans la ville cette longue et profonde vallée, elle fut le centre de la vie politique, économique et mondaine de la cité. Devant la *curie*, où se réunissait le Sénat, s'étendait le *comitium*, où se tenaient les assemblées, et où se dressait la tribune aux harangues ; plus bas, c'étaient les magasins, qui bordaient les deux côtés de la place ; et, dès l'époque de la République, sur cet espace, le plus illustre de Rome, s'élevèrent des monuments

innombrables, temples, arcs de triomphe, basiliques, colonnes et statues. La piété romaine y vénérât tout ce qui rappelait les gloires historiques ou le passé légendaire de la cité, les lions de tuf qui décoraient le prétendu tombeau de Romulus, et la fontaine de Juturne où les Dioscures avaient abreuvé leurs chevaux après la bataille du lac Régille, la statue d'Horatius Coclès et la colonne rostrale du consul Duilius, bien d'autres monuments, entre lesquels, de la Velia au Capitole, serpentait le ruban sinueux de la Voie Sacrée.

C'est là que se sont jouées les scènes les plus dramatiques de l'histoire romaine, et chaque pas en éveille la mémoire. Ici, du haut des marches du temple de Castor, plus d'une fois les tribuns ont soulevé la populace et déchaîné l'émeute par la ville. Là, au pied des ruines du temple de César, s'est déroulé le tragique épisode des funérailles du dictateur, que Shakespeare a peint dans une scène immortelle. Plus loin, à côté de l'arc de Sévère, c'est la tribune aux harangues — les rostres — telle que César la reconstruisit, et du haut de laquelle Cicéron prononça ses *Philippiques*. Ailleurs, dans l'église de Saint-Adrien, ce sont les murs encore debout du palais du Sénat. Toute

l'histoire romaine s'est écrite sur cette place, et elle y revit magnifiquement.

Sans doute, tel que d'abord il nous apparaît aujourd'hui, le Forum rappelle surtout l'époque des empereurs. Les temples de Saturne et de la Concorde ont été reconstruits au temps d'Auguste, et de la même époque datent la basilique Julienne et les hautes colonnes du temple de Castor et le temple de César élevé devant l'antique Regia. On y voit un temple d'Antonin et Faustine, et un temple de Vesta rebâti par Commode; l'arc de Titus fait pendant à l'arc de Septime Sévère; le temple de Vénus et Rome bâti par Hadrien avoisine la basilique de Constantin; la maison des Vestales a été réédifiée au temps de Septime Sévère. Mais, au-dessous du niveau des constructions impériales, les fouilles profondes, poursuivies en ces dernières années dans le sol du Forum, ont remis au jour les soubassements de plusieurs des édifices de la République.

Auprès de l'arc de Sévère, sous la fameuse *Pierre noire*, on a retrouvé les débris du tombeau légendaire de Romulus, qui d'ailleurs ne semble guère dater que du commencement du quatrième siècle avant l'ère chrétienne; au pied du temple de Castor, on a dégagé le bassin aux margelles de

marbre où jaillissait la fontaine de Juturne; à côté du temple de la Concorde, on a découvert les fondations de l'antique autel de Vulcain, et, plus anciennes même que l'époque de la République, des tombes archaïques contemporaines des origines de la cité. Le temple de Vesta et l'habitation des Vestales, où l'on conservait les sept amulettes sacrées et « fatales », gages mystérieux de la grandeur romaine, montrent pareillement quelques restes de substructions antérieures à l'Empire. Et l'on peut retrouver le tracé de cette primitive Voie Sacrée; celle où défilèrent, sous les yeux du peuple ébloui, les cortèges triomphaux des Marius et des Sylla, des Pompée et des César, et cette sombre prison du Tullianum où vinrent mourir, vaincus, Jugurtha et Vercingétorix.

Et peu à peu, de la poussière des ruines du Forum, monte l'image de Rome républicaine disparue.

Sans cesse, sur cette place illustre, de nouveaux spectacles attiraient la foule: exposition des trophées et des chefs-d'œuvre d'art qu'avaient rapportés de leurs campagnes les généraux victorieux, combats de bêtes ou de gladiateurs, que terminaient de prodigieux festins, grands procès politiques

où les Crassus et les Cicéron passionnaient la multitude par leur éloquence, assemblées tumultueuses où les plus illustres hommes d'État s'appliquaient à gagner la faveur et les suffrages populaires.

Il y avait des gens dont la vie entière se passait au Forum. Au pied des rostres se tenait le cercle des avocats et des politiques, discutant bruyamment les projets de lois et les plans de campagne, sans pitié pour les magistrats qui n'avaient pas le bonheur de plaire à la foule ou pour les généraux qui ne remportaient pas assez vite la victoire au gré de ces stratèges en plein vent. Il y avait le coin des élégants, des jeunes gens à la mode, à la barbe bien taillée ou au visage soigneusement épilé, et c'était un brevet de distinction suprême que d'être assidu dans ce coin-là. Près des passages voûtés qu'on appelait les arcades de Janus, c'était le quartier des banquiers et des affaires, où l'on prêtait, empruntait, spéculait, où des fortunes semblaient ou s'édifiaient en quelques jours. Puis c'étaient les marchands de toute sorte, parfumeurs du *Vicus Tuscus*, joailliers de la Voie Sacrée, libraires de l'Argilète, poissonniers de la basilique Julia, et la foule des oisifs, des flâneurs, empressés au passage des magnifiques cortèges de

funérailles patriciennes, avides d'applaudir les harangues enflammées ou les grosses plaisanteries des orateurs en renom.

Il y avait les jours où, à l'appel des tribuns, les quartiers populaires descendaient au Forum, prêts à l'émeute et à la bataille. Il y avait les jours où, pour donner son avis sur telle loi importante, la foule se ruait à l'assemblée. Parfois même les femmes envahissaient le Forum pour quêter des suffrages. Et c'était une joie pour ces Romains encore rudes quand, dans un discours destiné à combattre le célibat, le censeur Métellus déclarait : « Citoyens, si l'on pouvait vivre sans femmes, nous nous passerions bien tous de cet embarras. Mais puisque la nature a voulu qu'il fût aussi impossible de s'en passer qu'il est désagréable de vivre avec elles, sachons sacrifier les agréments d'une vie si courte aux intérêts de la République qui doit durer toujours. » C'étaient les jours où l'émeute grondait aux portes du Sénat, où le Forum était plein de soldats destinés à contenir le peuple ou à intimider les orateurs, où les partis se heurtaient en des batailles sanglantes. C'est tout cela que racontent les pierres écroulées du Forum, et comment aussi aux agitations de la République succéda la paix magnifique de l'Empire.

*
* *

« J'ai trouvé Rome de briques, disait volontiers l'empereur Auguste, et je la laisse de marbre. » Nulle part cette affirmation n'apparaît d'une vérité plus éclatante que dans les palais somptueux que les Césars élevèrent sur le Palatin.

Dans le dédale compliqué d'édifices, d'appartements, de portiques, de terrasses, dont les princes de la famille d'Auguste, les Flaviens, les Sévères ont successivement couvert la colline palatine, il n'est point aujourd'hui fort aisé de se reconnaître. Toutefois les fouilles, qui les ont remis au jour et nous en ont révélé le plan, nous en laissent encore entrevoir la splendeur. Jadis, lorsqu'en montant du Forum on débouchait sur la grande place qui s'appelait l'*area palatina*, le vaste ensemble de ces constructions devait être d'une incomparable beauté. A droite s'élevaient les palais de Tibère et de Caligula, dont les substructions formidables dominant encore aujourd'hui le Forum de leurs trois étages de voûtes superposées; en face, c'était le palais des Flaviens, et un peu en retrait, la maison d'Auguste; à gauche, sur la portion de la colline qui regarde le Cœlius et domine la vallée du

grand cirque, c'étaient les fastueuses bâtisses de Septime Sévère.

L'intérieur des bâtiments n'était pas moins magnifique. C'était une profusion de marbres rares et de statues précieuses, chefs-d'œuvre des maîtres les plus fameux de la Grèce; c'était, aux abords du merveilleux temple d'Apollon Palatin, la bibliothèque grecque et latine où Auguste avait rassemblé les ouvrages des écrivains les plus illustres; c'était, dans le palais de Domitien, le luxe de la salle d'audience, et au delà du vaste péristyle, la splendeur de cette salle à manger, que les poètes du temps déclaraient digne des dieux de l'Olympe et que les fouilles nous ont rendue, dallée de porphyre et tapissée de marbres, et s'ouvrant de chaque côté par cinq grandes fenêtres sur des *nymphées*, où des eaux jaillissantes jouaient parmi la verdure et les fleurs.

Ailleurs, c'était le stade élégant qu'on voit encore, assez bien conservé, au delà de l'emplacement de la maison d'Auguste, et où Domitien donnait à ses familiers des courses et des jeux d'athlètes imités de la Grèce. Tout autour des appartements du souverain, c'était la masse des logements destinés à la domesticité impériale, esclaves et affranchis, soldats des gardes, favoris du

prince, tout un monde qui gravitait autour de l'empereur. Dans cette Rome des Césars, chaque jour en effet croissait, avec le luxe des constructions, la complication du service et la rigueur du cérémonial. Auguste, malgré la simplicité voulue qu'il affectait, n'avait point sans dessein fixé sa demeure au Palatin, comptant bien que sa monarchie nouvelle tirerait profit du souvenir qu'y avaient laissé les anciens rois. Après lui, Néron, dans sa Maison d'or, Domitien, dans son palais du Palatin, environnèrent l'autorité suprême de plus de faste et de splendeur encore. Septime Sévère voulut faire mieux quand, en face du Cœlius, il bâtit le Septizonium, qui subsista jusqu'à la fin du seizième siècle, et dont le triple étage de substructions magnifiques est imposant à l'égal d'un palais.

De la haute terrasse qu'elles supportent, comme de la loge impériale que Sévère fit bâtir au-dessus du grand cirque, on a, aujourd'hui comme autrefois, une des plus admirables vues qu'il y ait à Rome. En face, c'est le Cœlius, avec ses vieilles églises, Saint-Jean-et-Paul dressant parmi la verdure son haut campanile et son élégante abside, et plus loin les ombrages de la villa Mattei. En bas, c'est la route plantée d'arbres ma-

jestueux, qui de l'arc de Constantin mène aux Thermes de Caracalla. A gauche, le Colisée arrondit la courbe de ses assises dorées, au delà desquelles les statues qui décorent la façade de Saint-Jean de Latran se dessinent sur le ciel clair. A droite, au delà des Thermes de Caracalla, le regard s'en va jusqu'aux murailles lointaines, jusqu'aux vastes horizons de la campagne déserte.

Jadis, au temps où Rome impériale était dans tout l'éclat de sa splendeur, le spectacle, pour être autre, n'était pas moins merveilleux. Un poète du commencement du cinquième siècle, contemplant du haut du Palatin les monuments de la Ville Éternelle, a célébré en vers enthousiastes le panorama qui se déroulait à ses yeux. Il montre, rangés comme une garde d'honneur autour du palais des Césars, les édifices du Forum et les temples des dieux : sur la colline du Capitole le sanctuaire étincelant d'or de Jupiter tonnant, et dans la plaine les arcs de triomphe innombrables, chargés des dépouilles des nations, les hautes colonnes portant fièrement le souvenir des victoires passées, les monuments somptueux bâtis pour l'éternité, et dont le scintillement d'or méritait à la ville le nom de « Rome dorée », *aurea Roma*.

Rien peut-être n'a jamais égalé la splen-

deur de la cité des Césars, avec ses forums impériaux dont les Romains disaient que les dieux eux-mêmes ne pourraient leur refuser leur admiration, avec ses thermes magnifiques, ses théâtres à la courbe profonde, ses palais somptueux pleins des chefs-d'œuvre de l'art, avec ses mausolées qui éternisaient le souvenir d'Auguste et d'Hadrien, avec les puissants alignements de ses aqueducs versant à la cité l'eau fraîche et salubre. Et telle était la magnificence de cette Rome impériale qu'au sixième siècle encore, alors que l'Empire était tombé et qu'un roi barbare gouvernait l'Italie, Cassiodore, sénateur romain et ministre de l'Ostrogoth Théodoric, pouvait écrire : « Le Forum de Trajan est incomparable. Le Capitole est un chef-d'œuvre qui dépasse toutes les créations du génie humain. Rome entière est une merveille. »

* * *

Au-dessous de la Rome qu'on voit, il y a une Rome souterraine, *Roma sotterranea*, comme l'a nommée de Rossi, qui en fut le plus illustre explorateur.

Tout autour de la Ville Éternelle, dans le sous-sol de la campagne, les premiers chrétiens avaient de bonne heure creusé d'im-

menses cimetières, où ils trouvaient un abri pour leurs morts et, au jour de la persécution, un asile pour leur culte proscrit. Peu de visites sont plus émouvantes que celle de ces galeries des Catacombes, aux parois creusées de niches superposées, que marquent des inscriptions pieuses. Parfois, l'étroit et sinueux réseau s'élargit en caveaux plus vastes, en grandes chapelles funéraires, dont les murailles et les plafonds sont décorés de claires peintures, dissimulant sous les gracieuses allégories du paganisme les symboles de la doctrine nouvelle. Parmi ces cryptes, quelques-unes sont particulièrement évocatrices d'histoire. Telle est, sur la Voie Appienne, au cimetière de Calliste, la crypte fameuse où reposent onze papes du troisième siècle et parmi eux saint Sixte, décapité dans les Catacombes mêmes, au moment où il célébrait les mystères chrétiens; tel est, dans la même nécropole, le caveau où se conservent l'image et le souvenir de sainte Cécile.

Autour de ces sépultures illustres, la piété des siècles postérieurs a multiplié les hommages; des inscriptions élégantes commémorant en vers pompeux la gloire des martyrs, des fresques représentant leurs figures solennelles, ont paré ces chambres funé-

raires, transformées, après le triomphe de l'Église, en oratoires vénérés. Aujourd'hui encore, à certains jours de fête, on y célèbre les offices sacrés, et peu de spectacles sont d'une émotion plus intense, d'un charme plus poétique et plus séduisant. Dans les longues galeries illuminées, où flotte un vague parfum d'encens, entre ces murs garnis de cadavres, au seuil de ces cryptes historiques où tant de fidèles ont voulu reposer dans la paix du Seigneur, on sent profondément, dans le demi-jour indécis et le solennel silence, toute la grandeur tragique des premiers siècles du christianisme, toute l'austère poésie de l'époque des persécutions et tout l'attrait puissant de cette Rome chrétienne, que les pieux pèlerins du sixième siècle célébraient comme la cité merveilleuse, « rouge du sang des martyrs, blanche du lys des vierges » :

*Roseo martyrurum sanguine rubea,
Albis et virginum liliis candida.*

*
* *

Rome, en effet, prenait alors une face nouvelle : à la ville impériale succédait la ville pontificale.

A l'extrémité sud-est de la ville, la grande

place de Saint-Jean-de-Latran semble résumer, dans les monuments qui l'entourent, les traits essentiels qui caractérisent la longue histoire de la Rome des papes du moyen âge. Du côté de la campagne, elle s'appuie à la vieille enceinte d'Aurélien, au mur imposant et robuste, hérissé de créneaux et de tours, devant lequel Léon le Grand arrêta Attila ; vers la ville, elle aligne côte à côte le baptistère octogonal aux colonnes de porphyre, où, d'après la légende, saint Sylvestre baptisa Constantin, et le vieil oratoire de Saint-Venance, aux curieuses mosaïques, où un pape du septième siècle recueillit les reliques des martyrs de la Dalmatie. Et en face, à côté de la *Scala Santa*, du saint escalier par où le Christ monta chez Pilate, voici le *triclinium*, seul débris de l'antique palais, où Léon III avait célébré en une suite de mosaïques la gloire de Charlemagne, empereur d'Occident.

De la résidence pontificale, où, depuis le temps de Constantin jusqu'à l'exil d'Avignon, les papes habitèrent, de ce palais du Latran, qui fut pendant dix siècles le centre du gouvernement du monde chrétien, il ne reste que le souvenir, depuis qu'en 1586 Sixte V a fait élever sur ses ruines le bâtiment démesuré qu'édifia l'architecte Fontana. Mais

la vieille basilique, bien qu'assez fâcheusement restaurée en ces dernières années, conserve à l'abside ses mosaïques anciennes, et le cloître charmant, aux colonnes légères, que le treizième siècle adossa au flanc de l'église, met toujours, parmi les bâtisses sombres, la grâce délicate de ses roses et de ses orangers. Et l'horizon non plus n'a point changé, qui, par delà la ligne rouge des murailles, par delà la campagne déserte où se dessine la silhouette puissante des aqueducs ruinés, s'étend jusqu'aux pentes violettes des monts Albains tranchant sur les neiges de la Sabine.

Sur cette grande place déserte, toute la Rome du moyen âge semble revivre. C'est là, devant le portique qui précédait alors la basilique, que le nouveau pape était présenté au peuple romain ; c'est dans l'église d'abord, puis dans la chapelle de Saint-Sylvestre et dans celle encore subsistante du *Sancta Sanctorum*, qu'il était solennellement intronisé. C'est de là qu'il partait pour aller à travers toute la ville, en un cortège magnifique, se faire consacrer à Saint-Pierre ; c'est là qu'il revenait, par la voie triomphale, donner au palais de Latran le banquet d'apparat. Ici se sont tenus les grands conciles qui fixèrent le dogme ; ici a travaillé cette

administration savante qui transmettait au monde chrétien la volonté des pontifes. C'est de ce palais que Grégoire VII a conduit la lutte contre Henri IV et Alexandre III contre Frédéric Barberousse; c'est d'ici qu'Innocent III a gouverné la chrétienté, qu'Innocent IV a consommé la chute des Hohenstaufen. Tour à tour, au pied du Latran, cette place a vu les émeutes qui soulevaient la ville contre le souverain pontife, et la multitude des pèlerins qui venaient du monde entier lui apporter leur hommage. Tour à tour, elle a vu passer Charlemagne et Otton, les Normands de Robert Guiscard qui saccagèrent la ville, et les envoyés des rois chrétiens pleins de l'enthousiasme de la croisade. Dans ce palais, dans cette basilique, la papauté a connu tour à tour toutes les angoisses et toutes les gloires, la menace des barons romains retranchés dans leurs citadelles féodales, la menace des empereurs acharnés à combattre et à détrôner le successeur de saint Pierre, et aussi les joies de la puissance suprême, l'orgueil du triomphe, la maîtrise du monde chrétien.

On voit encore, dans l'église de Latran, un fragment de la fresque solennelle où Giotto a représenté, entre deux cardinaux, Boniface VIII bénissant, du haut de la *loggia*

de la basilique, la foule accourue de toute la chrétienté au jubilé de l'an 1300. Et dans cette peinture curieuse s'évoquent à la fois le souvenir magnifique de cette papauté du moyen âge éprise de puissance, d'autorité et de gloire, et la ruine toute proche qui, trois ans après le jubilé triomphal, allait apporter à l'Église l'exil et le schisme, à Rome un siècle de décadence et de ruine.

*
* *

A l'autre extrémité de la ville, un autre palais pontifical montre, en un contraste assez saisissant, toute la splendeur joyeuse et mondaine de la Rome de la Renaissance. Dans ce Vatican, où Pinturicchio peignit pour Alexandre VI les fresques charmantes de l'appartement Borgia, où Michel-Ange, sur l'ordre de Jules II, peupla de ses prodigieuses et surhumaines créations le plafond de la Chapelle Sixtine, où Raphaël décora pour Jules II et Léon X la suite admirable des Chambres et les arcades des Loges, tout évoque cette merveilleuse image de faste et de splendeur où se complurent les grands papes de la fin du quinzième et de l'aurore du seizième siècle.

Jamais, depuis le temps des Césars, Rome

n'avait apparu plus magnifique. Tout y était prétexte à spectacles pompeux, à cortèges luxueux et pittoresques, le couronnement des pontifes et l'entrée des ambassadeurs étrangers, les cérémonies religieuses et les fêtes du carnaval. A la cour pontificale comme dans les palais des cardinaux, tout était occasion de divertissement. « Jouissons de la papauté, écrivait Léon X, puisque Dieu nous l'a donnée. » Et en conséquence ce n'étaient que festins merveilleux aux menus compliqués et interminables, que folles dépenses en costumes somptueux, en orfèvreries précieuses, en bijoux rares, que concerts de musique et représentations théâtrales, d'un tour souvent étrangement scabreux, bref, une folie de plaisir, une joie de vivre universelle. Au contact de l'antiquité retrouvée, cette Renaissance avait pris des formes toutes païennes. L'éloquence religieuse était pleine de métaphores et de souvenirs classiques : l'antiquité fournissait aux artistes les thèmes et les motifs d'une décoration toute profane. Et ce n'était point seulement dans la ville toute mondaine de la Farnésine que Raphaël peignait, pour le banquier Chigi, l'histoire de Psyché et le triomphe de Galatée. Les dieux de l'Olympe envahissaient jusqu'au Vatican, et dans le

palais pontifical, la chambre de bains du cardinal Bibbiera était décorée par Raphaël de peintures racontant les aventures de Vénus.

De cette Rome élégante et païenne, colorée et pittoresque, le Vatican évoque merveilleusement le souvenir. L'histoire de sainte Catherine, telle que Pinturicchio l'a peinte dans l'appartement Borgia, est toute pleine de Turcs somptueusement enturbannés, d'Orientaux aux magnifiques costumes, de tous ces étrangers qui, dans la Rome d'Alexandre VI, mettaient une note d'exotisme inattendue. Dans la Chambre de la Signature, l'admirable fresque du *Parnasse* unit, aux pieds d'Apollon, Homère et Sapho, Virgile, Dante et Pétrarque, comme *l'École d'Athènes* groupe autour de Platon et d'Aristote, les astronomes, les géomètres, les dialecticiens les plus fameux de la Grèce : double apothéose où Raphaël a merveilleusement glorifié cette antiquité retrouvée dont était sortie la Renaissance. Dans la Chambre d'Héliodore enfin et dans celle de Constantin, c'est la papauté victorieuse, les gloires du règne de Jules II, les prestiges du règne de Léon X : comme si Raphaël, dans la décoration du palais pontifical, avait voulu exprimer tout ce qui fait la splendeur de

cette époque unique, la grandeur de l'Église et l'essor admirable du génie humain.

* * *

Jules II avait rêvé de reconstruire la ville pontificale et il avait fait ouvrir de larges voies à travers le dédale des vieilles rues du moyen âge. Le jour où Rome est devenue la capitale du royaume d'Italie, une transformation pareille, et plus profonde encore, en a, une fois de plus, changé les aspects.

Des quartiers neufs ont couvert de leurs maisons à cinq étages le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin; de grandes avenues ont été percées du pied du Capitole jusqu'au Tibre; les charmantes villas des princes romains ont été morcelées pour faire place à des immeubles de rapport; la ville, qui a grandi en dix ans plus qu'elle n'a fait depuis Sixte V, est devenue une cité moderne, pleine de constructions officielles et, presque à l'égal d'une ville d'Amérique, toute bruisante du mouvement des affaires et de l'enchevêtrement des tramways. Le Corso, si propice jadis aux lentes flâneries et où passaient, à la fin de l'après-midi, les voitures élégantes qui allaient à la villa Borghèse, est devenu une rue fréquentée, pleine, à

certaines heures, d'une foule agitée et pressée. Et, symboliquement, dominant la ville, la statue équestre de Garibaldi, dressée sur le Janicule, fait pendant au monument de Victor-Emmanuel, s'étageant sur la pente du Capitole.

Après la Rome des empereurs, après la Rome des papes du moyen âge et de la Renaissance, Rome, capitale de la moderne Italie, a, une fois de plus dans sa longue histoire, pris une forme nouvelle. Mais, sous les apparences changeantes, elle conserve pieusement les souvenirs de son passé, et toujours elle évoque magnifiquement les gloires de cette histoire séculaire, qui font d'elle la Ville Éternelle.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	v
I. Sanctuaires chrétiens d'Égypte	1
II. A Bethléem.	11
III. La cité de Saint Démétrius.	25
IV. Le charme de Sainte-Sophie	37
V. Constantinople byzantine	45
VI. Constantinople d'Islam	83
VII. L'œuvre de Byzance dans l'Italie méridionale	121
VIII. La sagesse de Cecaumenos.	149
IX. L'empire latin de Constantinople.	167
X. La princesse de Trébizonde	203
XI. En Chypre avec d'Annunzio	229
XII. L'illustration du psautier dans l'art byzantin.	241
XIII. Sainte-Marie-Antique, un monument de l'art chrétien au moyen âge	273
XIV. Rome reliquaire d'histoire.	303

FONTEMOING et C^{ie}, Éditeurs (B. de BOCCARD, succ^r), 4, rue Le Goff, Paris.

Collection d'Études d'Histoire et d'Archéologie

EN VENTE :

RENÉ CAGNAT

Membre de l'Institut.

A TRAVERS LE MONDE ROMAIN

Un volume in-16, illustré 3 fr. 50

RENÉ PICHON

HOMMES ET CHOSES DE L'ANCIENNE ROME

Un volume in-16. 3 fr. 50

G. MICHAUT

Maître de Conférences à la Sorbonne.

Pages de critique et d'histoire littéraire

Un volume in-16. 3 fr. 50

261

